





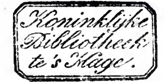
SUITE DES CARACTERES DE THEOPHRASTE, ET DES PENSÉES DE Mr. PASCAL.



A AMSTERDAM.
Chez PIERRE MARTEAU, Libraire.

M. DCCI.

TABLE



AVERTISSEMENT.

J'Aurois au Public de grandes obligations, s'il vouloit me dispenser d'une Preface ; je ne puis l'entreprendre sans lui donner raison de mon titre ; & je ne sçaurois entrer dans ce détail qu'à ma confusion. Jusques ici on a tant vû de belles choses, qu'il n'est presque plus permis de rien admirer. Aprés les genies qui ont fait dans ce siécle l'ornement de la republique des Lettres, quelle temérité de vouloir paroître homme d'esprit! Je me suis attendu qu'on me blâmeroit d'ozer écrire sur certains sujets que les habiles ont, ce semble, épuisez ; mais qu'on me pardonne la reflexion que je vais faire pour me justifier, moi qui en ai fait plusieurs à la gloire de ces Auteurs celebres. Serai-je plus temeraire d'avoir produit mes pensées aprés eux, qu'eux d'avoir produit les leurs aprés des gens qu'ils avoüent être inimitables? Ce qui les justifie, peut également contribuër à ma justification. Autant qu'ils ont reconnu les Anciens pour leurs maîtres, autant me crois-je au dessous de ces illustres Modernes ; j'avoüerai même que la difference est plus grande: Un aveu si sincere fait mon apologie.

Je prevois que la delicatesse du Lecteur m'opposera une infinité de raisons que je ne me suis point deguisées. Il est hazardeux d'entreprendre d'écrire comme les Pascals & les La Bruyeres. Il est impossible d'attraper l'air de

leur ſtile, leur élevation & leur netteté: A qui dit-on cela? plus j'ai lû leurs Ouvrages, plus je me ſuis défié de mes forces, il a falu l'autorité d'une perſonne connuë & éclairée pour me fixer au titre que j'ai choiſi. Sans la crainte d'efraier les lecteurs, je n'aurois pas manqué de l'illuſtrer encore du nom de Monſieur de S. Evremont, & du P. Rapin. La plûpart des aplications que je fais, mes remarques ſur Tacite, mon traité de la Comedie, quelques autres chapitres entrent aſſez dans leur maniere d'écrire. Je me loüe trop, ſans doute: au reſte il n'eſt pas naturel que je me condamne; je voudrois ſeulement prevenir par d'honnêtes excuſes le reproche qu'on me fera de m'être dit l'imitateur de ces grands eſprits.

Pourquoi s'eſt on ſervi du titre de *Diverſitez*, *d'Oeuvres mêlées*. &c. Je ne puis plus choiſir, c'eſt ma faute d'être venu un peu tard, & de compoſer peut-être de trop bonne-heure: il faut malgré moi que je m'en tienne à celui que j'ai pris. Si l'on trouve que je pouvois mieux rencontrer, on m'obligeroit de m'en avertir. Je ne me pique point d'être habile homme, quoique j'aye ce qui fait les habiles gens, l'envie d'aprendre, & l'âge propre à tirer fruit des bons avis. Le Public indulgent doit ſeconder les eſforts d'un Auteur qui écrit avec ces diſpoſitions, & qui abandonne ſes écrits à ſa judicieuſe critique.

A pro-

A propos de critique, on trouvera dans le cours de mes reflexions quelques caracteres qui pourroient donner lieu aux malignes conjectures des esprits médisans, si je n'avertissois que les noms que j'y ai ajoûtez n'ont été que pour diversifier les pensées. Je suis de l'humeur de Mr. de Balzac qui n'aimoit point à parsemer ses Oeuvres de choses dont il auroit été obligé de se confesser. Qu'on ne m'appelle pas hypocrite, mes scrupules ont des bornes, je badine quelquefois. Quand je parle de la Religion, c'est avec respect; de la galanterie, avec reserve: je tâche enfin d'accommoder mon sujet à une reguliere bienseance.

Si le public veut que je lui sois entierement redevable, je le conjure de me donner ses lumieres, afin de rendre mon Ouvrage plus parfait, en cas qu'il ait le sort d'une autre Edition. Je n'ai garde d'attribuer aux sollicitations de mes amis l'empressement que j'ai eû de le mettre au jour. Au moins s'il n'est pas agréé, c'est à moi à qui il s'en faudra prendre, puisque veritablement je me flatai qu'il seroit recherché en faveur du titre qui me parut assez heureux.

AVIS

EN donnant cette Edition qu'on a tâché de rendre aussi correcte qu'il est possible, on se sent obligé d'avertir le public, que celle qu'on a faite de ce livre à Luxembourg sous le nom de Paris en 1700. est si remplie de fautes, qu'on l'a rendu inintelligible en divers endroits, & en d'autres on n'y trouve qu'un sens ridicule & impertinent. Voici quelques unes de celles qu'on a remarquées en comparant cette edition contrefaite avec la veritable Edition de Paris. Tom. 1. pag. 108. l. 16. on a ômis *c'est* avant *ignorer*. 115. l. 14. *pieté* pour *pitié*. 116. l. 13. *l'on* pour *l'un*. 119. l. 24. aprés *graves* ômis *qui*. 128. l. 30. *par* au lieu de *pour*. 131. l. 1. *malice* au lieu de *milice*. 137. l. 5. *de* est de trop. 141. l. 17. *si* pour *ni*. 144. l. 11. on a ômis *si*. 147. l. 30. *greriroient* pour gueriroient. 150. l. 1. *coûte* pour *content*. 151. l. 22. *hypopocondre* pour *hypocondre*. 165. l. 30. *&* pour *est*. 166. l. 11. *lui* pour *leur*. 179. l. 28. ômis *à* avant *où*. 180. l. 9. *dure* pour *dur*. là même, *peneble* au lieu de *penible*. 180. l. 30. *dure* pour *dur*. 182. l. 7. *amis* pour *ennemis*. 183. l. 9. *causoit* pour *cousoit*. 184. l. 24. *dans* au lieu de *pour*. 185. l. 4. *hauter* pour *hauteur*. 190. l. 1. ômis *eux*. 196. l. 3. *aides* pour *aide*. 208. l. 4. *veut* pour *peut*. 211. l. derniere, *ous* pour *ou*. 212. l. 30. *n'a* pour *a*. 216. l. 25. *tous* pour *tout*. 220. l. 27. *soûtiennent* pour *se soûtiennent*. 223. l. 13. *&* pour *est*. 224. l. 21. *executer* pour *exercer*.

233.

233. l. derniere, *un* pour *du*. 234. l. 1. *le* pour *de*. 236. l. 4. *faits* pour *fautes*. 244. l. 23. *destiné* pour *destinée*. 250. l. 5. *compagne* pour *campagne*. 265. l. 4. *emphrase* pour *emphase*. là même l. 5. *servi* pour *fourni*. 266. l. 22. aprés *elles* ômis *le*. 272. l. 24. *peu* pour *peut*. 274. l. 8. *au premier* pour *aux premiers*. 285. l. 9. *l'applaudissent* pour *l'applaudissement*. 295. l. 27. *la* pour *le*. 296. l. 30. *paralexes* pour *paralaxes*. 298. l. 4. *cours* pour *discours*. 305. l. 1. *ou* pour *au*. 308. l. 13. *pracautionné* pour *précautionné*.

Fautes du 2. Tome.

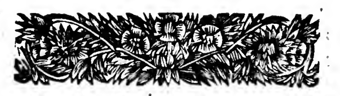
p. 2. l. 11. *sœurs* pour *mœurs*. 7. l. 5. *ces* est de trop. 8. l. 15. *conformer* pour *confronter*. 13. l. 30. ômis *une* avant *fête*. 17. l. 15. ômis *ris* aprés *les*. là même l. 18. ômis *un* aprés *a*. 19. l. 13. *une* pour *un*. 19. l. 24. *premiere* pour *maniere*. 20. l. 26. *il se trouve* pour *il se tourne*. 23. l. derniere, *d'approver* pour *d'apprivoiser*. 34. l. 16. *en* pour *une*, 57. l. 5. *épales* pour *épaules*. 66. l. 26. *réprandre* pour *répandre*. 67. l. 2. *n'est ce pas* pour *n'est pas*. 77. l. 28. *saison* pour *raison*. 83. l. 20. *n'avoient* pour *n'avouent*. 89. l. 24. *paroît* pour *parle*. 90. l. 21. *une* pour *cette*. 106. l. 31. *oumrir* pour *mourir*. 110. l. 25. *retoure* pour *roture*. 121. l. 9. *par* au lieu de *pour*. 129. l. 19. *la* pour *le*. 131. l. 18. *l'ergent* pour *l'argent*. 137. l. 3. *aime* pour *anime*. 167. l. 11. *fortune* pour *vertu*. 170. l. 19. *evez* pour *avez*. 171. l. derniere *avec* pour *avez*. 176. l. 17. *l'étretenez* pour *l'entretenez*.

194. l. 29. *se* pour *le*. 195. l. 14. *grands* pour *grand*. 209. l. 20. *semble* pour *semblent*. 211. l. 12. aprés *de* ômis *la*. 216. l. 12. *au* pour *ou*. 239. l. 21. *son* pour *sous*. 240. l. 13. *supplée* pour *suppléée*. 249. l. 8. *penegyrique* pour *panegyrique*. 252. l. 31. *commune* pour *commun*. 253. l. 23. *que* pour *point*. 259. l. 9. *tel* pour *tels*. 290. l. 1. *confirmation* pour *conformation*. 310. l. 6. ômis *de*. 315. l. 1. *coûrt* pour *coure*. 326. l. 30. *ovouons* pour *avouons*. 326. l. derniere *prêcha* pour *prêche*. 333. l. 30. *les* pour *la*. 335. l. 23. *assiege* pour *assiegée*.

Suite des Caracteres.

P. 12. l. 25. aprés *vie* ômis *on*. 50. l. 26. *sont* pour *son*. 52. l. 19. *dilicates* pour *delicates*. 53. l. 8. ômis *son* aprés *est*. 55. l. 8. *persides* pour *perfidies*. 61. l. 12. *fuit* pour *suit*. 61. l. 29. *verité* pour *varieté*. 63. l. 22. *essiege* pour *assiege*. 68. l. 5. ômis *de* aprés *charmez*. 75. l. 8. *qui* est de trop. 80. l. 1. *gereux* pour *dangereux*. 81. l. 29. *devins* pous *divins*. 82. l. 4. *gagner* pour *regner*. 86. l. 3. *tems* pour *passetems*. 89. l. 24. *juga* pour *jugea*. 110. l. 1. *d'evoir* pour *d'avoir*. 110. l. 19. avant *tous* ômis *de*. 111. l. 2. *la* pour *sa*. 115. l. 4. *fort* pour *peu*. 120. l. 13. *il est injuste*, pour *est il juste*. 126. l. 2. *courage* pour *cocuage*. 133. l. 24. *crainte*, pour *contrainte*. 157. l. 6. *violeroit* pour *voileroit*. 244. l. 25. *fourdes* pour *fourbes*. Si on vouloit mettre toutes les autres fautes qu'on a remarquées, on feroit un errata deux fois plus grand que celui qu'on vient de lire.

OU-



OUVRAGE NOUVEAU

DANS LE GOÛT

DES CARACTERES

DE

THEOPHRASTE,

ET DES PENSE'ES

DE PASCAL

L'HOMME.

L'HOMME ne se peut définir au juste. Ce que j'en dirois aujourd'huy, demain ne lui ressembleroit pas, à moins que je ne l'appellasse le plus variable de tous les êtres, la plus inconstante de toutes les créatures.

Objet infortuné de l'indignation du Ciel, né avec des inclinations terrestres, exposé à des miseres sans nombre; toûjours prêt à tomber, dangereux ennemi de lui même; insensible aux attraits de la verité, détournant ses yeux du bien, ayant un cœur qui se contredit perpetuellement; incertain dans ses demarches, constant dans le mal, chancelant dans ses pieuses résolutions, consommé dans le crime, défectueux dans ses justices; voila une legere ébauche de l'Homme.

¶ Je dirois plûtôt ce que l'Homme devroit être, que ce qu'il est véritablement; de même qu'on dit mieux ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est. Dans Dieu l'infinité de vertus, dans l'Homme l'infinité de foiblesses réduisent à l'impuissance de parler affirmativement.

Cette infinité de part & d'autre, fait que Dieu est une énigme que l'homme ne sçauroit comprendre, & l'homme un mystere que Diéu seul peut développer.

¶ A considerer l'Homme du côté des perfections que le Ciel lui a données, en quoy ne l'emporte-t-il pas sur les autres créatures? A considerer les miseres que le peché a laissées à l'Homme, quel être ne lui est pas préferable?

¶ Dans l'Homme tout est borné, si on le regarde par rapport à Dieu: Dans l'Hom-

l'Homme tout est infini, si on le compare aux autres créatures incapables de mériter la grace.

Dieu en créant l'Homme a prétendu le faire à son image; le peché a tellement defiguré la créature, qu'on ne reconnoit plus qu'un Dieu pur a été son modele & son auteur.

¶ Nous vantons l'excellence de l'esprit de l'Homme, la profondeur de ses connoissances, la fidelité de sa memoire, le nombre de ses talens; tout cela ne mérite pas moins que nôtre admiration: mais cela le condamne s'il ne consacre ses talens à un saint usage, s'il ne se remplit de la connoissance de son Créateur, & qu'il ne se souvienne de cette éternité où il doit viser.

¶ Quel est le fondement de ton orgüeil, Homme superbe? De quelque côté que je te regarde, dans la grandeur, dans l'élevation, pourvû d'une belle ame, d'un cœur genereux, d'un esprit sublime, orné des perfections du corps je te trouve toûjours Homme, c'est-à-dire mortel, créature impuissante, portée à l'erreur, esclave de ses passions. Grand sujet de t'humilier! Tu ne te consideres que par des endroits favorables à la vanité, cesse un moment d'avoir ces yeux de complaisance; considere-toy, si tu peux, dans ta juste

étenduë : ſurpris le premier d'un tel orgüeil en dépit de tes foibleſſes, honteux d'avoir tant de ſuperbe avec tant de raiſons de t'abaiſſer, tu diras comme le Sage, *Mauvaiſe preſomtion d'où viens tu?*

L'orgüeil de l'Homme naît de ſa corruption: comme ces inſectes qui ne s'engendrent que de la pourriture.

¶ Par quelque endroit qu'on regarde l'Homme, on le trouvera environné de foibleſſes. Son eſprit eſt aſſujetti à mille penſées qui le troublent; il ne voit la verité qu'à demi; il ſe gliſſe dans ſes connoiſſances une infinité d'incertitudes, il s'y mêle quantité d'erreurs qu'il n'entrevoit point, cent obſcuritez qu'il ne ſçauroit déveloper; il échape à ſa volonté de mauvais deſirs; ſon cœur eſt tirannisé par les paſſions, ſa raiſon n'a que de foibles lueurs; ſon corps qui ſe corrompt tous les jours apeſantit ſon ame, & le rend preſque incapable du bien.

¶ Les Hommes ne connoiſſent ny leurs foibleſſes ny leur excellence. S'ils étoient perſuadez de leur grandeur, ils ne s'abaiſſeroient pas juſqu'à la recherche des créatures; s'ils étoient convaincus de leur impuiſſance, ils ne ſe revolteroient pas contre Dieu.

La plus grande force d'eſprit n'eſt pas exempte de foibleſſe : Le Sage tout ſage qu'il eſt, a quelque reproche à ſe faire du

du côté de sa fragilité; nous sommes Hommes; & malgré nous-même nous le paroissons.

L'Homme accuse sa foiblesse pour excuser ses défauts; vain pretexte que celui-là. Suffit-il de se reconnoître foible? Dans les Loix, dans la Morale, dans l'Evangile ne devons-nous pas puiser la force qui nous manque?

Il est si vrai que nous avons tous les mêmes foiblesses, que nous nous reconnoissons dans le portrait de ceux qui nous ressemblent le moins.

Contradiction étrange qui se trouve dans l'Homme, il ne peut rien, tout lui est possible. Dénouons cette contrarieté. Nôtre esprit prénétrant imagine sans cesse, l'adresse de nôtre main laborieuse secondant heureusement les efforts de nôtre vive imagination, tout nous est facile. Nous faisons prendre un autre cours aux fleuves; nous bâtissons des Villes dans les deserts; nous changeons à nôtre gré la face des Provinces; nous forçons la terre de nous donner ses trésors, la mer de nous enrichir, tous les élemens de nous servir; voila ce que peut l'Homme.

Ajoûtons qu'il y a bien plus de choses qui lui sont impossibles. Il ne peut vaincre ses caprices, ny dompter ses passions; il ne peut fixer son esprit à la recherche de

la verité, ny son cœur à l'amour du bien; il ne peut fuïr ce qui lui est dangereux, ny embrasser ce qui lui est salutaire; il ne peut souffrir le mal, ny repousser les maladies; il ne peut se souffrir lui même, ny se combattre; il ne peut se satisfaire de peu, ny se contenter de beaucoup: Voilà ce qui est impossible à l'Homme. Il peut tout, & si il ne peut rien; il ne peut rien & si il peut tout! Son impuissance est generale ,son pouvoir est limité, son pouvoir est infini, son impuissance a des bornes:ce qu'il peut faire prevaut à ce qui lui est impossible, ce qui lui est impossible l'emporte sur ce qu'il peut faire. Je sens bien qu'icy je me contredis; mais ma contradiction doit servir de preuve à celle que j'assure être dans l'Homme.

Autre contrarieté qui se trouve dans l'esprit de l'Homme: il ne sçauroit accorder ses sentimens. Quand il craint, il s'étonne de ce qu'il esperoit; s'il espere, il traite ses premieres craintes de frivoles; il se défie des joyes qu'il a, & murmure des chagrins qu'il ressent. Ses reflexions presentes condamnent celles qui peu auparavant l'ont occupé. ¶ L'Homme a en partage une raison qui le porte au bien; heureux s'il n'avoit point de cœur qui l'entrainât vers le mal; rarement les sentimens de l'un sont-ils les sentimens de l'autre. La raison veut maîtriser le cœur, le cœur à son tour veut don-

donner la loy à la raiſon: qui des deux ſera vainqueur ? Le bon party eſt toûjours le plus abandonné; c'eſt donc la raiſon qui a le deſſous.

En quelque lieu qu'on aille, on porte, helas, ce cœur facile à corrompre, s'il n'eſt déjà corrompu. Aiſé qu'il eſt à être ébranlé, un mot ſuffit, une parole, un regard, c'en eſt déja trop; il ſuccombe à ces tentations naiſſantes.

¶ Les Hommes ont toûjours à combattre. Vainqueurs d'une paſſion, une autre s'éleve qu'il faut réprimer, celle-cy détruite, il en naîtra pluſieurs dont la défaite demandera de nouveaux efforts. Ce monde n'eſt point un ſejour de paix : La cupidité affoiblie, l'ambition ſe revolte, l'ambition terraſſée l'avarice prend ſa place. Toute nôtre vie n'eſt pas ſuffiſante pour faire la guerre à nos ennemis.

¶ La vertu de la moderation eſt inconnuë à l'Homme, il porte toutes choſes à un excés déraiſonnable. Il y a dans ſes joyes de la diſſipation, de l'abbatement dans ſes triſteſſes. S'il deſire, il eſt inquiet; s'il perd, il ſe trouble; s'il eſt grand, il eſt ſuperbe.

¶ L'inconſtance eſt l'appanage de la condition humaine. Tantôt nous craignons le mal, tantôt nous nous y endurciſſons; un moment nous voit ſages, un autre nous

voit coupables. Il ſe peut faire qu'il y ait, des hommes en qui ces revolutions ne ſoient rien moins que l'effet d'un cœur corrompu; tout au plus les pourroit-on attribuer à cette inclination naturelle qu'ils ont de changer; en ſont-ils plus excuſables ?

Courir du mal au bien, de la vertu au vice; du crime revenir à la ſageſſe; de la ſageſſe retourner au deſordre, faiſons nous autre choſe; Nôtre vie n'eſt-elle pas un veritable flux & reflux ?

¶ Point de régle ſeure parmi les Hommes, point de jugement ſtable, point d'opinion certaine. Ce qui paſſe aujourd'hui pour crime, ſera demain réputé mérite; ce qui a maintenant la certitude de la verité, ſera tantôt regardé comme une erreur. La vertu n'eſt-elle pas toûjours la même ? change-t-elle ſelon les differens genies ? Incorruptible qu'elle eſt, elle ne ſuit point le goût de la corruption humaine. Corrompus que nous ſommes, nous prétendons l'aſſujettir au gré de nos fantaiſies.

¶ L'Homme canoniſe toutes ſes volontez. Il croit que ſon ardeur à ſouhaiter une choſe eſt la marque de ſa droiture. De-là ces préjugez, ces entêtemens dont on ne veut point démordre, de-là cette obſtination à ſuivre un deſſein juſte ou injuſte, c'eſt ce qu'on n'examine plus.

Grand

Grand ſujet d'erreur! On croit ne ſe pas tromper parce qu'on employe la Religion même pour ſe ſeduire. Où l'on ne voit pas un mal apparent, on n'en ſoupçonne aucun; on ſe perſuade que tout ce qu'on fait eſt bien, à cauſe qu'on voudroit qu'il le fût, il n'en couteroit pas davantage.

Falloit-il que l'Homme eût une volonté, & l'avoir ſi contraire à celle de ſon Créateur? Dieu veut que nous ſoyons ſaints & parfaits comme lui; les hommes voudroient que Dien fuſt le coadjuteur de leurs crimes, qu'il les aprouvât afin de les commettre plus hardiment.

¶ L'un étudie les langues, l'autre veut devenir Naturaliſte; celui-cy s'aplique à la geometrie, celui-là paſſe ſa vie à apprendre la carte; perſonne ne donne un moment à s'étudier ſoy-meme, à ſe connoître, cette indifference eſt ſans excuſe.

Se connoître ſoy-même, c'eſt de toutes les ſciences la plus étenduë, la plus importante, & la moins pratiquée. La Philoſophie a des connoiſſances bornées; la Theologie n'eſt pas impénétrable; les miſteres de la grace & de la prédeſtination ſe peuvent éclaircir, mais le cœur de l'homme eſt un abîme, qu'il eſt mal-aiſé, je pourrois dire impoſſible, d'aprofondir.

Il eſt auſſi difficile à l'homme de ſe connoiſtre, qu'aux anges de connoiſtre leur

createur. Dieu dans ses perfections, l'homme dans ses deffauts sont également infinis. L'impuissance où nous sommes de parvenir à cette connoissance parfaite de nous mêmes, n'excusera point nôtre negligence. Etudions-nous long-temps, sondons-nous à tout moment : si le travail est long souvenons nous qu'il est necessaire.

Travaillons tant qu'il nous plaira à nous connoistre, il échapera toûjours quelque chose aux recherches les plus exactes; on ne sçauroit tellement creuser son cœur qu'il n'y ait un certain reste qui nous demeure inconnu; que sera-ce, si nous en negligeons le soin ?

Comment voudrions-nous connoître les autres, nous ne nous connoissons point nous mêmes. Si nous entreprenons de nous deguiser, il est sans doute qu'ils se deguisent encore davantage.

¶ Dans quelque situation qu'on mette l'homme, je défie qu'on trouve le secret de le rendre content. Si d'une vie commune vous le faites passer à un état élevé, il regrettera la perte de sa liberté : si de cet état heureux en apparence vous le rappellez à son premier genre de vie, il se plaindra de vôtre injustice. Glorieuse & fatale condition tout ensemble ! Glorieuse en ce que la grandeur de l'homme est telle, que superieur à toutes choses, la possession d'un être

être ſupréme, peut ſeule remplir les vaſtes deſirs de ſon cœur; fatale en ce que le feu de ſa cupidité ne s'éteint jamais. Il ſoupire aprés ce qu'il ne poſſede pas, regarde avec envie la felicité d'autrui, eſt iniquiet de la ſienne propre, s'aplique à en acquerir une plus parfaite; mais chercher de veritables bonheurs parmi les créatures, c'eſt demander des fruits de benediction à une terre maudite, c'eſt vouloir trouver Dieu dans le ſein de la corruption.

Si l'homme pouvoit être heureux dans ce monde, en vain en attendroit-il un autre. Comme les bonheurs de l'autre vie ſont les ſeuls accomplis, il n'eſt pas juſte de nous plaindre qu'en celle-cy, il n'y en ait point de cette nature.

Parmi les hommes il ne s'en trouve point d'heureux: ſçait-on pourquoy? Nous eſtimons trop les choſes dont nôtre ambition ſe voit à regret fruſtrée; nous n'eſtimons pas aſſez celles dont la joüiſſance nous eſt accordée.

Le deſir groſſit dans nôtre eſprit les objets; la valeur en diſparoit à nos yéux, ſitôt que la poſſeſſion nous permet de les regarder de prés.

On fait dépendre ſon bonheur de tant de choſes, qu'on ſe ferme l'entrée du repos. Qui eſt-ce qui ſe contente d'une reputation mé-

médiocre, d'une fortune moderée? Il n'y a pourtant que cette voie qui conduise à la felicité.

Nous nous trompons de croire dans nos malheurs, qu'un peu plus de santé, un peu plus de bien, un peu plus de nom nous rendroit heureux. A qui est-ce que la joüissance d'une fortune commode, la possession d'un grand nom, l'exemption de toutes sortes de maladies tiennent lieu de bonheur? Ah que l'Homme ne se contente pas ainsi!

¶ L'Homme est à plaindre de tant souhaiter le repos, de ne travailler que pour le repos, & de ne pouvoir enfin vivre dans le repos. On regrete l'embarras où plongent les affaires, on aspire à une vie tranquile; a-t-on la liberté d'en gouter les douceurs, elles paroissent insipides; on se trouve malheureux d'être sans occupation, incapable qu'on est de se suporter alors, on se replonge dans le trouble, quelle bizarerie, quelle inégalité!

Nous prenons le chemin des travaux, de l'embarras, de l'agitation pour arriver au repos; toute la vie on se remüe, on se travaille, qu'envisage-t-on? Le repos. Pourquoi difere-t-on à se le procurer?

¶ Combien avons-nous de temps à être sur la terre? mille années de vie nous sont-elles promises? Un Ange exprés venu du Ciel nous a-t-il rassurés contre les craintes d'une

d'une mort prochaine? Quand nous ſerions immortels, nous ne nous y prendrions pas autrement pour remplir les beſoins de pluſieurs ſiecles.

D'une maniere ou d'une autre nous nous abuſons; car ou nous croyons que ce monde ne finira jamais pour nous, ou nous rénonçons à l'attente d'une autre vie. Ces peines que nous nous donnons, n'expriment-elles pas l'attache que nous avons aux choſes preſentes, & l'indiference dans laquelle nous ſommes à l'égard des futures?

Si la foi ne me l'enſeignoit, je ne croirois pas que tous les hommes fuſſent deſtinez à l'immortalité; j'en vois beaucoup qui vivent comme s'ils n'en eſperoient point.

¶ Il n'y a point de momens que l'Homme n'ait ſujet de regreter. Il doit craindre l'avenir, déplorer le paſſé, ſe défier du preſent. L'avenir qui n'eſt pas dans ſon pouvoir, lui prépare peut-être de grands malheurs. S'il conſidere le paſſé, quel trouble dans ſon eſprit! Les crimes dont ſa jeuneſſe a été remplie, doivent lui arracher des repentirs violens; ſa négligence en pratiquant quelque petit bien lui doit être un éternel ſujet de confuſion. Sans ceſſe expoſé à ceder aux attaques de ſes paſſions, le preſent eſt pour lui un temps des plus à craindre. Tous les momens qui s'en écoulent avec une prodigieuſe viteſſe, l'ont

peut-être vû tombei sans esperance de se relever pendant le cours de ceux qui les vont suivre.

Nous n'avons que le present en nôtre disposition, & c'est ce temps que nous nous laissons ravir. Nous anticipons l'avenir, quelque certains que nous soyons de son incertitude, les siecles futurs sont les objets de nos desirs, nous approchons dans nôtre idée ces années encore si éloignées; arrivent-elles enfin, nous prevenons les suivantes par nôtre impatience; de sorte que l'homme ne s'estime jamais heureux, il fait seulement ses efforts pour l'être, & se borne à esperer de le devenir.

De cét avenir qu'on envisage de loin, on se contente de prendre quelques années, sans penser à ces années éternelles qui rendent l'avenir redoutable. Dans dix ans ma fortune sera faite, dit le mondain interéssé. Que n'ai je vingt années de plus, s'écrie le Scavant, je serois le premier de mon art! Chacun tient ce langage, & personne ne dit, Peut-être qu'avant peu il sera décidé de mon éternité; la mort qui me ravira promptement ce que je possede, me fera connoistre que je contois sur des jours qui n'étoient pas à moy.

¶ Si l'Homme faisoit un bon usage de la vie je lui pardonnerois de se plaindre de la nature qui a rigoureusement borné ses jours

jours, pendant qu'elle a accordé à quelques animaux une vie trés longue. Si elle nous l'avoit donnée, en ſerions-nous plus ſages: & pluſtôt détrompez du monde? N'aurions nous pas tousjours les mêmes eſperances de nous corriger quelques heures avant la mort.

Une vie plus longue ne feroit que rendre les routes du vice plus ſpacieuſes. Le libertin y ayant marché long-temps reconnoiſtroit ſes égaremens bien tard, & n'en auroit que plus de chemin à faire pour devenir ſage.

Au lieu de prendre la nature à partie, qu'on ſe blâme ſoy-même de ce que la vie étant ſi courte, on fait tant d'efforts pour la rendre criminelle.

Se plaindre que la vie dure peu c'eſt ne pas parler le langage de ſon cœur. Il n'en eſt point qui ne la trouve trop longue, puiſqu'on tâche de remplir par le plaiſir une infinité de momens qui y cauſent de l'ennui.

Qui croira t-on, ou de ceux qui diſent qu'elle dure trop, ou de ceux qui ſe plaignent qu'elle ne dure pas aſſez. Les premiers enviſagent l'avenir qui s'approche avec lenteur, les derniers conſiderent le paſſé qui a fui avec rapidité, tous ſe laiſſent échaper le preſent.

¶ Certainement la vie eſt courte, ſi l'on examine combien il faudroit de temps pour ſe

se rendre parfait aux yeux de celui qui nous en demandera compte; mais elle est assez longue, si l'on en ménage chrétiennement toutes les années.

La vie est courte pour ceux qui sont dans les joies du monde; elle ne paroist longue qu'à ceux qui languissent dans l'affliction. Job se plaint de vivre long-temps, & Salomon croit peut-être mourir trop jeune.

L'Homme par des vœux reïterés conjure le Ciel de prolonger ses jours; si sa condition devenoit telle qu'il fust condamné à vivre plusieurs siecles, il en feroit de plus ardens pour être exempt des incommoditez d'une vieillesse infirme.

¶ La vie est trop courte, s'écrioit un grand Roi, en considerant les beautez de son Palais. Par cette seule reflexion, ou il se corrigeoit, ou il prevenoit les desirs de son cœur. L'ambition des hommes est trop grande en effet, ses entreprises trop vagues pour les executer en aussi peu de temps.

Si nous avons assez de temps pour travailler à l'éternité, d'où vient disons-nous que la vie est courte? Pourquoy d'ailleurs tant de projets, tant de desseins, tant d'attache à la terre, si nous sommes convaincus que nôtre sejour n'y sera que de trés petite durée?

¶ MECENAS ne se soucioit pas d'être laid

laid, bossu, estropié, pourvû qu'il vêcût. Nous avons tous une aussi forte attache à la vie, nous y en avons la plupart une plus criminelle. Nous perdrions volontiers avec les qualitez du corps, la science, la vertu, si de-là dépendoit la prolongation de quelques jours de vie.

La mer commence à peine à soulever ses flots, que le plus avare Marchand décharge son vaisseau, afin de se sauver du naufrage; on a beau dire, on tient plus à la vie qu'aux richesses.

On demandoit un jour à un Philosophe ce que c'étoit que la vie, *Vous me voyez*, répondit-il, *vous ne me voyez plus*. Comparée à celle qui la doit suivre, il n'est que trop vrai qu'on ne fait que paroître & passer dans le monde. On nous y voit, on ne nous y voit plus. Nous n'y paroissons pas, nous y avons paru, car tout a fui, tout a passé, & le present se derobe à nous.

¶ Dans la jeunesse on se promet de longues années de vie, dans l'âge avancé on s'en promet quelques unes : je vivrai peut-être encore un an, dit ce languissant vieillard, & c'est toûjours la même esperance. On trouve donc ses jours finis, quand on est le plus occupé du soin de les prolonger.

¶ Jusqu'ici nous avons vêcu ou pour le Prin-

Prince ou pour nos amis, ou pour une maîtresse ou pour la fortune. Quand commencerons-nous à vivre pour nous? Quand vivrons-nous pour Dieu?

¶ En vain déclame-t-on contre la corruption des siecles; tant que l'homme vit il est impossible de le détromper. La mort seule est capable de lui arracher le bandeau qui l'aveugle. Jusques-là son erreur lui plaît, la verité le choque; il se fait des idées de bonheur de ce qu'il ne possede pas, ambitionne les grandeurs, languit dans le repos, ou s'attache à des travaux inutiles, la derniere heure le surprend dans ses occupations chimeriques, il avoüe qu'il s'est trompé.

Quelle est la premiere parole des mourans? Le jeune débauché, l'inique magistrat, la femme mondaine, le courtisan ambitieux, s'écrient tous d'une même voix, *Nous nous sommes égarez du chemin de la verité.* Qu'on est malheureux de n'ouvrir les yeux qu'au moment que la mort va les fermer pour toûjours!

¶ La mort qui nous fait voir le néant des créatures que nous avons aimées, nous dévoile la grandeur du Dieu que nous avons méprisé.

La mort découvre aux hommes les vanitez du monde, elle ne les en détache pas pour cela. Nos passions se reveillent à ce fa-

fatal instant, le cœur soupire ardemment aprés ces objets qui vont lui être enlevez. Le vindicatif meurt sans pardonner, le riche meurt sans éclaircir ses acquisitions, l'hipocrite meurt dans son endurcissement.

¶ Nous regardons la mort des autres comme un malheur qui leur est arrivé, au lieu que nous la devrions regarder comme un avertissement de celle qui nous ménace. Les plus scelerats ne peuvent s'empêcher de s'écrier, Tout passe, tout va à sa fin; songent-ils qu'eux-mêmes passeront, & que leur fin ne sera pas moins précipitée?

Quel sera alors le desespoir de ceux dont les connoissances se sont bornées à des pensées steriles de la mort? Ils verront l'inutilité de leur science, la folie de leurs speculations, & n'apprendront qu'à la mort comment ils devoient vivre, eux qui auroient dû apprendre toute leur vie comment il faloit mourir.

¶ Tout perit pour un homme qui meurt, le monde finit à son égard.

¶ D'un moment dépend l'éternité, & ce moment est peut-être attaché à la reflexion que je vais faire.

Il vient une nuit où personne ne peut travailler. Les projets de conversion pour être formez trop tard, ne s'executent point: les gemissemens d'une ame faussement contrite ne sont plus écoutez. On ne peut invo-

voquer Dieu, ou on s'y adresse en vain; on ne fait pas penitence, ou on ne la fait qu'a demi: on desire la vertu sans trop détester le mal, on s'efforce lentement de quitter le vice sans pouvoir embrasser éficacement la pieté; on est enfin dans l'impuissance de travailler à son salut, ou dans la malheureuse necessité de n'y travailler qu'imparfaitement.

LA RELIGION.

IL y a deux sortes de personnes qui pensent differemment de la Religion. Les uns s'en font une idée si naturelle, qu'ils imputent à superstition ce qui passe la portée de leurs raisonnemens. Ces gens sont proprement sans Religion, ils ne croyent pas, ils ne veulent pas croire: resolus d'opposer une incredulité opiniâtre à tout ce qu'on pourroit employer pour les convaincre, ils verroient des prodiges & des miracles qu'ils n'en seroient pas ébranlez.

Les autres entraînez par leur foiblesse ne méprisent les choses saintes qu'à cause qu'ils les voyent méprisées par ceux qu'on nomme esprits forts. Le libertin se croit bien appuié, quand il peut s'autoriser du mauvais exemple; il se permet le mal que font ceux-là impunément.

¶ Si

¶ Si l'homme pouvoit comprendre ce qu'il voit, je lui pardonnerois de douter de ce qu'il ne voit pas. Mais la moindre chose est un abîme d'obscurité, où sa raison se perd. Nous sommes témoins d'une infinité de merveilles que nous ne pouvons approfondir; le soleil en nous prétant sa lumiere, tempere l'ardeur de ses rayons, la terre nous donne des fruits en abondance, & pourvoit à nos besoins. La mer appaise ses flots pour nous ouvrir un seur passage dans les païs étrangers; l'air excite ses vents en nôtre faveur; le Ciel fait tomber ses pluïes; qu'avons-nous à répondre ? aucun mortel a-t-il jusques-ici compris la cause de cette reguliere succession des jours & des nuits, l'orgine du flux & reflux? Tout cela arreste le cours de nos reflexions.

Incapables de connoistre ces choses, nous voulons sonder les jugemens de Dieu nous lui demandons compte de sa conduite, nous rendons sa sagesse responsable de nos doutes,

¶ L'Homme a grand tort de croire impossible tout ce qui ne sort pas de ses impuissantes mains; ne lui suffit-il pas de sçavoir que rien ne peut resister à la voix de l'Eternel, & que celui dont les moindres ouvrages sont de chefs-d'œuvres, a bien pu les produire sans s'obliger de les faire connoistre?

Dieu

Dieu pour ménager nôtre foiblesse nous a rendus incomprehensibles à nous mêmes, afin que nous ne fissions pas un sujet de murmure de ne le point comprendre. L'Homme incredule n'en juge pas de la sorte. La voix des Prophetes, l'aveugle docilité des humbles, le langage éloquent des miracles ne le convainquent point.

Que faut-il davantage ? Dieu descendra t'il sur la terre pour vaincre nôtre obstination? En cela nos desseins sont prevenus, & nôtre foi n'en est pas plus grande. Un Dieu Homme, un Dieu crucifié, un Dieu mort; voilà les mysteres de nôtre foy, & si je l'ose dire, les objets de nôtre incredulité.

¶ Le Philosophe qui croit que la raison est la borne de toutes choses, balance à faire à Dieu un sacrifice de la sienne. Il voudroit ou qu'il n'eût point fait tant de miracles, ou qu'en les operant il lui en eût dévelopé les causes secretes: Il voudroit dans la Providence un pouvoir plus resserré, ou dans sa raison une pénétration plus étenduë.

Le Chrétien plus soumis, adore & ce qu'il comprend, & ce qu'il ne comprend pas. Il sçait que cette vie est le lieu des tenebres, que dans l'autre seulement les voiles seront brisez, les ombres dissipées, la verité plus éclatante.

¶ L'impie est un homme qui fait gloire de

de vivre ſans religion; Parlez lui de Dieu, il vous écoute froidement; l'Egliſe eſt ſon rendez-vous ordinaire, il y cauſe, il y rit, il y fait ce qu'à peine permettroit-on dans une aſſemblée où la licence ne ſeroit point defenduë. Auſſi peu touché de reſpect à la veuë de celui qu'on y adore, que s'il étoit honteux de s'humilier en ſa preſence, il incline foiblement la tête, & ne met en terre qu'un genou. Jamais on ne l'entend parler qu'il ne jure, qu'il ne raille des choſes ſaintes, qu'il ne blaſpheme ce qu'il ignore. Les jours de feſte ſont ceux où il prend plaiſir de lier d'infames parties de débauche; il rougiroit qu'on le vît dans les Temples, glorieux de rechercher avec pluſieurs impies de ſon caractere, un lieu propre à débiter ſes inventions diaboliques.

¶ L'eſprit fort eſt plus qu'impie; il n'a point de religion: moins groſſier que le libertin, on le ſouffre plus volontiers, on l'écoute même attentivement; par ſes adroites, mais pernicieuſes railleries il déchire ſans ſe faire tort. La piété, les ceremonies, les reliques, les myſteres ſont pour lui des matieres de plaiſanterie: il attribuë tout au cours de la nature, & le cours de la nature qu'il devroit ce ſemble attribuer à quelque être indépendant, il l'atttibuë au hazard, au deſtin, à une certaine neceſſité dont il ne veut point admettre d'origine.

Ce-

Celui-là passe dans son esprit pour foible qui croit l'ame immortelle. Ce que la foy nous assure il le revoque en doute, donne à la Religion le nom d'une sagesse politique; si vous prétendez le confondre par l'autorité des Saintes Ecritures, son principe est de ne les point reconnoistre.

Ces Prophetes, dit-il, ces Apôtres étoient des gens comme nous; doit-on plus s'en rapporter à eux, qu'à mille autres qui ont pensé differemment de la Religion? Ici libertin, je vous arrête: Non, ils n'étoient pas des hommes comme nous. Ils avoient un cœur soumis, un esprit éclairé, une conscience nette. Vous êtes dans les tenebres, vous jugez par prévention, vous aimez vôtre égarement, la difference est trés grande.

Dans le langage de ces prétendus esprits forts, qui sont, à les bien définir, d'honnêtes Athées, y a-t-il de la bonne foy? pour le dire au juste, je voudrois être têmoin de leurs sentimens à l'heure de la mort. S'ils ne croyent pas une Religion, pourquoy ont-ils recours aux Sacremens: S'ils pensent que l'ame meurt avec le corps, pourquoy tremblent-ils, pourquoy invoquent-ils un Dieu, que jamais ils n'avoüerent?

¶ Les plus embarrassez quand il faut mourir, sont ceux qui dans le temps d'une santé vigoureuse se firent ainsi des motifs d'in-

d'incrédulité. Vous n'en voyez point qui ne fremiſſent aux ménaces de la mort. A tout hazard, dit l'Athée dans ſon deſeſpoir, s'il y a un Dieu je ſerai damné : s'il n'y en a point, il y aura bien des ſots : mais cet eſprit fort ne conſidere pas qu'il ſera plus ſot que perſonne.

¶ Ecoutez, je vous prie, un autre raiſonnement de cet eſprit fort. Vous homme vertueux, vous croyez un Dieu, parce que vous attendez la recompenſe de vos bonnes œuvres, vôtre jugement eſt intereſſé, je le recuſe. L'où vient, répondrai-je à cet impie, me déterminerois-je plûtôt en faveur du vôtre ? Vous ne croyez pas un Dieu, parce que vous apprehendez le châtiment de vos crimes, n'eſt-il pas plus juſte que je m'en rapporte à cet homme de bien ?

Si l'Athée & tous ceux qui combatent la Religion, vivoient moralement bien, & qu'ils ne tombaſſent pas dans les déreglemens dont la ſeule bienſeance nous éloigne, peut-étre les excuſerois-je, quoy qu'au fond toûjours inexcuſables ; en voit-on qui n'ayent renoncé à l'honneur & à la vertu ?

¶ Je n'ai pû encore m'imaginer qu'il y eût de veritables Athées. *L'impie*, liſons-nous dans le Prophéte, *a dit dans ſon cœur, Il n'y a point de Dieu*, c'eſt à dire l'impie ſouhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. Son eſprit combat malgré-lui les deſirs de ſon

cœur ; tout s'oppose à ses faux sentimens, si par sa malignité il anéantit l'existence d'un Dieu, il ne voit ensuite que trop clairement qu'il s'est trompé. Mais qu'il est horrible de n'abjurer son erreur que dans le moment qu'on sent la colere du Ciel ! Qu'il est horrible de n'avoüer un Dieu que quand il se rend le Juge des impies, l'impitoyable vangeur de ses impiétez !

Je ne crois point un homme qui pendant sa vie rejette la croyance de Dieu, & je suis convaincu au dernier point de ma Religion, en voyant les plus impies appeller à la mort un Dieu à leur secours.

¶ Aprés toutes les convictions que nous devons avoir de nôtre Religion, je ne sçai comment il se trouve des gens d'une impiété assez déterminée pour faire parade de leur irreligion au moment de la mort. Seroit-il possible qu'ils ne fussent point éfrayez par tout ce qu'a d'affreux & de terrible cette derniere heure. Je ne puis croire malgré la feinte assurance qu'au dehors ils essayent de montrer, que leur ame soit dans une vraye tranquillité ; ce calme exterieur est faux, cette intrepidité trompeuse. Quand l'esprit n'auroit à soutenir que les seules frayeurs de la mort, je ne parle pas des tristes reflexions sur le passé, des suites encore plus horribles de l'avenir, il me semble que ce spectacle doit déconcerter la plus inébranlable fermeté.

J'ai

J'ai lû dans le Socrate Chrêtien de Mr. de Balzac une Histoire qui me déconcerte moi-même. Il dit qu'un Prince étranger étant à l'article de la mort, le Theologien Protestant qui avoit coûtume de prêcher devant lui, vint le visiter accompagné de deux ou trois autres de la méme communion, & le conjura de faire une espece de confession de foi. Le Prince lui répondit en soûriant, *Monsieur mon ami, j'ay bien du déplaisir de ne vous pouvoir donner le contentement que vous desirez de moy, vous voyez que je ne suis pas en état de faire de longs discours: je vous diray seulement en peu de mots que je crois que deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit, Monsieur tel* (montrant un Mathematicien qui étoit là present,) *vous pourra éclaircir des autres point de nôtre créance.*

N'y a-t-il pas dans ces paroles quelque chose de monstrueux? Est-ce aveuglement, ou bravade d'esprit fort? Est-ce insensibilité, ou ostentation? un homme mourir dans ces sentimens, faire gloire en mourant de croire la verité des nombres, & de n'avoir que cette créance! puis qu'il sçait si parfaitement que *deux & deux font quatre, & que quatre font huit*, il aura tout le temps de calculer les années d'une éternité malheureuse.

Est-il temps de goguenarder à l'heure de la mort? La plaisanterie peut-elle étre plus hors de propos? Avons-nous oublié

que c'est-là le moment que Dieu s'est reservé lui même pour se railler des impies?

¶ Rien ne doit être plus ménagé que l'occasion de parler des choses saintes: il est honteux de n'avoir point de Religion, il est ridicule d'en faire trophée. En soi même on a du remors d'être impie, en public on ne peut s'en faire honneur.

¶ Stilpon répondit fort sagement à Crates, qui lui demandoit si les Dieux prenoient plaisir aux adorations des hommes; *Demande-moy cela quand nous serons seuls.* S'il avoit de ses divinitez des sentimens peu respectueux, il ne croyoit pas qu'il lui fust permis de les déclarer publiquement, ou bien par une delicatesse scrupuleuse il affectoit le secret, n'étant pas necessaire que les ignorans ayent part à des choses fort au dessus de leur intelligence.

On ne doit pas dire ce que l'on pense sur certains points de la Religion en presence de gens ou que nos mauvaises opinions peuvent corrompre, ou que nos sentimens rafinez peuvent jetter, si non dans l'incredulité, du moins dans le doute. Qu'on prenne garde que je n'autorise pas la liberté de se faire des décisions; je ne veux que blâmer les ignorans qui parlent de nos misteres sans veneration, ou les sçavans qui exercent à contre temps leur subtilité.

Sur tout doit-on avoir cette reserve avec les femmes, naturellement curieuses; elles veulent

veulent tout sçavoir, se mêlent d'objecter, demandent des éclaircissemens, refutent les principes, s'obstinent à ne se point convaincre. Ainsi nouveau Theologien n'allez plus dans les ruëlles agiter galamment une question dont vôtre salut & le mien dépendent : on vous prie de dire ce que vous pensez sur la grace, taisez-vous, ou n'en parlez qu'en homme qui la possede.

Un Chrêtien qui veut chicaner sa Religion, me paroît plus coupable qu'un Homme Athée dans le cœur. Celui-ci ne croit point de Dieu; mais il ne le dit pas; celui-là en croit un, mais il fait flotter les autres dans l'incertitude, & les conduit à l'heresie.

Quoi de plus ordinaire que de masquer la morale, & de joüer la Religion? Il se trouve dans l'Eglise des novateurs, comme dans le monde, des curieux qui veulent mettre leurs sentimens à la mode, bien que les premiers ils en connoissent la bizarrerie.

Tant de divers jugemens sur un point de Morale ne servent qu'à confirmer celui que la Religion approuve. On ignoreroit souvent quel est le bon parti, s'il n'estoit combatu avec opiniâtreté, & qu'une lumiere secrete que le ciel donne alors ne fist entrevoir le mauvais. Qu'on agisse avec sincerité, qu'on ne suive ni la pente qu'on a vers l'immortalité, quand les veritez sont au dessus

de l'entendement humain, ni celle qu'on a vers une ignorance volontaire, lors qu'elles combattent les passions, on trouvera sans peine le dénoüement des contrariétez qui sembloient choquer la raison.

La diversité des opinions qui devroit exciter le desir de s'instruire, ne fait d'ordinaire qu'irriter de fausses préventions; parce qu'on ne la regarde pas tant avec des yeux de témoins qui cherchent la verité, qu'avec des yeux de spectateurs qui ambitionnent de se rendre arbitres de leur sort.

Nous nous revoltons contre les veritez que nous ne pouvons ignorer, & nous rejettons celles que nôtre amour propre a interest de ne pas approuver.

¶ Ne se remuër ni à la persuasion des Oracles qu'ont prononcé les Peres de l'Eglise, ni au bruit éclatant des veritez de l'Evangile; ciel, quelle immobilité, quel endurcissement!

¶ Les sçavans, à le bien prendre, ont moins de Religion que les ignorans. Plus ils voyent, plus ils veulent pénétrer; plus ils découvrent, plus ils doutent; assez temeraires pour sonder les conseils impénétrables de Dieu, ils se retranchent toûjours sur les delicates répugnances de leur raison.

L'ignorance grossiere, la science trop subtile nuisent en matiere de Religion. Si l'on ignore tout, on ne refute rien; de-là la

su-

ſuperſtition, Si on veut tout approfondir, on croit dificilement; de-là les doutes impies.

Tant raiſonner ſur la Religion, eſt une dangereuſe opiniâtreté; le raiſonnement n'opere jamais une foi plus docile, car la foi veritable met bas toutes les reflexions, & croit aveuglément.

¶. Quel charme empêche les hommes de ſubir le joug de la Religion, d'obeïr à la verité? Ils ne demanderoient pas mieux qu'on la leur déguiſât, ils voudroient que perſonne ne la connût, afin que perſonne ne la leur appriſt; ils voudroient que les maximes auſteres de la Morale demeuraſſent éternellement indefinies, ſoit qu'ils ayent l'adreſſe de ſe perſuader qu'en ne s'inſtruiſant point ils ſeroient excuſables, ſoit qu'ils craignent qu'une inſtruction trop convainquante n'ébranle la reſolution qu'ils ont priſe de ſe conduire au gré de leurs paſſions. Davantage, ils ſouhaiteroient que l'autheur de la verité ne fuſt pas, que ce flambeau dont les lueurs percent les nuages de leur cupidité s'éteigniſt tout-à-fait, eſperans qu'alors leur ignorance auroit ſon excuſe; leurs pechez l'impunité.

¶ Quelque ingenieux que nous ſoyons à favoriſer la cauſe du menſonge, quelque équitables que nous croyions nos jugemens, nous n'agiſſons pas de bonne foi. D'abord nous flottons entre le bien & le mal; l'eſprit

ſe travaille, on diroit que le cœur voudroit ſe mettre de la partie, car tous deux s'empreſſent en apparence à le diſcerner; au fond il y a peu de ſerieux dans ces recherches étudiées; Si elles étoient ſinceres, la prompte connoiſſance du mal nous feroit entrevoir ſans difficulté la circonference du bien.

C'eſt un effet de nôtre malignité, de tourner plûtoſt vers le mal qu'on connoiſt certainement, que vers le bien qu'on dévelope plus qu'à demi. On eſt ſeur qu'il eſt trés bien-fait de s'abſtenir de certaines choſes, on doute s'il eſt défendu d'en embraſſer d'autres qu'on croit innocentes, qui ne le ſont pas néanmoins; n'eſt-ce pas déja ſe rendre coupable que de ſe déterminer en faveur d'une action qui nous le rendra infailliblement? Au reſte quelle certitude prétendons-nous avoir? Voulons-nous qu'on nous diſe précisément à quoy ſe borne la perfection du Chriſtianiſme? à quoi il nous engage à la derniere rigueur? Apprehendons-nous de trop faire? Ne demanderons-nous point encore ſi l'uſure, ſi la médiſance ne ſont que des fautes legeres, & ne ceſſerons-nous d'être uſuriers, d'être calomniateurs, que lors qu'on nous aura convaincus de leur énormité?

¶ Il faut, diſent ceux qui n'ont de la Religion qu'une foible idée, il faut une vertu aiſée qui ne trouve ni de la gêne ni du ſcrupule,

pule, une vertu d'honnête-homme qui se borne entre l'excez du mal & le défaut du bien, une vertu naturelle qui détourne des grandes injustices sans engager dans des pratiques trop regulieres, une vertu commune qui puisse simpatiser avec la bienseance, une vertu civile qui allie la conscience avec l'interest, les usages du monde avec les maximes du Christanisme, ce sistême, n'est-il pas beau?

Le Monde.

Plus on étudie le monde, plus on y découvre de ridicule.

Il faut être hypocrite dans le monde, me disoit une personne qui le connoît assez. Qui prend le parti de n'y être pas dissimulé, y joüe un fort mauvais personnage. Trop d'ouverture y nuit, une sincerité qui n'est pas accompagnée de quelque dêguisement n'y vaut rien; cette maxime me surprit; je la trouvai juste, quand je vis qu'il ne l'étendoit pas jusqu'à la Religion.

On voit bien dans le monde de ces sortes d'hypocrites. Chacun y connoît trop la necessité d'affecter ces dehors, pour y manquer: Tel machine la perte de son ennemi qui l'accable de caresses; tel feint de

vouloir nous ſervir, qui n'attend que le moment de nous perdre. On reſpecte en apparence ceux pour qui on en a un mépris éfectif, on témoigne de la complaiſance à un rival qu'on deteſte en ſecret.

¶ Quand on conſidere qu'on a une fortutune à ménager, il n'eſt point de diſſimulation dont on n'uſe. Il faut plaire à des gens au deſſus de ſoy, ſe donnera-t-on au naturel en leur preſence? On s'y prend bien mieux. Le ſuperbe s'abaiſſe, le vindicatif étoufe l'éclat de ſes reſſentimens, l'emporté ſe couvre du manteau de la douceur; l'homme intereſſé fait l'apologie de la generoſité, le traiſtre celle de la fidelité, l'ingrat l'éloge de la reconnoiſſance.

Cette hipocriſie eſt devenuë une vertu à la mode, je l'approuve en quelque façon, quoique j'aimaſſe beaucoup mieux un homme dont la conduite fuſt ſincerement réguliere.

Le monde s'accommode de ce genre d'hypocrites, la politique les ſouffre, la Religion les deteſte, le Chriſtianiſme les condamne.

¶ S'étudier à devenir ce que l'on ambitionne de paroître, ne vouloir paroître que ce que l'on eſt, en cela conſiſte la ſcience du monde. *Ne fais point le Prince*, diſoit Solon, *ſi tu n'as pas appris à l'être.* Toutes choſes ne ſiéent pas à toutes ſortes de per-

personnes, l'air de grandeur ne convient qu'à ceux qui y sont élevez, à moins qu'on n'ait travaillé avec succés à se l'approprier. Ce que disoit Solon au courtisan, nous le pouvons addresser à tous les hommes en particulier : A l'un nous dirons qu'il ne fasse point l'honnéte homme, si auparavant il n'a appris à le devenir : A l'autre nous dirons qu'il ne fasse point le bel esprit, s'il n'a étudié les regles de le paroistre à juste titre, parce qu'enfin dés qu'on ne peut soutenir les apparences d'un faux mérite, d'un caractere emprunté, autant qu'on étoit réjoüi d'avoir surpris l'approbation generale, autant est-on desesperé de la voir suivie d'un mépris universel.

¶ Il n'est dans le monde que le sçavoir faire : ce sçavoir faire est un grand talent & souvent celui de gens qui n'en ont point d'autre.

Du sçavoir faire au mérite, il y a autant de distance, que de l'esprit à la droiture de cœur.

¶ Un moment donne les plus belles esperances, un autre les détruit ; tel qui semble les détruire les fera bien tôt renaistre ; voilà le train des choses du monde.

Je ne me soucierai pas d'avoir fait trente démarches inutiles, si la trenteuniéme me réüssit ; ne sçai je pas que l'ordre des choses du monde est d'aller lentement.

¶ Qu'il est peu de joïes parfaites en ce

monde! Mais aussi qu'il y est peu de chagrins sans ressource ! Dans les plus grands plaisirs on éprouve je ne sçai quelles petites traverses qui en diminuent le souverain agrément ; dans les plus ameres disgraces, il entre un mélange de douceur qui corrige l'excés du mal.

¶ Si le respect humain empêche l'éclat de bien de desordres, il n'empêche pas moins la profession de bien de vertus. La bien-seance veut qu'on se retire des grands vices, elle défend qu'on embrasse les grandes vertus: N'avoir point de Religion donne un mauvais nom, pratiquer une pieté austere n'est pas du goust du monde.

¶ Il ne manque à certains esprits qu'un peu de commerce avec le monde ; s'ils le pratiquoient, on remarqueroit autant de délicatesse dans leurs ouvrages que de solidité.

L'esprit le plus élevé qui n'a pas ce commerce avec le monde, ne vaut pas un esprit médiocre qui le frequente. Celui-ci donne du mérite à un ouvrage par ses beaux tours, ses expressions fines, l'autre ensevelit l'éclat de ses pensées dans des termes hors d'œuvre ; son stile n'est point celui du monde poli.

¶ L'experience du monde est necessaire. On s'y instruit de mille choses, que les Livres ne peuvent montrer. On y ap-
prend

prend les belles maximes; on y apprend à vivre, on y apprend à parler; on y apprend à se taire. Demandons nous compte du fruit que nous en avons tiré.

¶ En tout, il n'y a que la maniere, disent les gens de bon goût. Il y a des personnes qui dans ce qu'ils font de plus genereux ne plaisent pas, il en est d'autres qui par les moindres actions se rendent infiniment agreables. Un homme se fait fête de traiter ses amis; l'appareil du repas est somtueux, les viandes délicates, les services redoublez, les vins exquis, la propreté charmante: Qu'y manque-t-il? une certaine bonne grace dans la maniere de celui qui invite.

Dans cét ambigu que dônne *Cleante*, on ne voit rien d'extraordinaire; chacun sort de chez lui trés satisfait; d'où naît cette difference? De la maniere.

Aminte vous fait offre de dix pistoles, *Dorilas* vous en envoye trente; l'offre du premier vous charme, la generosité éfective de celui-cy vous contente à peine; D'où part cette délicatesse? de la maniere.

La raillerie *d'Alcidor* vive & mordante ne me blesse point; celle de *Geronte* toute innocente, toute naïve qu'elle est m'irrite; il n'y a, vous répondrai-je, que le ton & la maniere.

Lucinde dans son négligé captive tous les

cœurs, *Angelique* avec ses parures se promene aux Thuilleries sans être regardée; il n'y a que la maniere de s'accommoder.

Quand *Leandre* paroist en compagnie, les Dames ne se lassent point de l'admirer. Son discours est pourtant simple, il parle naturellement, son frere n'a que de beaux mots, des pensées choisies, & n'est pas goûté. A quoy attribüerons-nous cela? à la seule maniere.

En quoy consiste cette maniere, demande celui qui veut corriger la sienne? Il est trés dificile de le dire. Je vois ce qui plaist dans un homme, j'y remarque d'une premiere veüe ce qui choque, mais je ne sçaurois vous donner cet agrément si necessaire; la nature a dû vous le procurer, ou vous devez l'obtenir du commerce du monde.

Il y a des gens en qui tout déplaist, jusqu'au rire & jusqu'au ton de la voix. Ridicules en tout; les mêmes choses qu'on admiroit dans autruy, on les censure dans eux. D'autres ont le bonheur d'enlever la commune approbation. Ce qui vient d'eux charme, on éleve toutes leurs paroles, on trouve de l'esprit dans le moindre de leurs gestes, de la grace dans ce qui leur échape au hazard, & s'il faloit rendre conte du motif des loüanges qu'on leur donne, tout ce qu'on auroit à dire, c'est qu'il paroist dans leurs manieres, un je ne

sçai

ſçai quoi d'engageant qui previent en leur faveur.

¶ Me montrera-t-on une plus belle ſcience, que la ſcience de ſe taire à propos.

Ou taiſez-vous, ou dites quelque choſe qui ſoit meilleur que le ſilence, diſoit Pytagore à ſes Diſciples. Cette maxime nous impoſe une grande reſerve dans nos paroles. Peu parler eſt bon, ſe taire vaut encore mieux. Dans mille occaſions on éprouve la verité de ce que je dis.

Le ſilence n'eſt pas toûjours un effet de conduite: L'ignorance le rend neceſſaire à bien des gens.

Si l'on traite de ſtupide celui qui ſe tait, qu'il garde alors plus ſeverement le ſilence, il ne ſera point expoſé à faire une mauvaiſe réponſe, ou même ſon ſilence commencera à paſſer pour un trait d'eſprit.

Un grand parleur, fuſt-il le plus éclairé du monde, perd ſon crédit, & il n'eſt en admiration que chez les ſots.

Un eſprit médiocre ſans ſcience, ſans lumieres peut reparer par le ſilence le tort de ſon incapacité.

Les gens qui ont la réputation de ſçavoir, au lieu de chercher à ſe faire eſtimer par de longs diſcours, ſe tairont pluſtoſt. Au moins leur diſcretion ne ſera point interprétée à ignorance.

Il faut aller à la Cour pour apprendre à parler; mais il ne faut point hazarder cet-

te démarche, qu'auparavant on n'ait appris à ſe taire : car on y achete trop cher l'experience d'une indiſcretion dangereuſe.

Nous voyons que les Courtiſans entendus ſont plus auſteres à garder le ſilence, que les Solitaires. Ils parlent peu, & ne parlent que de choſes indifferentes ; ceux qui ſçavent le monde n'en uſent pas autrement.

¶ Beau ſecret, que celui de renfermer de grands ſens en peu de paroles ! Faute nullement excuſable, que celle des gens qui par de fatiguans entretiens vont ennuyer les compagnies.

Ne ſerois-je pas moi-même tombé dans ce défaut, & ne pouvois-je pas en termes plus concis propoſer la loi de Pythagore ?

¶ Je n'eſtime pas un homme qui parle bien, dés qu'il parle trop ; je veux qu'en diſant de belles choſes, il laiſſe aux autres la liberté d'en dire de jolies ; Qui ne le ſçait pas, manque aux regles du ſçavoir-vivre.

¶ On parle beaucoup dans le monde du ſçavoir-vivre ; les ſoins de l'éducation aboutiſſent à ce point principal ; on ne donne aux jeunes gens des Maiſtres & des Gouverneurs, que pour leur apprendre l'art de la politeſſe. Tous n'en profitent pas également.

Il y a toujours dans la maniere de certains,

tains esprits quelque chose de barbare, que l'éducation n'a pû corriger.

Il se voit au contraire des naturels heureux, qui n'ont besoin pour être parfaitement instruits des regles du sçavoir-vivre, que de quelques teintures du monde. Nous sommes même surpris de ce qu'en peu de temps ils acquierent cette charmante politesse. Ils ont un parler honnête, des manieres distinguées, un air riant, une humeur égale, sans fierté, sans mépris. Avec l'emporté ils prennent le parti d'une grande moderation, le plus brutal ne réussiroit pas à les aigrir; par leurs complaisances ils reviennent aux plus bizarres; ils cherchent à se perfectionner avec l'honnête homme, étudient sa conduite & l'imitent, son langage & le parlent, ses sentimens & y conforment les leurs.

Le sçavoir-vivre est l'étude de toute la vie d'un honnête homme, étude, personne n'en doute, de la derniere importance à ceux qui frequentent le monde. Vous y rencontrez des fâcheux que tout chagrine, des critiques qui censurent au delà des défauts, & qui en veulent trouver dans les vertus les plus épurées, des envieux que le merite d'autruy blesse, des farouches & des brutaux, que les plus engageantes démarches ne touchent point, l'homme bien né ne se fait pas une affaire de vivre avec des personnes d'un caractere si étrange.

Dans

Dans les moindres choſes on reconnoit celuy qui ſçait vivre: Exact à les accompagner de cette bonne grace tant recommandée, l'action la plus indifferente le fait remarquer. Une parole ne ſort point de ſa bouche, un geſte, ny un regard ne luy échapent jamais, qu'il n'y joigne cet agrément. Tout ſent en lui l'honnête homme.

Si les hommes étoient deſtinez à vivre ſeuls, peut-être leur pardonnerois-je cette indifference ſur le ſoin de ſe former une belle éducation. Ayant à vivre avec des hommes comme eux; quel ſera le lien de leur ſocieté, la durée de leur union, le plaiſir de leur commerce, s'ils ne ſont officieux, doux, complaiſans?

¶ Lorſqu'on me dit d'un homme qu'il ne ſçait pas vivre, il n'eſt gueres de défauts dont je ne le croye coupable. Que je le nomme colere, ſatyrique, médiſant, ingrat, parjure, je ſuis ſeur que toutes ces mauvaiſes qualitez ſe trouvent en luy.

Il n'eſt point auſſi de bien que je ne diſe de celui qu'on m'aſſure poſſeder l'art du ſçavoir-vivre. C'eſt un homme dont je cautionnerai le déſintereſſement, la fidelité, la prudence. Voyez-le agir, vous ne reconnoîtrez pas que ces vertus ſoient en lui des vertus ſuppoſées; il oblige ſon ami par une veritable inclination de le ſervir, l'excite continuellement à de nouveaux

égards,

égards, lui donne de ſages conſeils, lui parle ſans flaterie.

¶ Ayez toutes les bonnes qualitez imaginables, n'ayez pas celle-cy que je demande, j'eſtime peu les autres.

Sans le ſçavoir-vivre, le courage eſt une brutalité; car le pretendu brave inſulte tout le monde: la generoſité eſt une generoſité blâmable, puiſque le malhonnête homme n'en fait point les actions avec grace: l'empreſſement qu'il a de nous obliger eſt ſans verité, parce qu'il eſt une ſecrette recherche de ſes interéts.

¶ Qu'il eſt beau de voir des gens qui ſçavent vivre, & qu'on eſt heureux de vivre avec eux! Quoy de plus agreable que ce commerce de bons offices, ces complaiſances réciproques, ces manieres de ſe prévenir? Là on propoſe ſes ſentimens ſans crainte d'être contredit; l'envie ne ſe gliſſe point dans ces ſocietez d'élite; on y pratique les loix de la bienſéance; la raillerie y a des bornes, la civilité n'y en a aucunes; la paix s'y établit, la diſcorde en eſt bannie.

Un homme qui ſçait vivre le montre par tout; celuy qui n'eſt pas ſi auſtere ſe croit permis d'agir à ſa fantaiſie devant ſes inferieurs.

Si vous voulez qu'on loüe en vous le ſçavoir-vivre, n'en demeurez pas au ſimple devoir, ou faites-vous un devoir de tout.

Croyez

Croyez que l'honnêteté vous engage autant avec un inégal & un inferieur, qu'avec les personnes du premier rang. Aux uns vous devez le respect, aux autres la douceur.

Je ne vous croirai civil, qu'autant que vous mettrez au nombre de vos devoirs une douce & obligeante maniere de parler même à un valet.

¶ La bienséance ne permet pas que dans une compagnie d'honnêtes gens on parle de ce que l'on sçait, il y faut parler de ce que sçavent les autres. Un homme qui a couru la mer s'entretiendra-t-il d'autres choses que de naufrages? un vent qui souffle à ses oreilles lui en fournira le sujet, une ondée d'un moment l'anime au recit ennuyeux des tempêtes, sans considerer que ces longues descriptions fatiguent.

La pluspart ont ce genie, & tour à tour on se devient à charge. Le guerrier amene la conversation sur les siéges, les campemens, les attaques. L'amant vante le bonheur de ses avantures, le merite de sa belle, le Partisan ne cesse point de mettre en jour l'utilité des impôts, le bel ordre des finances.

J'aime mieux un homme qui avant que de venir en compagnie laisse son esprit dans son cabinet, qu'un babillard insigne qui porte sa science partout où il va. Le premier se donne le tems d'écouter, & on

l'estime,

l'eſtime, l'autre veut ſe rendre maître d'une converſation, & ambitionne de paroître ſeul bel eſprit, on ne goûte point cette vanité d'un faux ſçavant, qui ignore ce que luy preſcrit l'honnêteté.

¶ Les gens qui ſçavent vivre s'accommodent à toutes ſortes d'humeurs, la leur ſe plie & ſe replie au gré de celles qu'ils rencontrent.

Le talent le plus neceſſaire dans la frequentation du monde, eſt celuy qu'avoit Alcibiade. Etant à Sparte, il n'y avoit pas de Lacedemonien qui fût ou d'une auſterité plus grande, ou plus amateur du travail. Eſtoit-il en Jonie, il pouſſoit la moleſſe au delà de ce que les plus voluptueux Joniens l'avoient portée. Paſſa-t-il en Perſe, les plus magnifiques Perſans ne l'emportoient pas ſur lui du côté de la pompe & du luxe. Je blâme dans Alcibiade l'excés, j'y loüe d'autre part un homme qui change d'humeur comme ceux du pays, & qui eſt aſſez maiſtre de ſoy, pour paſſer quand il faut d'une extrémité à l'autre. Vivre en France à la mode des Pariſiens, à Londres à la maniere des Anglois, à Amſterdam comme les Hollandois, à Madrid comme les Eſpagnols, n'eſt pas aſſurément une choſe fort aiſée, quoique fort neceſſaire.

¶ Voila quelques-unes des maximes du monde, perſonne ne les ignore : peu les pra-

pratiquent, de là viennent les désordres qui troublent la societé.

¶ Toutes les maximes du monde ne sont pas bonnes à suivre. Il faut profiter du mal qui s'y commet pour s'en donner de l'horreur, & du bien qui s'y fait pour s'exciter à le pratiquer.

¶ L'ambition des gens du monde n'est pas de devenir de parfaits Chrétiens, ils aiment mieux qu'il leur en coûte pour se façonner à la mode des coupables d'éclat, que de s'épargner de rudes efforts en d'autres rencontres, où il leur en coûteroit infiniment moins pour acquerir la veritable sagesse. Quelles peines, quelle vigilance, quelle contrainte, dés qu'on s'obstine à retrancher certains défauts, qui ne sont tels qu'aux yeux des hommes, à polir ces manieres, qui devant Dieu ne sont d'aucun merite, à se former une humeur enjoüée, un genie heureux, qualitez dont il ne nous recompensera pas; soins au contraire sur lesquels il nous jugera. L'on se damne par consequent avec travail, au lieu qu'avec un peu de géne, on se sauveroit, pour ainsi dire, gratuitement.

Soyez ambitieux, dit le monde à ses sectateurs, usez de finesse envers vos égaux, de dissimulation envers les grands, de rigueur envers vos inferieurs, apprenez à satisfaire vos passions d'une maniere delicate, instruisez-vous de la morale politique,

que suivez ces guides qui vous conduiront au succés de vos galanteries, qui vous ouvrent les chemins de la faveur. Sacrifiez tout à vostre agrandissement, point d'affectation dans vôtre probité, si elle est contraire à vôtre réputation; point de probité réelle, si elle est nuisible aux desseins de vôtre fortune; supplantez cet ennemi, détruisez ce rival, ne songez qu'à vous élever. Telles sont les maximes du monde.

Soyez simples dans vôtre conduite, dit la Religion, humbles dans vos élevations, modestes dans vos bons succez; obligez vos amis, ayez de l'indulgence pour les malheureux, servez les grands sans flaterie; sacrifiez vôtre fortune à la vertu; point d'hypocrisie dans vos actions, fût-elle necessaire à vôtre agrandissement; toûjours une profession sincere de droiture & d'équité, fût-elle contraire à vos projets: Tels sont les principes du Christianisme. Quelle opposition entre Dieu & le monde! Quelle difference entre les regles de la belle morale, & les loix d'une politique humaine!

¶ En tout ce qui n'est point la science du monde, on aime son ignorance. Qu'importe à un homme de plaisir, à un esclave de la fortune, de ne connoître ni son Dieu ni sa Religion, pourvû qu'il sçache les mysteres de l'intrigue, les ruses de la politique, les détestables coûtumes du siécle.

¶ Nous

¶ Nous devrions dire de toutes les choses du monde, ce que disoit Monsieur de Castelnau, à qui on donna le bâton de Maréchal de France six heures avant que de mourir : *Cela est beau en ce monde, mais je vais dans un pays où cela ne me servira gueres.* Une belle réputation, une grande fortune, une naissance illustre, en ce monde rien n'est plus beau ; en l'autre, où l'orgueil est puni, où les riches passent pour les contradicteurs de la Croix de Jesus-Christ, où on ne distingue ni le Prince ni le Gentilhomme, tout cela ne sert qu'à rendre plus criminel.

¶ Les plus attachez au monde ne sont pas les derniers à en connoistre la vanité. Eloquens à faire une triste image des peines qu'il y a à souffrir avec un maistre si ingrat, mille fois ils le détestent, & prennent enfin la resolution de l'abandonner.

Ces reflexions me conduiroient trop loin, & on ne les liroit pas, il vaut autant les finir.

La Solitude.

IL faut avoir un grand fond d'esprit ; ou en être tout à fait privé, pour soûtenir long-temps la vie solitaire. Elle a des douceurs pour qui sçait s'y occuper, elle est afreuse à qui ne peut en charmer les ennuis par la lecture & la méditation des belles choses. Un homme sans genie, incapable de reflexion, vivroit hors du monde exempt de chagrin, car il ne s'en feroit pas une idée délicieuse. Un esprit mediocre, qui contempleroit à travers les bornes de la solitude les joyes du grand monde, se verroit avec regret au milieu des deserts : mais un homme d'un esprit élevé, qui ne donne aux choses humaines que l'étenduë qu'elles ont en éfet, accoutumé à mépriser leur vanité, se plairoit dans ce séjour, où il ne seroit pas témoin du ridicule des autres hommes.

¶ Si l'on pouvoit vivre seul, on n'en seroit que plus heureux. La tranquilité du cœur n'est troublée que par la force des passions, & nos passions ne se fortifient que par un trop frequent commerce avec le monde.

Nous nous gâtons les uns les autres. Nous nous communiquons reciproque-

 ment

ment nos inclinations mauvaises. L'ambitieux publie qu'il faut travailler pour la gloire; l'avare en faisant perdre le desir d'une belle réputation, insinuë celui d'amasser du bien; le vindicatif inspire de la délicatesse sur le point d'honneur; le sçavant conseille la curiosité; le Capitaine n'approuve que la profession des armes; chacun veut trouver dans les autres d'autres lui-même, en leur insinuant ses passions. Qui pourroit vivre dans la solitude n'auroit rien à craindre de ce côté-là.

¶ Personne dans le monde n'est content de son état. On voit que les hommes y prennent tant de routes pour se rendre heureux, qu'on doute si celle qu'on suit est la veritable. Aprés avoir long-temps vécu dans cette incertitude, on se persuade que le choix d'autrui est meilleur. Le Marchand trouve le Soldat heureux, qui n'a point à apprehender les pertes, les naufrages. Le Soldat estime la condition du Marchand, dont la vie n'est point exposée à mille hazards, qu'il est obligé de courir. Le grand Seigneur se plaint des assujettissemens de son état, & porte envie à celui de ses inferieurs: ceux-ci enchantez des dehors de ce genre de vie, ne croyent rien de plus agreable que la Cour. Par de si bizarres souhaits le solitaire ne seroit point iniquieté; sa condition lui paroistroit heureuse, parce qu'il ne verroit per-

personne plus fortuné que lui, à moins que ce ne fust quelque autre solitaire, à qui un entier détachement du monde auroit donné une felicité souveraine.

Nous sommes ennemis de la vie retirée; il nous faut de tumultuaires occupations, qui nous jettent hors de nous. Peu se plaisent dans la solitude; en voici la raison, presque personne n'est capable de soûtenir la vûë de soi-même.

N'entendre que des oiseaux chanter, que les vents doucement murmurer; ne voir que des arbres étendre avec lenteur leurs feüillages, que des fleurs naistre & mourir aussi-tost; cela ne peut servir d'occupation à un homme qui aime les exercices fastueux. Je l'approuve de faire son séjour à Paris; si dans la belle saison la solitude lui a causé de l'ennui, l'hiver elle le dégousteroit mortellement.

Dans quelques années, dit chacun, je me retirerai à ma maison de campagne; là je coulerai le reste des mes jours tranquile, exempt d'ambition, soûtenu par le commerce de deux bons amis. On n'y a pas été trois mois, qu'on se laisse abatre par l'ennui, & qu'on préfere au calme de la retraite le bruit de la ville.

¶ La retraite est la derniere ressource d'un Courtisan.

Nous sommes surpris de la prompte resolution d'*Alcipe*, qui sur le point d'oc-

cuper une des premieres places à la Cour, va finir ses jours dans un lieu solitaire; étonnons-nous plustost de ce qu'il a demeuré si long-temps dans le monde.

¶ Personne ne quitte la Cour sans regret. Encore tout charmé des plaisirs & des peines qu'on y a ressenties, l'esprit rempli de ce qu'on étoit, de ce qu'on pouvoit devenir, le cœur attaché à de tendres engagemens, on a besoin de tout soy-même pour se resoudre à la quitter. Ce dessein executé, on se veut mal de ses premiers retardemens.

¶ Changement heureux d'un homme qui quitte le monde! Il lui faloit des valets de chambre pour lui aider à s'habiller; il vouloit qu'on appellât le sommeil au bruit des instrumens; on ne pouvoit servir sur sa table des viandes assez délicates; ses maisons ne pouvoient être trop richement meublées, ni ses jardins trop proprement entretenus; il ne faisoit usage de ses pieds que pour descendre de sa chambre, ou monter en carosse; une lecture d'un moment l'incommodoit; personne à son jugement n'étoit ni bien fait, ni entendu. La retraite lui fait faire des reflexions, qui condamnent cette conduite molle & imperieuse: Lui-même cultive son parterre, une fleur qui y naît par ses soins lui semble plus precieuse que les plus belles plantes des jardins de la Thessalie; il

il s'endort au doux bruit des ruiſſeaux, & s'éveille au chant du coq. Simplement vêtu, il ſe contente d'une nourriture mediocre; une honnéte ſimplicité regne dans ſa maiſon; il ſe fait une occupation agréable de lire les Livres nouveaux.

Le Solitaire travaille tous les jours de ſes mains; il eſt ſon architecte, ſon peintre, ſon jardinier; en un mot il ſe ſuffit.

¶ La ſolitude n'auroit plus de quoi plaire, ſi elle privoit entierement des commerces de l'amitié, on peut renoncer au monde, & tenir à ſes amis, on quitte le monde, parce qu'il eſt dangereux, on cultive l'amitié, parce qu'elle eſt une vertu.

La ſolitude qui nous rend inſenſibles à tous, nous laiſſe une ſenſibilité tousjours égale pour nos amis.

¶ L'amour du repos n'eſt pas un aſſez puiſſant motif de nous retenir dans la ſolitude, il faut y être conduit par le deſir de s'attacher uniquement à la méditation des choſes du Ciel.

Doux agrément de la ſolitude, vous faites perdre aux Scavans le deſſein d'être des ouvriers du Démon, en les appliquant à un travail plus chrétien, & en leur faiſant trouver des delices ſans nombre, des douceurs ſans reproches, dans la lecture des Livres ſaints. Que leur auroit ſervi le ſuccés dans des arts que la Religion ab-

horre, ſinon qu'à les entêter d'une gloire criminellement acquiſe? Trop foibles pour reſiſter aux charmes d'une reputation éblouïſſante, ils auroient continué de ſacrifier les interêts de leur conſcience à la réuſſite d'une vaine curioſité. Ainſi ce ſeroit avancer leur perte, au lieu que s'ils vivent obſcurs & inconnus au monde, ils ont l'avantage de travailler pour meriter une plus ſolide approbation.

¶ La ſolitude a de grands charmes. Il n'y a point de jours, il n'y a point de momens qui n'y faſſent renaiſtre le vertueux Solitaire à de nouveaux plaiſirs; tantoſt il s'occupe des choſes du Ciel, pour s'animer à en meriter la poſſeſſion, tantôt, il regarde les choſes de la terre, pour s'exciter à les mépriſer, occupé ſans interruption de l'amour de la verité, il la recherche, il l'étudie, il la pratique.

Dans la retraite on a la liberté de penſer à ſoi, les diſſipations du monde nous l'ôtent. Les penſées de l'avenir occupent un Solitaire d'une maniere bien differente qu'autrefois elles ne firent. Il enviſageoit alors de grands établiſſemens, ſon ambition ſe nourriſſoit de l'avenir, aujourd'hui c'eſt la verité qui l'y fait penetrer.

¶ Celui-là eſt parfaitement heureux, qui peut vivre ſans le ſecours d'autrui. Dans la ſolitude on a ce parfait bonheur; là on ſe paſſe des Grands, on mépriſe leurs hon-

honneurs, on n'eſt point obligé de faire regulierement ſa cour, il ne faut pas attendre des années entieres pour voir l'accompliſſement de ſes deſirs: on n'y forme que des vœux innocens, qui ne troublent point la félicité préſente.

Voit-on dans la ſolitude des trahiſons & des lâchetez, des baſſeſſes & des perfidies? On n'y eſt point embaraſſé du ſoin de ſe faire des amis, ni traverſé par la crainte de les perdre; on brave la fortune, on ſe rit de ſon pouvoir: Où trouvera-t-on un état plus heureux?

Quelles conſolations ne fournit pas la ſolitude aux malheureux? l'amant y trouve un aſyle contre les dangers de l'amour; l'ambitieux humilié s'y va conſoler de ſa mauvaiſe fortune: ce qui ſeroit impoſſible au zele éloquent des meilleurs amis, devient poſſible au ſilence de la retraite.

¶ Un Solitaire vraiment détaché du monde me fit dans une lettre l'éloge de ſon bonheur, en ces termes: Pardonnez-moi, Monſieur, la digreſſion que je ſuis tenté de faire; charmé des douceurs de ma retraite, agréez que je vous en entretienne un moment. Toute la face de la terre, theatre magnifique des grandeurs du Tout-puiſſant, m'offre ici chaque jour un ſpectacle qui n'eſt point de la nature des vôtres, & que je puis contempler avec une joie legitime. Je vois les ouvrages de

la nature, les chefs-d'œuvres de la Providence. Les lis croissent ici à vûë d'œil, nos campagnes sont richement tapissées; Salomon sur son trône n'est pas plus éclatant que la moindre fleur qui naît dans ces fertiles valons. Tels sont les objets qui ravissent mes yeux: en regardant de pareilles choses, loin d'être obligé de leur commander de se fermer, je les invite à s'ouvrir, afin d'admirer la puissance de leur Auteur. Mes oreilles peuvent aussi innocemment se satisfaire: les concerts du rossignol, les chants de la fovette, les ramages de mille oiseaux m'animent à loüer le Createur; au lieu que les mondains, qui pretent l'attention à des airs prophanes, entrent dans de blâmables ravissemens.

¶ La solitude est plus necessaire à ceux que le monde peut corrompre, qu'aux sages, qui ont dequoi se défendre de sa corruption. Il n'y a cependant que les gens corrompus qui fuyent la solitude, elle n'est agreable qu'à ceux à qui elle est moins necessaire.

Pour qui sont faits les déserts? Pour qui sont établies les retraites? Est-ce pour les personnes en qui la chair est morte, en qui les passions sont éteintes, qui n'ont point de vices dominans? Ces demeures separées de la dangereuse societé des hommes conviennent mieux à ceux que les appas du monde trompent aisément. Fuyons.

ons dans les solitudes, si les villes sont pour nous des lieux de tentation; cherchons dans les montagnes, s'il se peut, un asyle impenetrable aux efforts de la corruption humaine, puisque nous avons une ame à l'excés susceptible des desordres qui inondent le grand monde. *Tout est vanité, tout est vanité*, repete le Sage, dans les plus afreux reduits, comme dans les plus nombreuses Cours, elle établit son regne; la seule difference est qu'on n'a pas la force de resister à ses enchantemens au milieu des dangers qui la suivent dans la foule.

¶ Les hommes considerez comme hommes sont partout égaux. Cette égalité est confonduë dans les grandes villes, à cause de la magnificence des uns & de la simplicité des autres; on l'avoüe seulement & on la reconnoit dans les endroits retirez du monde.

¶ Je rencontre à Paris un homme de distinction, je le saluë, à peine me regarde-t-il. Que tous deux nous nous rencontrions en pleine campagne, il m'ôtera le premier son chapeau. D'où vient cette civilité bizarre? Suis-je plus homme à la campagne qu'à la Ville? Ce n'est point cela, c'est plûtôt que lui-même dénué à la campagne du faste qui selon lui le rendoit superieur aux autres, devient plus homme qu'il n'étoit: se mesurant alors à moi, il me traite comme son égal.

¶ J'envie le bonheur d'un Solitaire, qui n'a plus de commerce avec le monde, & qui eſt plus ſeul dans la ſolitude, que la ſolitude méme n'eſt ſeule dans ces campagnes inhabitées.

¶ Les montagnes, les rochers, les bois forment le lieu ſolitaire, mais ils ne font pas la ſolitude. J'appelle être dans la ſolitude, quand on peut vivre ſeul avec ſoiméme; cette ſolitude peut auſſi bien ſe trouver au milieu du tumulte des villes fréquentées, que dans les lieux les plus déſerts.

Avoir pour demeure une ſombre caverne, pour compagnie les bêtes ſauvages, pour ſpectacle des pierres & des torrens, pour nourriture des racines ſans aprét, pour occupation des fatigues ſans relâche, être enfin dans l'horreur d'un triſte ſilence, qui ne ſoit interrompu que par le hurlement des loups, & le rugiſſement des lions; ce n'eſt là qu'une partie de la ſolitude; il faut ſçavoir vivre avec ſoi-meme comme s'il n'y avoit plus d'hommes dans le monde, comme ſi on y avoit toûjours été ſeul, & voila la vraye ſolitude.

¶ Tous les hommes iront-ils ſe confiner dans un exil qui ne finira qu'avec leur vie? Ils ont leurs engagemens dans les villes; trop de raiſons les empêchent de ſe retirer, je le ſçai, c'eſt ce qui fait le malheur de pluſieurs, qui ſe gâtent dans le commerce du monde.

Si

Si j'entreprenois de dépeupler les villes il n'y auroit plus de solitudes ; les deserts seroient plus frequentez que les Provinces, les Provinces seroient desormais de veritables deserts. Demeurons dans le monde à la bonne heure, mais établissons au dedans de nous cette retraite si necessaire.

LA COUR ET LES GRANDS.

UNe statuë exposée dans une place publique arrête les yeux des passans, on en admire le dehors ; qui en considereroit le dedans, y reconnoîtroit un vuide afreux. Telle est la Cour.

Je me suis toûjours dit, qu'auprés des Grands il n'y avoit point de fortune à faire. En ai-je été plus dégoûté de la Cour? Les bons services y sont suspects, les assiduitez peu reconnuës; on se lasse de vous vouloir du bien, on vous protége froidement, l'envie se déchaîne contre celui qu'on y regarde de bon œil. Il faut essuyer de cruels mépris, être disposé à flater, caresser jusqu'a un valet, lui faire des soûmissions, le remercier de ses refus. J'en conviens; mais je me trahirois, si je me disois gueri de la passion que j'ai euë de vivre à la Cour. Je suis du nombre de ceux qui se flatent que leur moderation les défen-

droit contre les attaques de la fortune ; jusqu'à ce que je l'aye experimenté, je croirai que je ne puis me tromper.

¶ La Cour est un monde particulier, où l'on ne se gouverne pas comme ailleurs. Les Courtisans nous sont aussi opposez que les antipodes.

Qui croiroit qu'à quatre petites lieuës de Paris, on eust des mœurs, des façons de faire, des sentimens tout differens qu'à la ville ? *Versailles* & *Paris* ne sont assurément pas dans un même climat ; les génies y sont trop contraires. L'air de l'un est contagieux, l'air de l'autre n'est pas tout à fait si empesté. Là on flate, on dissimule, on se sert d'artifices ; ici on est plus ouvert, plus naturel, plus sincere.

¶ Le goust de la Cour n'est pas le même que celui de la ville ; je ne sçai lequel est le meilleur. A la Cour on juge finement, à la ville on prononce solidement : ce que je sçai, c'est qu'il y a plaisir d'avoir l'approbation de l'un & l'autre.

Deux Orateurs sont nommez pour parler, l'un devant le Roi de France, l'autre devant le Roi d'Angleterre. Le premier s'attend à un Evêché ; le second, selon sa regle, peut seulement pretendre au Cardinalat : celui là gousté à Paris ne l'est point à la Chapelle, quelle mortification ! celui ci applaudi par les grands Sei-

Seigneurs, a cause qu'il l'a été par leur Souverain, ne voit dans une Paroisse de Paris, qu'un auditoire peu rempli, & beaucoup murmurant: Qui des deux se consolera le plûtost? Je ne doute point que ce ne soit le Religieux. L'approbation des gens de Cour flate davantage que celle du Peuple, qui n'a aucun suffrage dans le choix des Prélats.

¶ L'Homme de Cour étant à la ville, approuve ce qui est admiré de la ville: revenu à la Cour, il suit l'opinion des autres Courtisaus. Chaque lieu comme chaque siécle a son goust particulier; il faut le suivre bon ou mauvais: quel risque court-on? on est bien reçû d'étre de l'avis commun.

On annonce une piece nouvelle, le titre en est trouvé heureux; on court en foule à la premiere representation, plusieurs Princes l'honorent de leur presence, la piece est jugée exquise: Flaté d'avoir l'estime des gens de Cour, on en donne à Fontainebleau des representations plus exactes; la piece n'y est point admirée, elle échoüe. Ces Courtisans critiques sont pourtant ceux qui s'en étoient rendus en quelque façon les adorateurs. A quoi attribuëra-t-on cette varieté de jugemens? Je ne suis pas assez penetrant pour en donner une bonne raison, à moins qu'on ne veüille se contenter de ma premiere; cha-

que siécle a son goût favori.

Montrez-moi un homme à qui la Cour & la ville ayent applaudi. Ce qu'ici on estime, là on ne l'approuve pas. La Tragedie de J. en est un exemple. Je pourrois nommer une infinité d'autres pieces qui enchantent les Courtisans, & qui ne plaisent pas à Paris. Les goûts sont étrangement diversifiez.

¶ Il y a peu d'honnêtes gens à la Cour, qu'on ne me prenne point sur cela à partie, si tout le monde y vivoit chrétiennement, il ne faudroit pas choisir d'autre état.

¶ Les chemins de la Cour sont rapides, on y monte avec peine, ils sont glissans, on y tombe aisément.

¶ A la Cour il faut une sorte de perseverance. Les bonnes graces des Princes ne s'arrachent qu'avec violence, leur cœur est pour ceux qui s'obstinent à l'avoir.

¶ La faveur épargne à un Courtisan bien du chemin, elle prévient en lui le merite des assiduitez.

¶ Un Architecte nommé Dinocrates avoit inutilement tenté de se faire connoistre à Alexandre. N'ayant pû seulement s'en approcher, il imagina un dessein tout particulier pour en être vû. La tête couronnée de branches de peuplier, le corps oint d'huile, l'épaule gauche couverte d'une peau de lion, une massuë à la main, droite

droite, il se presenta en cét état devant le Prince. La nouveauté de ce spectacle excitant la curiosité des Courtisans, Alexandre commanda qu'on le fît approcher; il l'écouta, se mit à rire, & le retint à sa suite. Je n'oserois trop dire ce qui me vient en pensée; chacun veut être connu des Princes; ceux qui se jettent à la Cour ont les mêmes vûës; le nombre en est si grand, qu'il en reste tousjours quelques-uns derriere, ceux-ci veulent être remarquez à quelque prix que ce soit; que font-ils? Ils imitent Dinocrates, tous se travestissent à son exemple, & tâchent de faire entendre à ce Grand dont ils briguent la protection, qu'en braves athletes ils défendront ses interêts, & qu'à quelque épreuve qu'on les puisse mettre, ils auront le courage des lions, la force des Hercules. Si cette application ne plait pas, je consens qu'on n'admire que l'histoire.

¶ L'avarice des particuliers assiege le Palais des Princes avec tant de fureur, qu'ils n'ont pas le temps d'examiner ce qu'ils donnent, ni à qui ils donnent. Ils répandent leurs faveurs au hazard, des indignes les obtiennent, tandis que les plus moderez n'y ont aucune part.

Il ne couste gueres à la Cour d'être genereux; on y revét les uns de la dépoüille des autres.

La facilité qu'ont les Grands de tout

ac-

accorder, loin de signaler leur bonté, ne fait que la decrier, & qu'augmenter l'envie contre ceux qui éprouvent leurs liberalitez.

¶ On nous surprend de nous dire qu'il y a des païs, où la nuit on fait ce qu'ici nous faisons le jour. Sommes-nous surpris de voir un Homme de Cour veiller quand les autres dorment, dîner quand ils soupent, joüer enfin toutes les nuits, & les métamorphoser en autant de jours?

Il semble que les jours ne soient faits que pour le menu peuple. Les Grands Seigneurs aiment les plaisirs qui se goustent à la lueur des flambeaux. Une femme de qualité se leve à midi, à peine est-elle habilée à cinq heures; la Comedie, le bal, le jeu se succedent; on se couche à quatre heures du matin. N'est-ce pas renverser l'ordre du monde, que de chercher le repos lorsque les autres sont dans l'occupation? Je ne vois que les Grands capables de cette bizarrerie.

¶ La grandeur est recherchée de tout le monde, quoique par des vûës differentes. Les uns la recherchent par rapport à elle-même, ils l'aiment parce qu'elle les met au large, qu'elle leur donne toutes sortes de commoditez : D'autres la recherchent par rapport à l'autorité : ce sont des gens qui se plaisent dans la foule des Courtisans, qui ambitionnent de se faire va-

loir:

loir : ils veulent qu'on coure à eux, qu'on les croye dépositaires des graces de la fortune, & qu'on les sollicite de les distribuer.

Les Grands veulent qu'on leur fasse la cour assiduëment, parce qu'eux-mêmes sont fort assidus à faire la leur ; vous attendez d'eux ce qu'ils attendent du Roi, n'est-il pas juste que vous l'achetiez au même prix ?

¶ Tout homme qui entre à la Cour doit se dépouiller de sa volonté, plus qu'un autre qui a fait vœu d'obéissance. C'est un lieu où on se gouverne au gré d'autrui, & où il n'est pas permis de suivre ses propres fantaisies. On y dîne à l'heure qu'on y voudroit souper, on y soupe quand il est temps de dormir ; il faut se lever de bonne heure, se coucher bien tard, & toûjours contre son inclination. Ce fut de tout temps la maniere de la Cour. L'état d'un simple particulier est incomparablement plus doux ; il est son Maistre & son Roi, personne ne le contredit ; il n'attend point, on l'attend ; il dit son goût, on le suit, il mange à son appetit, il a la liberté de tout.

¶ Servitude étrange que celle des Princes ! nous les voyons les maistres du monde, & nous les croyons libres ; mais n'est-ce rien que l'empire qu'exerce sur eux une infinité de passions violentes ? Ils comman-

dent aux Peuples avec autorité, ils obéïssent à leur orgueil avec plus de soûmission. Ce sont des *Marius* qui conduisent des armées, & ce sont en même temps des *Marius* qui se laissent conduire par l'ambition.

¶ Dés que nous sommes attachez à la personne des Grands, nous ne nous appartenons plus, c'en est fait. Nous aurions envie de rire, ce Grand ne rit pas, il y auroit du crime à le faire. Nous avons un chagrin mortel, ce Grand n'en a point, la bienséance demande que nous nous répandions en éclats de joye; quelle plus cruelle servitude?

Je déplore la condition de ceux que l'interest, la politique, la flaterie engagent à des divertissemens exterieurs, tandis qu'une secrette affliction les consume. Ce Comedien vient de perdre une femme qu'il aimoit, il faut qu'il quitte ses habits de deüil, & qu'aux yeux du public, il affecte une joye qu'il ne sçauroit avoir; n'est-ce pas un nouveau sujet de tristesse? Ce Courtisan a eu du dessous dans une affaire dont dépendoit le sort de sa famille, malgré sa douleur il est contraint de prendre un visage gai. Voilà ce qu'on appelle des gens doublement malheureux.

¶ A la Cour on à besoin de tout le monde, plus quelquefois de la bonne volonté d'un Portier, que de la faveur de son Maistre. Chacun cherchoit à se faire con-

connoiſtre des Domeſtiques de Sejan;ils partageoient avec lui les hommages des flateurs.

Juſqu'aux moindres perſonnes peuvent devenir à la Cour de forts amis & de redoutables ennemis. Tel y paroiſt ſans pouvoir, qui en a plus ſur l'eſprit du Prince, qu'un des premiers Seigneurs.

Les Grands ne meſurent pas leur confiance à la qualité; ils l'abandonnent plus ſouvent à un homme du commun qui en uſe avec prudence, qu'à d'autres qui pourroient s'en prévaloir.

Il faut à la Cour faire des ſoûmiſſions à des gens qui nous en doivent. Quiconque n'eſt pas diſpoſé à en paſſer par-là n'y eſt abſolument pas propre. Un Cordon-bleu bon Courtiſan briguera dans l'occaſion l'amitié d'un Valet de chambre, pour avoir accés chez le Miniſtre.

¶ La ſenſibilité ſe trouve rarement dans le cœur des Grands. La joye continuelle où ils vivent, naturaliſe chez eux une dureté barbare pour les malheureux.

Les Grands perdent pour les autres tous ſentimens d'humanité, parce qu'ils épuiſent en leur faveur toute leur tendreſſe; ils regardent ſouffrir le reſte des hommes avec autant d'indifference, que s'ils étoient d'une nature inferieure à la leur.

Vous hommes élevez, qui étes les Dieux de la terre, les peres des peuples, la même

me Loi qui nous ordonne de vous reſpecter, vous oblige de nous cherir.

Rien ne nous engage plus puiſſamment que l'honnêteté d'un grand Seigneur. Charmez de ſon accueil, nous voudrions avoir un tréſor de gloire à lui offrir, pour le dédommager de celle dont il ſe dépoüille ſi volontiers en nôtre faveur.

¶ La familiarité avec les Grands eſt tôt ou tard dangereuſe; on doit rechercher leurs bonnes graces d'une maniere reſpectueuſe, point autrement.

Trop voir un grand Seigneur, nôtre preſence le fatigue, nos aſſiduitez l'importunent: le voir rarement, il nous oublie, il ne nous remarque plus. Eſt bien heureux qui s'en peut paſſer.

¶ Ce n'eſt pas le ſuccés de quelque important deſſein qui donne aux Princes le plus de joye: la malice d'un ſinge, ou la brutalité d'un fol les divertira davantage; un mot d'eſprit, une fine raillerie ne les penetre pas ſi fortement. Eſt-ce qu'ils ne ſçavent pas gouſter les belles choſes? Ce n'eſt pas toûjours cela; élevez dans les grands plaiſirs, ils y deviennent inſenſibles, & ſont obligez d'en chercher de nouveaux dans ces bagatelles, qui réveillent leur humeur. Cette raiſon me ſemble la veritable.

¶ Les gens de la Cour ne ſçavent pas faire uſage d'eux-mêmes. Leur pieds, leurs

leurs mains ne ſont que des parties de bienſéance, & non des membres neceſſaires,ce n'eſt que pour la bonne grace qu'ils les ont.

¶ Partout la verité eſt mal reçûë, à la Cour elle eſt en horreur.

L'art de flater les puiſſans eſt ſi commun, qu'il n'eſt ignoré ni des petits, ni des moins inſtruits.

Les grands Seigneurs ont beau mal faire, ils ne manquent pas d'avoir à leur dévotion des Poëtes & des Orateurs qui les flatent à propos, & qui leur ſont un merite de tout.

On a tant flaté les Grands, que la flaterie doit être à bout, & le flateur ſe confeſſer vaincu. Je ne doute point que l'art de loüer ne fuſt épuiſé dés le temps des premiers Rois, ſi ce n'eſt que l'interêt, qui ne s'épuiſe jamais, ne lui donnât de nouvelles reſſources en faveur de leurs ſucceſſeurs.

¶ Il n'y a qu'une choſe qui me feroit deſirer l'état de Grand, c'eſt la facilité qu'on y a de ſe mettre en réputation. Beaucoup de ſcience, beaucoup de ſageſſe, beaucoup de vrai merite ſont preſque ſans gloire dans une condition privée.

Un ſot de qualité a bien de l'avantage. S'il ne parle point, on vante ſa politique; s'il parle, on exagere ſon eſprit.

¶ Evitons de faire montre de nos ta-

lens

lens en presence de nôtre Maistre. C'est alors qu'il faut suivre le conseil du Sage: *Ne vous appuyez point trop sur vôtre prudence.*

Mon fils, fais-toi petit, disoit Parmenion à Philotas. Je ne donne aux Courtisans que cette leçon.

¶ La stabilité n'est pas le propre de l'humeur des Princes; leur volonté est dans une revolution continuelle.

¶ Peu de choses épouvantent les Rois coupables. Ils tremblent aux moindres signes, leur conscience chargée de crimes les rend attentifs aux plus communs évenemens. Faut-il pour les effrayer que le Ciel paroisse en feu, qu'un tonnerre long-temps retenu fonde sur le toit de leurs Palais, y brise & y renverse ce qui sert d'instrument à leur vanité. Je n'en demande pas tant. Le Soleil n'a qu'à dérober sa lumiere pour un moment; Archelaüs tremblant à la vûë de cette éclipse, que les moins hardis regarderont sans étonnement, fera fermer les portes de son Palais, couper les cheveux de son fils, & ira chercher sa seureté dans les lieux soûterrains, comme s'ils étoient impenetrables aux vengeances du Ciel.

Le Prince innocent regarde toutes choses sans éfroi, il les attend avec une intrepidité merveilleuse; le mauvais Prince s'embarasse dans des conjectures funestes. L'apparition d'une cométe, un change-

ment

ment de couleur dans la Lune, la découverte d'un nouvel astre, le bruit du tonnerre seront pour lui des présages de malheur; tourmenté par le cruel souvenir de ses désordres, il craint à toute heure d'être reduit en cendre par la foudre.

¶ Les Grands devroient faire pendant leur vie, ce qu'on dira d'eux dans leur Oraison funebre; il ne sera plus temps.

¶ Nous conseillons aux Princes ce qui leur plaît, & non ce qui leur est avantageux. Je sçai que la politique à ses bornes; on craint de se mettre mal dans leur esprit; je ne blâme pas cette precaution: mais pourquoi voulons-nous plûtôt nous asservir aux loix d'une basse flaterie, que de les soûmettre adroitement aux régles d'une vertu necessaire?

Un Prince vicieux apelle rarement dans son Conseil des personnes de probité; il aprehende d'en être contredit; ou s'il les y admet, c'est pour se justifier aux yeux des peuples de la témerité de ses entreprises.

Les Rois que la seule politique gouverne, ne demandent pas tant conseil pour faire choix des mesures qu'ils ont à prendre, que pour sonder les intentions de leurs Ministres.

¶ Xerxes projettoit de soûmettre la Grece à son obeïssance; les flatteurs toûjours éloquens, ne perdirent point cet-

te

te occaſion de l'aſſurer de la proſperité de ſes armes. Demaratus plus ſincere, l'avertit que ſes grandes forces lui nuïroient. Comme le conſeil des flatteurs prevaut à celui des ſages, Xerxes négligea le dernier ; voyant enfin le mauvais ſuccés de cette guerre, il remercia Demaratus de lui avoir dit la verité. Que les Grands ſont à plaindre d'avoir tant d'inclination pour la flatterie, d'en avoir ſi peu pour la verité ! Si l'amour du bien public porte certains hommes à la dire, leurs conſeils ſont foiblement écoutez, & jamais ſuivis.

Les Princes ne veulent point de gens qui prétendent avoir plus de ſageſſe qu'eux. Il leur faut des eſprits complaiſans qui approuvent leur ambition. Juſqu'à ce qu'ils voyent la déroute de leurs ſuperbes deſſeins cauſée par leur imprudence, ils rejetteront les avis d'un bon Miniſtre; ſans cette experience qui les fait repentir d'avoir ſuivi leurs propres lumieres, ils n'avoüeroient pas encore qu'ils ſe ſont trompez.

¶ La perte d'un ſage conſeiller fait mieux ſentir le beſoin qu'on en avoit. Tant qu'on a cet appui, on croit pouvoir aiſément s'en paſſer ; ne l'a t'on plus, on reconnoiſt combien il étoit neceſſaire. Auguſte deſeſperé de voir ſa fille dans des débauches indignes d'une femme de ſon rang, ne put diſſimuler ſa douleur. Perſonne ne s'oppoſant à ce honteux éclat, il publia

les

les desordres de Julia, sans considerer qu'il se deshonoroit lui-méme: aussi ne fut-il pas long-temps à voir sa faute: *Ce malheur*, dit-il, *ne me seroit pas arrivé, si Mécenas ou Agroppa eût vécu.*

Tirons de la conduite d'Auguste une seconde maxime. Les Peres bien loin de publier les vices de leurs enfans, doivent en dérober la connoissance. Je ne leur donne qu'un moment pour se repentir d'avoir exageré les mécontentemens qu'ils en ont receus; si-tôt que la colere fera place à leur premiere moderation, ils regretteront d'avoir satisfait leurs ressentimens aux dépens de leur propre honneur. Les desordres des enfans, ne sont-ils pas imputés à la negligence, au mauvais exemple des parens, au défaut d'éducation? Faisons en sorte qu'ils s'assoupissent dans le secret de nos maisons, que nos familles n'en soient pas même instruites, de peur que toute une Ville n'en soit bientôt imbüe. Que gagne un pere de décrier ses enfans, disons plûtôt quel tort ne se fait-il point? S'ils se presentent pour une Charge, s'ils briguent un emploi, on rapelle leur vie passée, on leur cite le témoignage d'un pere, ses plaintes, ses corrections; je laisse à penser s'il n'a pas tout le temps de se repentir de son indiscretion,

Je trouve dans les paroles d'Auguste, le sujet d'une seconde reflexion. Les Princes

affectent de dire du bien de ceux qui ne vivent plus, afin de donner à ceux qui les servent, une forte émulation. La politique le veut; il feroit dangereux de témoigner à un sujet le besoin que l'on a de sa personne, pourroit-il n'en pas abuser? Incertain de quel œil on regarde ses services, il fait de nouveaux éforts pour les rendre agreables. Une seconde raison conseille cette conduite. Rien n'exciteroit plus l'envie des courtisans que l'approbation du merite de quelques-uns. Un Roi fait sagement de ne s'en pas expliquer.

Quelque chose que dise un Roi, nous trouvons dans ses réponses, une force qui nous surprend d'abord. Cet air de Majesté avec lequel il parle, ce peu de paroles même qu'il dit, en imposent beaucoup.

Il y a une éloquence seule affectée à la grandeur qui s'étend jusqu'aux actions, & jusqu'au silence des Princes. Une de leurs paroles renferme plus que les discours ordinaires. Tout parle chez eux, un ton de voix, un signe, un geste; on y trouve de nobles sentimens qu'il est facile d'interpreter. Il n'appartient pas à l'art de donner les régles de persuader ainsi, on les tient de la nature qui communique ce semble aux paroles d'un Roi, autant de poids & d'autorité, que la fortune en a donné à sa personne.

L'Histoire conserve précieusement toutes

tes les Sentences des Empereurs ; elle se charge d'annoncer à la posterité, leurs paroles comme leurs actions. Nous rapportons aussi volontiers ce qu'ont dit les Césars, les Alexandres, que ce qu'ils ont fait. Leurs noms augustes reviennent incessamment dans nos maximes, parce qu'en effet les leurs ont quelque chose d'heroïque qui seul peut s'emparer de l'esprit des Heros.

☛ Dans un homme élevé on veut des vertus plus que communes, tout doit répondre à la hauteur du rang qu'il occupe. Un courage médiocre est en lui taxé de lâcheté, une generosité ordinaire ne lui méritera point la gloire de cœur bienfaisant.

Les Maîtres des Peuples ont bien d'autres devoirs à remplir que le reste des hommes. Ce qui acheve la perfection de ceux-ci, peut à peine commencer la leur. Des qualités bornées distinguent un homme du commun, un Prince ne sera point grand, qu'il n'en ait d'infinies. On pardonne à un sujet certains défauts parce qu'il n'est que sujet : dans un Roi on n'excuse rien parce qu'il est Roi ; une vertu mediocre est en lui une espece de crime.

Que les hautes dignitez demandent de ménagement ! Les actions y doivent être irreprochables, & les paroles des sentences. Un mot qui tient un peu de la passion

ſion ne ſort pas ſans reproche de la bouche dont on n'attend que des oracles; une action irreguliere eſt monſtrueuſe aux yeux de ceux à qui on doit l'exemple. Les Grands ſont legerement touchez de ces inſtructions; la plûpart s'imaginent que la licence, l'imperfection, ſont des prérogatives de la naiſſance; être ſage, être parfait, au vulgaire on en laiſſe le ſoin.

¶ Quoi qu'on ne ſoit pas dans un rang élevé, on peut autant profiter de ce qui eſt dit pour les grands que les grands mêmes à qui ces choſes ſont adreſſées. L'ambition trouve place dans le tombeau des diſgraces comme ſur le trône d'Alexandre; enſorte que les inſtructions qui ſemblent ne regarder que les Princes, ne conviennent pas moins aux Sujets.

REFLEXIONS SUR QUELQUES endroits choisis de Tacite.

LA vieillesse ne rend pas toûjours incapable d'un bon choix. Il se voit des vieillards chez qui la vigueur de l'esprit augmente, à mesure que la force de leur corps diminuë. Galba adoptant Pison, crût avoir fait un choix judicieux. *Quand on sçaura*, lui-dit-il, *que je l'ai adopté, je cesseray de paroître vieillard.*

Point de nouveauté dans le commencement d'un regne; faites s'il se peut qu'on croie que vous ne voulez rien changer. Le nouveau gouvernement doit en tout ressembler au premier, lorsque les peuples ne s'en sont pas plaints: je ne sçache pas de meilleur secret pour gagner leur affection.

On apprehendoit que l'Empire ne vint à Tibere, une des principales raisons étoit, *qu'il avoit esté nourri dés son enfance dans la maison dominante, chargé d'honneurs & de triomphes dans sa jeunesse.* Une molle éducation entretient la volupté, on a peine à perdre l'habitude du plaisir, nullement accoûtumé aux exercices laborieux, au lieu de s'occuper aux affaires du gouvernement, on s'attache aux délices de la grandeur.

Rien d'ailleurs n'excite tant l'ambition que ces honneurs qu'on s'empresse de rendre aux Princes; ils en deviennent fiers, orguëilleux, méprisans. Heureux ceux qui apprennent à se défendre contre la mollesse, par un genre de vie austere, contre la fierté, par des manieres affables! Ils feront souhaiter la durée de leur regne.

Tacite remarque que *la premiere action du nouveau regne fut le meurtre d'Agrippa.* Quelle opinion pouvoient avoir les Romains de Tibere? Dans les dernieres années du regne d'Auguste, ils avoient éprouvé une clemence sans exemple, dans les premiers jours de celui du nouvel Empereur ils voient un exemple detestable de cruauté. Auguste termina son regne par des actions de douceur, il finit le temps de sa domination par une conduire genereuse; Tibere commence en tiran, sans qu'on puisse esperer qu'il redresse son humeur ombrageuse. Méchante idée qu'on donne de soi aux peuples quand on n'a pas la force de leur déguiser ses inclinations dangereuses! Ils avoient raison d'apprehender son avenement à l'Empire.

¶ *Quelque résolu que fût le Centurion il eut beaucoup de peine à tuer Agricola, quoique ce pauvre Prince fût sans armes.*

Il sort du visage des bons Princes, même des Princes cruels, car il faut respecter

les

les Grands de la terre, & adorer leur pouvoir si on ne peut aimer leurs personnes, il sort, dis-je, un certain air qui terrasse quiconque ose attenter sur leur vie. Leur majesté leur sert de bouclier, la resolution la plus intrepide est alors ébranlée, le coupable se trouve saisi d'effroi, un moment aprés il est au desespoir d'avoir consommé le crime, parce qu'il en connoist l'énormité dans son entier.

Le Centurion vient dire qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit commandé. Chose horrible, il n'est rien qu'on ne fasse pour plaire à un Prince! On s'honore d'avoir part à sa confidence, on brigue la gloire d'être le ministre choisi de ses cruautez. Ce Centurion vient au plûtôt annoncer le meurtre qu'il a fait, comme si c'étoit une victoire insigne qu'il eust remportée, & qui lui dût mériter la faveur de son Roi; mais si le crime plaît, le coupable devient odieux. Tibere dont il s'étoit promis une grande recompense, répondit aussi-tôt, *qu'il ne lui avoit rien ordonné & que le Centurion rendroit compte de ses faits au Senat.*

Deux choses à remarquer. La premiere, qu'un Roi est dans la necessité, sur tout au commencement, de se justifier aux yeux de ses peuples. Sa puissance absoluë ne l'exempte point de cette necessité, elle est du devoir, elle est de la politique, sinon on se fait haïr. La seconde, qu'il est

dangereux d'obeïr trop promptement aux ordres que donnent les Princes dans la colere ; le repentir succedant à une noire action, ils rejettent le crime sur le ministre de leur vengeance, & punissent ceux qui les ont enchaînés par d'aussi indignes complaisances.

¶ *Tibere affectoit de commencer toutes les fonctions publiques par le ministere des Consuls.* Il est dangereux à un Roi, de faire paroistre qu'il veut lui seul gouverner sans écouter les avis de personne. Les évenemens fâcheux lui sont attribuez, les bonheurs sont interpretez à la fortune, on se previent contre lui, on ne le croit capable que de vexations.

¶ *Tibere étudioit le visage & les paroles* des grands qui l'approchoient. Ce n'est pas une mauvaise qualité dans un Prince de consulter la phisionomie de ceux qui l'abordent : ceci doit être aux courtisans un avertissement de tellement composer leur visage & leurs paroles, qu'il n'y ait sur l'un aucune alteration, ni dans les autres aucun détour, pas mêmes d'inutilité.

¶ Lorsque César fut tué, on disoit que *c'étoit un Tiran.* Il faloit bien donner quelque couleur au crime de son assassin. Arrive-t-il quelque chose de sinistre à un homme élevé en dignité, chacun par envie se hâte de dire qu'il méritoit ce malheur : comment sans cela pourroit-on excuser

ceux

ceux qui ont trempé dans le dessein de sa disgrace?

Ce qu'on disoit de César aprés sa mort, peut-être ne l'avoit-on jamais dit pendant qu'il vivoit: Les flatteurs sont mieux apris; tant que nous les pouvons favoriser, ils nous trouvent mille vertus, point de défauts; sommes-nous morts, ils ne reconnoissent plus ces belles qualitez tant de fois admirées, ils s'attachent à mettre nos vices dans un grand jour.

Il n'y a que ceux qui suivent les grands qui apprennent leur veritable caractere. Les grands ne le sçavent pas eux mêmes. César ne se croioit pas Tiran, on nous dit qu'il l'étoit, aussi dira-t-on de ceux qu'aujourd'hui on met au nombre des Dieux; qu'ils n'étoient que des hommes trés-imparfaits.

La destinée de César doit faire trembler ceux qui sont à la tête des Gouvernemens.

¶ Que l'esprit des peuples est inégal, qu'il y a peu de constance dans leurs jugemens! A peine Auguste a-t-il les yeux fermez, qu'on veut foüiller dans le motif de ses actions, les uns l'accusent, peu le justifient, presque tous le blâment, & enfin on lui rend les honneurs divins. Accordez cette conduite.

¶ Dissimulation adroite de Tibere, rafinement de vanité bien extraordinaire!

Il fait l'éloge d'Auguste en termes magnifiques, la reconnoissance l'y engageoit, son propre interest l'y portoit, il sçavoit qu'un Prince qui commence à regner, doit dire du bien de son Predecesseur, sur tout quand il a esté aimé du peuple, au fond Tibere avoit de la repugnance à le faire, mais que ne peut la politique ? Il previent ensuite le peuple, *sur le peu de force qu'il se connoît pour soûtenir un grand Empire*; autre ruse de sa dissimulation ! Car personne ne se croit incapable d'exercer les ministeres publics, si on avoüe qu'ils sont penibles, c'est pour s'honorer de la vigilance, du travail, de l'exactitude qu'on promet d'y apporter.

Tibere étoit habile, il en faut convenir: *Sous le regne d'Auguste il avoit eû beaucoup de part aux affaires.* Cette experience forme extraordinairement, le talent de gouverner est une chose qui s'acquiert, & qui ne peut s'aquerir que par de longues études, que par un prompt exercice.

¶ Jamais ne faites connoître au Prince que vous entrevoiez ses intentions. Tacite dit que *les Senateurs craignoient tous également de deviner la pensee de Tibere.* Ils comprenoient sans doute que sa modestie étoit feinte, que plus il témoignoit vouloir refuser l'administration du Gouvernement, plus il avoit d'impatience de se voir maître : Cependant ils feignoient à leur tour de ne pas croire que cela fût vrai. Avec

un

un homme dissimulé comme Tibere, il faloit des gens aussi dissimulez que ces Senateurs.

¶ Ignore-t-on combien il est dangereux de choquer les Princes? On a beau leur marquer des soûmissions, des repentirs, s'ils ont resolu de se vanger, rien ne leur en fera perdre le dessein. Tibere ne revint point de l'aigreur qu'il conçut contre Asinius Gallus; en vain chercha-t-il à l'adoucir par ses loüanges, un Empereur irrité n'est plus un homme capable de retour.

¶ Un homme de tête qui parle avec force, ramene les esprits les plus emportez. Bléssus ne dit que trois mots à des Legions mutinées, le desordre fût aussi-tôt calmé. Il leur parla en ces termes : *Trempez plûtôt vos mains dans mon sang, il y aura moins de crime à tuer vôtre General qu'a vous revolter contre vôtre Prince; ou je vous retiendrai dans l'obeïssance, si vous me laissez la vie, ou je hâterai vôtre repentir si vous me l'ôtez.* Le sang froid auroit été inutile dans une pareille occasion, il faloit un discours pressant, vif, coupé, genereux. Si Bléssus avoit marqué de la crainte, la revolte auroit esté opiniâtre, il s'exprima en homme qui se possedoit, en homme que la veuë du peril n'étonnoit point, en homme qui agissoit par un pur zéle de servir son Prince ; voilà ce qui doit paroître à

des Troupes qu'on veut faire rentrer dans le devoir.

¶ Il est necessaire qu'un Prince soit éloquent : mais son éloquence ne doit pas ressembler à celle des Orateurs : son visage doit parler plus que tout le reste, on doit lire dans ses yeux ce qu'il sent, ce qu'il veut exprimer, ce qu'il veut faire entendre. *Drusus n'avoit pas de talent pour haranguer, il ne laissa pas pourtant dans l'assemblée qu'il convoqua, de parler avec un certain air de grandeur qu'inspire la haute naissance ; dans un grand Seigneur on ne demande que cela.*

¶ Vous apaiserez moins facilement un homme qui de luy-même s'irrite contre vous, qu'un autre que vous aurez irrité. Dans le premier c'est la précaution qui agit, il tâche de faire voir qu'il a raison de se venger : dans le second c'est une haine involontaire qu'il est aisé de détruire. Tibere haïssoit injustement Germanicus, lui pardonna-t-il ? Auguste étoit justement indigné contre Cinna, lui refusa-t-il sa grace ?

¶ On apporta à Tibere la nouvelle de la Victoire remportée sur les Alemans par Germanicus : *L'Empereur eut de la joye d'apprendre que la sedition fust étouffée, mais il étoit fasché que Germanicus en eust la gloire, & qu'il eust gagné l'affection des soldats par ses largesses.* Jamais les Rois n'aiment les

les rivaux ; jaloux de leur gloire ils haïssent quiconque entre avec eux en concurrence d'honneur: les loüanges qu'on donne à un sujet les mortifient autant que si on les méprisoit ouvertement. Qu'il est difficile à un General de se faire aimer de ses soldats, sans devenir suspect à son Maître, qu'il est même difficile de servir son Prince avec succés & de passer dans son esprit pour entierement dévoüé à ses interests.

¶ *Auguste avoit eu beaucoup d'attache aux spectacles par complaisance pour Mecenas qui aimoit le bouffon Batillus.* Remarquons d'abord la complaisance qu'a Auguste pour Mecenas; un Prince ne fera pas toûjours agir l'autorité, il s'ouvrira, il se répandra quelquefois. Les loix de l'amitié ne luy seront pas moins cheres qu'aux simples particuliers. Nous sommes engagez à avoir de grandes complaisances pour nos amis, il ménagera les siennes d'une maniere à les rendre plus précieuses, au reste il n'en sera point superbement avare.

Que dirons nous de Mecenas qui aimoit ce bouffon? Les plus grands Hommes ont ainsi des attaches qu'on ne sçauroit excuser ni trop condamner. Dans la necessité où nous met la nature de donner à nostre cœur dequoy s'occuper, elle permet qu'il se lie à des bagatelles; ne vaut-il pas mieux que ces sortes d'objets prennent le devant de nostre affection, que non pas

qu'elle soit occupée aux dépens de nostre gloire?

Outre qu'il n'estoit pas ennemi de ce passe temps, continue Tacite en parlant d'Auguste, *il croioit qu'il estoit d'un bon Prince de se mêler dans les plaisirs du peuple.* Rien n'est si vrai; les Peuples sont charmez de voir les Princes dans leurs plaisirs; ils en tirent de favorables conjectures, les nomment affables & populaires. Quelle joye ne ressentons-nous point d'apprendre que Monseigneur vient à l'Opera ou à la Comedie? Le plaisir du spectacle est le moindre qu'alors on gouste; on est bien plus ravi d'admirer la bonté du Prince, qui ne croit pas au dessous de luy ces divertissemens preparez pour tout le monde.

¶ Belle, heureuse, & charmante conduite que celle de Germanicus! Je n'ajoûteray rien à ce qu'en dit l'historien, son éloge renferme toutes sortes d'instructions. *Il alloit visiter les blessez, se faisoit montrer leurs playes, leur donnoit à chacun les loüanges que meritoient leurs exploits, piquoit les uns d'honneur, & les autres d'interest; enfin soit par la douceur de ses paroles, ou par le soin qu'il prenoit d'eux, il se les rendoit tous entierement dévoüés & prests à le suivre dans les dangers.* Y a-t-il beaucoup d'Officiers de Guerre qui se reconnoissent dans ce portrait?

¶ On eust de la peine à pardonner à celuy *qui fut accusé d'avoir traité ignominieusement*

ment le corps de Varus. Les restes des Grands Hommes nous doivent être précieux, tout ce qui a contribuë à leur donner du lustre nous doit estre cher. C'est par la force de leur bras qu'ils sont devenus Heros, c'est aux lumieres de leur esprit, aux genereux sentimens de leur cœur, qu'ils sont redevables de leur gloire. Cet esprit penetrant, ce cœur heroïque étoient enfermés dans leur corps; respectons-le comme on feroit les ruines d'un fameux Temple. Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de magnificence aux Obseques des Roys puissans; on doit trop aux efforts de leur genie, aux succez de leur prudence, pour manquer de rendre à leur corps les honneurs qu'une trop promte mort a empêché de rendre à eux-mêmes.

¶ Tibere repetoit souvent qu'*il n'y avoit rien de stable dans la vie, & que plus il estoit elevé plus il devoit craindre de tomber.* Avoir ces sentimens, & se gouverner d'une façon toute opposée, c'est une chose si ordinaire qu'il n'est plus permis d'en estre surpris.

¶ *Auguste fut le premier qui rompit les libelles dans la loi de Leze-Majesté, irrité de l'imprudence d'un Cassius Severus qui avoit diffamé par ses écrits des hommes & des femmes Illustres.* C'est aimer bien tendrement ses sujets que de regarder leur honneur comme le sien propre. Dans un Estat bien reglé on ne doit point souffrir ces esprits critiques qui se font

un

un plaisir délicat de déchirer dans leurs écrits, ceux dont ils ont receu de mauvais services. Graces à la vigilance des Magistrats que leur dignité engage à étre les protecteurs de la reputation des Peuples, on a arrêté le cours des invectives qui deshonorent les plus gens de bien; car on est plus rigoureux que jamais sur les permissions d'imprimer.

¶ *Le Senateur Pius Aurelius implora le secours du Senat pour estre dédommagé de la perte de sa maison ruinée par la structure des chemins publics & des Aqueducs. Tibere qui se plaisoit à exercer sa liberalité dans les choses qui lui faisoient honneur, (vertu qu'il garda même long-temps aprés avoir perdu toutes les autres) fit restituer à Aurelius le prix de sa maison.* La liberalité est une vertu si necessaire aux Princes, qu'on ne leur en croira aucune dés qu'elle leur manquera. Comme on ne juge d'eux que par rapport aux bienfaits qu'ils répandent, il est de leur interest de conserver cette inclination bienfaisante, afin qu'on parle favorablement de leurs personnes.

L'action de Tibere m'ouvre le sujet d'une autre reflexion. Il est de la derniere injustice à un Prince de sacrifier les biens de ses sujets au plaisir d'une fastueuse curiosité. ACHAB puni, JESABEL devorée par les chiens pour avoir ravi l'heritage de NABOTH, sont des exemples qui confirment tout ce qu'on peut dire à cette occasion.

¶ *Ti-*

¶ *Tibere n'aimoit ni les vices ni les vertus éclatantes: jaloux de son autorité il craignoit les grands hommes, jaloux de sa réputation & de l'honneur public, il ne vouloit point de ceux qui passoient pour méchans ou pour coupables.* Un homme qui a trop de mérite, ou qui n'en a point du tout, n'est pas propre à la Cour. Excés de vertu, défaut de vertu, deux extremitez nuisibles au Courtisan.

Les Grands Hommes ont sans doute quelque chose d'extraordinaire, puisqu'ils sont formidables aux Tirans; le mauvais Prince les éloigne de soi autant qu'il lui est possible, desesperant d'accorder les desseins de sa cruauté avec les conseils des Sages. On a trés grande raison de nommer Tibere le plus dissimulé des hommes, il étoit au fond d'un naturel méchant, *& il ne vouloit point de ceux qui passoient pour tels.* C'est-à-dire qu'il projettoit de faire agréer par ce choix tout ce qu'il concerteroit de plus injuste, de plus odieux, parce qu'on ne le lui auroit pas attribué.

¶ Germanicus jugea à propos de donner un combat. Ne voulant point le faire qu'il n'eust auparavant connu dans quels sentimens étoient pour lui ses soldats, il resolut de se déguiser. *La nuit venuë,* dit le Traducteur de Tacite, *sortant par la porte Augurale couvert d'une peau de beste sauvage, suivi d'un seul homme, il enfile par de petits chemins détournez & inconnus aux sentinelles,*

les

les rues du Camp, s'arreste à toutes les tentes, & jouit de sa reputation, tandis que les uns parloient de sa haute naissance & de sa bonne mine, les autres de sa patience infatigable, de sa civilité, & de son égalité d'esprit dans les affaires, dans les plaisirs, & que tous avoüoient qu'il meritoit d'estre servi avec affection dans un combat. Grand sujet de joye à un General d'Armée d'estre ainsi témoin des beaux, discours qu'on tient de lui ! Sçavoir qu'on est estimé des Soldats, apprendre d'eux-mêmes la sincerité de leur affection, se sentir le maître de leur courage, de leurs vies: que ne peut-on pas entreprendre avec d'aussi seurs gages de la victoire?

Il n'appartenoit guére qu'à Germaincus de contenter hardiment sa curiosité; la tendresse qu'il avoit pour les Troupes lui cautionnoit celle qu'il en devoit recevoir ; le bien qu'il leur faisoit lui présageoit celui qu'il devoit entendre. Un General cruel & paresseux ne se seroit pas empressé à satisfaire l'envie de sçavoir ce qu'on auroit dit de luy; il auroit eu peur d'aprendre des veritez désagreables. Germanicus ne craint point cela, il se hâte avec confiance d'aller jouir de sa gloire. Quelques louanges qu'on lui donne desormais, elles ne seront pas suspectes de flatterie; il a receu des applaudissemens de la part des Soldats qui s'expliquoient en liberté, leur estime vaut tous les éloges du monde, & ren-

dra

dia croyable tout le bien qu'on dira de Germacus.

¶ *La seule Galere de Germanicus aborda sur les terres des Causses, où courant jour & nuit par les rochers pour voir qu'étoit devenuë sa flote, il s'accusoit d'estre l'auteur de tout le mal avec tant de douleur, que ses amis eurent assez de peine à l'empêcher de se precipiter dans la même mer qui l'avoit engloutie.* Les grands courages ne se piquent pas d'être insensibles aux attaques de la fortune, Germanicus répand des larmes, ce ne sont pas des larmes de foiblesse que feroit verser la douleur d'avoir perdu quelques biens, mais des larmes de desespoir que lui arrache l'amour qu'il a pour ses legions. Comment ne se desespereroit-il pas? Son Armée va estre diminuée d'autant de Heros que le naufrage lui enlevera d'hommes. Autant de soldats qu'il perdra, sont autant de Panegiristes qu'il n'a plus. Tous disoient du bien de luy, tous l'adoroient, se verra-t-il sans regret privé des compagnons de ses dangers?

Quand un homme a à s'imputer les malheurs de ceux qu'il conduit, il devient inconsolable; ce n'est pas un bonheur d'échaper alors aux accidens fâcheux, on souffre plus que si on y étoit envelopé.

¶ Fut-il jamais une modestie plus grande que celle de Germanicus? L'Empereur jaloux des victoires qu'il remportoit, le rapella

pella à Rome, & lui offrit le consulat, de peur que s'il achevoit son entreprise on n'en donnât pas la gloire à Tibere. *Germanicus ne s'en défendit point, quoi qu'il s'aperçut de la jalousie du Prince qui lui déroboit une gloire toute acquise.* Il s'en faut beaucoup que les grands aient cette politique desintereſſée ; ils veulent s'attribuer tout le merite d'une entreprise, ceux mêmes qui n'ont rien fait, osent publier qu'ils ont eu part à l'action, afin de partager les loüanges & les recompenses. Toutes celles qu'on donnera à ces esprits vains n'egaleront pas celles qui sont deües à la modestie de Germanicus.

¶ LIBON qu'on accusoit de machiner contre l'Etat n'esperant plus rien de la clemence de Tibere se perça de deux coups d'épée. Aussitôt que Tibere aprit sa mort, *il jura que bien que Libon fût coupable, il auroit demandé sa grace au Senat, s'il ne se fût pas hâté de mourir.* Il ne coûte rien aux Tirans de faire des sermens, un parjure ne les embaraſſe pas.

J'admire la dissimulation de Tibere qui veut se faire honneur d'une clemence qu'en effet il n'auroit point euë. Comment auroit-il pardonné à un homme dont le crime étoit averé, & contre qui les Senateurs avoient prononcé? Les plus innocens n'étoient pas à couvert de sa cruauté, il avoit la pernicieuse adreſſe de leur faire des crimes de leurs meilleures actions.

¶ L. Pison ayant quelque chagrin contre

tre le Senat en sortit brusquement, & protesta qu'il alloit se retirer dans un endroit éloigné. *Tibere*, ajoûte Tacite, *en sentit de l'émotion, mais il ne laissa pas de l'adoucir par des paroles caressantes, & d'inviter ses parens à joindre leurs prieres ensemble pour le faire demeurer.* Chose extraordinaire! Le plus cruel des hommes caresse un sujet qu'il pouvoit perdre ouvertement; le plus orgueilleux des Empereurs se soûmet jusqu'à faire des prieres aux parens de Pison: comme c'étoit le plus dissimulé Prince qui fut jamais, il faisoit tout servir à la réussite de sa dissimulation. Aprenons de lui à ne pas precipiter le temps de la vengeance: faisons plus que lui, il suspendit ses ressentimens, perdons tout à fait les nostres.

Le Merite.

La veritable vertu n'a point d'accés chez les hommes, ce juste milieu qui en fait le principal caractere leur est inconnu. Il y a dans toutes nos actions du trop ou du trop peu. On ne voit point dans le monde une generosité reguliere, une sincere amitié, une vertu sans excés ou sans défaut. On y flate à outrance, on y réprend avec aigreur. Les uns sont prodigues, les autres avares: tel parle de soi avec affecta-

tion qui croira s'être corrigé quand il n'en parlera qu'avec mépris; l'ami à qui on reprochoit l'ingratitude tombera dans le vice de ceux qui croient devoir servir aux dépens de l'honneur, celuy dont on blâmoit la facilité se rend du dernier rigoureux; l'autre qu'on accusoit de dureté devient nonchalant; en un mot la vertu n'est point ici connuë telle qu'elle est.

Il n'y a tout au plus parmi nous que des demi-sages & des demi-vertueux. Les siécles les plus feconds en vertus n'en ont jamais produit d'accomplis, & tous ceux que l'antiquité a mis au nombre des sages n'étoient que des hypocrites superbes.

A quoy s'est bornée la sagesse d'un Caton? Jusqu'où s'est étenduë la moderation d'un Diogene? Celuy-cy se renferme dans un tonneau feignant de se vouloir dérober à la veuë des hommes, pendant que son cœur est plus rempli de vanité que celuy d'Alexandre dont il méprise la gloire. Caton le sage Caton l'a il paru, l'a-t-il été, quand pour éviter la présence de Cesar il s'est donné la mort?

Quelque imparfait qu'ait été le mérite de ces faux sages, nous ne pouvons y atteindre; dirons-nous que dans ce dernier âge la vertu est arrivée à son comble?

Le plus solide merite en apparence n'a qu'un éclat de quelques momens, il s'obscurcit aprés nous avoir éblouïs.

Nos

Nos vertus sont si foibles, qu'un rien les altere & les corrompt. Aujourd'huy on est Sage, demain on fera gloire de ne l'estre plus. Tant que l'homme vit, il peut changer, du vice passer à la vertu, de la vertu au vice.

Il faut les voir mourir: disoit un ancien qu'on vouloit rendre juge du merite de deux grands hommes. La derniere action de nostre vie nous condamne en éfet ou nous justifie; le Ciel ne prononce que sur celle-là.

Les commencemens du regne de Neron furent glorieux, mais il finit mal; Auguste commença en Tiran, il exerça les dernieres années de son regne, une clemence qu'on n'attendoit pas de ses premieres cruautez. Qui n'eût assuré que Neron aprés avoir refusé de signer la mort de deux coupables, auroit épargné le sang des Citoyens? Il repandit celui de sa mere, celui de son prêcepteur, celui de mille personnages illustres. Qui auroit crû en voyant Auguste si cruel, que Rome & ses premieres têtes eussent échapé à sa fureur? Changement admirable, il se fait des loix de douceur & de moderation, pardonne à Cinna, regrete la mort de Mecénas, s'attache à Agrippa, cherit les Citoyens, donne tous ses soins à la Republique, meurt en bon Empereur.

¶ La vertu emprunte quelque chose des belles

belles perſonnes, un merite mediocre les orne plus incomparablement, qu'un excellent mérite ne pare les autres. Vous diriez que les belles perſonnes donnent à la vertu même de l'éclat, au lieu que dans les femmes moins accomplies elle perd tousjours un peu de ſon luſtre; confonduë & comme enſevelie dans une infinité de défauts, on n'en diſcerne pas ſi aiſément les charmes.

¶ La vertu ne fait point honneur, ſi elle n'eſt pratiquée de la belle maniere; il y a maniere d'être vertueux comme il y a maniere d'être propre.

¶ Pour connoiſtre les charmes de la vertu, il faut eſtre vertueux; cela décide que les libertins y ſont naturellement inſenſibles. Rarement cependant la voient-ils ſans l'admirer; plongez qu'ils ſont dans le deſordre ils ſe ſçavent mauvais gré de ne pas pratiquer le bien.

Le plus débauché eſtime l'honneſte homme, malgré ſoi il lui rend juſtice & lui donne interieurement le temoignage que SAÜL rendit à DAVID, *vous eſtes plus juſte que moi.*

¶ Le déſir de ſe perfectionner eſt plus communément un effet d'amour propre qu'un horreur ſincere du crime.

¶ Depuis que le merite a ceſſé de nous donner des maîtres, il n'eſt guére de ſuperiorité qui ne ſoit devenuë odieuſe: ceux que

que la naiſſance & la faveur revêtent de l'autorité publique, ſont durs ordinairement, & jamais on ne trouva de moderation dans ceux que la fortune ou l'argent ont mis au deſſus de nos têtes.

¶ Ce n'eſt plus la vertu qui fait le merite, du moins ce n'eſt plus ce merite qui eſt reconnu. L'homme de bien eſt opprimé, ſes plus loüables actions ſont punies, comme les plus lâches perfidies meriteroient de l'eſtre. Sa probité qui devroit l'aprocher des grands emplois l'en éloigne, ſon deſintereſſement donne de la défiance; ſes ſoins le font paſſer pour un eſprit remuant.

Le temps eſt paſſé que la ſeule ſageſſe ouvroit le chemin des honneurs. Les avenuës de la fortune ſont fermées aux gens de merite, ils abhorrent ces élevations qui ne s'accordent qu'aux brigues & aux lâchetez.

L'honnête homme aime mieux ne rien ajouſter à ſon état que d'ôter quelque choſe à ſa vertu. L'ambition foule aux pieds ſageſſe, honneur, probité, & ſur ces ruines éleve les fondemens de ſa grandeur. Conſolez-vous homme de bien, l'ouvrage du crime n'a qu'un temps, & ce temps, eſt court!

¶ Nous voyons un homme parvenir à de grands emplois, ne demandons pas quel eſt ſon merite, peut-être n'en a t-il point d'autre que celui d'eſtre heureux.

Eſt-ce le merite qui contribuë à l'élevation? l'exemple d'une infinité de perſonnes qui ne doivent la leur qu'au hazard prouve le contraire. Pluſieurs deviennent grands avec des talens mediocres; & ſans avoir la peine de faire des actions extraordinaires, ils ont le bonheur de paſſer pour des gens d'un merite conſommé.

¶ Un merite abandonné de la fortune ne ſert qu'à rendre celui en qui il ſe trouve, plus ridicule. Les noms de Poëte, d'Auteur, de Sçavant ſont des titres injurieux, quand on ne joüit pas de ceux de la grandeur, ou qu'avec eux on eſt dans la baſſeſſe. Ils étoient honorables à Monſieur le Comte de S. AIGNAN, à Monſieur de BUSSY, à Monſieur le PRINCE: à mille autres on les donne par raillerie, on les prodigue par mépris.

¶ Les grands ne ſont rien qui ne leur ſoit conté, s'ils manquent de merite, la flaterie prend ſoin de remplacer le vuide qui eſt en eux.

Tout parle dans les grands, dit le flateur; que d'éloquence dans ce mot, que d'eſprit dans ce ſigne, que de force dans cette occaſion, que de politeſſe dans ces manieres!

Nous avons le malheur dans les baſſes conditions de faire quantité de choſes qui ne ſont point remarquées, & qui feroient tout à fait perduës, ſi la vertu ne ſe ſervoit à elle-même de recompenſe. Un homme privé

privé aura tous les talens imaginables, le noble quoy qu'inferieur en merite l'emportera sur lui ; on ne regarde celui-là qu'à demi, on ne perd pas la moindre action de celui-ci.

¶ Les grands sont vicieux impunément. La critique se tait sur leurs défauts. Ils ont de l'honneur d'estre vertueux, la flaterie donne à leurs moindres qualitez des couleurs avantageuses. On voit un courtisan faire une aumône, sa charité reçoit des éloges publics, tandis qu'on passe sous silence l'action d'un simple bourgeois qui de ses biens a fondé un Hôpital. Un Officier connu par sa naissance est égalé aux Heros pour s'estre temerairement exposé, pendant que le plus brave soldat est confondu avec les lâches.

¶ Je doute qu'on trouve un merite assez universel pour s'étendre jusqu'à briller également dans toutes les conditions. Tel dans des emplois tumultueux se distingue, qui dans le repos ne se feroit plus valoir, tel dans la retraite éclatera, que d'illustres negotiations auroient obscurci. Se mettre dans un état où l'on puisse donner jour à son merite, c'est ce qui est important.

¶ La moitié du merite d'un Heros doit briller dans sa phisionomie, ses yeux doivent l'annoncer, tout son dehors doit donner quelque éclaircissement de ses vertus. Au reste pour juger sainement du meri-

te, des apparences brillantes ne suffisent pas.

¶ La jeunesse décredite le merite des plus habiles : jeune Avocat, jeune Medecin, jeune Docteur, jeune Conseiller, tous gens en qui on n'a qu'une legere confiance.

¶ Le plus pur & le plus signalé merite n'a pas toûjours le bonheur de plaire. Souvent un homme d'un genie ordinaire excitera l'admiration : il faut l'occasion, il faut le moment, il faut encore avec cela un je ne sçai quoi, que je suis au désespoir d'ignorer.

¶ Mille personnes sont ornées par des qualitez médiocres, à qui il ne siéroit pas d'en affecter de rares. Si un homme du commun se piquoit d'imiter la generosité d'un grand Seigneur, on l'apelleroit prodigue; s'il se modere dans ses largesses, on le nommera liberal & officieux. Un Bourgeois auroit mauvaise grace de disputer la bravoure au Gentilhomme, la politesse au Courtisan, on le traiteroit de fanfaron, pourvû qu'il ne soit pas lâche comme un coquin, ni grossier comme le bas Peuple, on l'estimera.

La mediocrité qui décrie la vertu des grands, fait le plus beau caractere de celle des petits. Paroissez mediocrement genereux, mediocrement poli, mediocrement spirituel; tout ira bien pour vous. Si vous me

me donnez le haut bout, dit fort bien Monsieur Pascal, je ne l'accepterai pas; si vous me donnez le bas bout, je le refuserai de même, parce que je sçai que tout ce qui est extrême n'est point estimé, & qu'il faut estre au milieu.

Le merite médiocre est par tout d'usage: un merite exquis n'est de mise en presque aucun endroit.

C'est un crime dans de certains siécles, dans de certaines Villes que d'avoir du mérite; on est regardé odieusement.

N'affectons pas tant de délicatesse sur le merite; la politique veut qu'on applaudisse à des choses qui dans un temps plus regulier seroient censurées, autrement on est traité d'envieux.

¶ Nous nous étonnons de voir que les enfans des grands hommes ne sont pas tous heritiers de ce beau mérite qui a distingué leurs ancêtres. Sommes-nous surpris que le fils d'un riche soit réduit à une pauvreté honteuse?

¶ Se vanter d'avoir des Ancêtres illustres, le prouver par des parchemins usez, est-ce-là un merite? ce qui ne me montre pas des vertus ne peut surprendre mon estime. Soyez sage, soyez genereux, ami du bien, inviolable dans vos paroles, je ne regarderai point pour vous la donner, si vous estes noble.

ORANTE, est un homme de la faveur

ſa famille eſt dans une paſſe glorieuſe ; il a des richeſſes infinies , poſſéde des charges conſiderables, il eſt aimé, il eſt adoré. Eſt-il ſage, eſt-il vertueux? Vous ne me répondez rien. Sans cela pourtant je ne puis eſtimer cet ORANTE dont vous m'exagerez le merite.

¶ Le merite eſt honorable quoi que privé des avantages de la fortune, mais au langage de l'intereſt les douceurs de la fortune ſont utiles & peuvent ſubſiſter ſans merite.

¶ Plaiſant merite que celui d'une infinité de gens? Le faire conſiſter dans l'art de bien danſer, dans l'adreſſe à peindre, dans la maniere de s'habiller, c'eſt aſſeurément bien peu s'y connoître.

Le jugement du monde eſt peu délicat en fait de merite. On a beſoin d'un Courtiſan, on ſçait qu'il a du credit, ſur tout de l'argent, on conclut ſans autre recherche qu'il a infiniment de merite: ſi c'en eſt un, bien que je m'opoſe à le croire, il faut tomber d'abord qu'il n'eſt pas perſonnel.

Un Magiſtrat qui donne de promptes audiences, un Officier qui ne fait aucunes violences injurieuſes , un Marchand qui dans ſes païemens n'uſe point de remiſes , paſſent pour gens de merite : je ſerois de vôtre ſentiment , ſi vous diſiez qu'ils ont un demi merite. Montrez moi que ce

Ma-

Magistrat soit équitable dans ses décisions, que cet Officier ait de la conscience, ce Marchand de la bonne foy, ensuite je vous croiray.

¶ Qu'on voye un brutal, un ingrat; on prononce qu'il est mal honnête homme, ce jugement n'est point faux. Qu'on en voye un autre qui passe toute sa vie au jeu, qui entretienne avec des femmes de ruineux commerces, qui pratique de sourdes intrigues, hesitera-t-on à l'appeller un galant homme ?

Ce qu'on appelle aujourd'huy un galant homme est peu different des ce que les veritables gens d'honneur nomment un coquin. LYCAS, dit CLENOR à ses amis, m'a servi dans une querelle; j'ay receu les cent pistoles qu'il m'avoit promis; j'en gagnai dernierement cinquante par le secours de son adresse. Que répondent ses amis? LYCAS est un galant homme. Et moi je leur demande, que pouvoit faire davantage LYCAS pour imiter les actions d'un coquin? Vous dites qu'il est brave de s'être offert à Clenor: ne luy auroit-il pas esté plus glorieux de racommoder ces deux amis broüillez; vous taxez de generosité l'empressement qu'il a eu de dégager sa parole, étoit-elle dans les regles de l'honneur? Et comptez vous pour rien l'usure de ses prests? Il a fait gagner cinquante louis à Clenor, qui n'en gagneroit pas autant,

ſi on étoit fourbe comme Lycas ? C'eſt pourtant ce Lycas qu'on traite de galant homme.

Je n'ay pas bonne opinion des gens qu'on honore de ce titre ; rarement l'adreſſe-t-on à un veritablement honnête homme.

On ne dira pas d'Iſidor qu'il feroit ſcrupule de commettre une injuſtice, c'eſt un galant homme, on en jugera mieux, on l'appellera homme de bien.

¶ Les gens de Cour préferent à la qualité d'homme de bien celle de galant homme, à cauſe qu'ils attachent à cette derniere, je ne ſçai quelle idée de merite qu'ils eſtiment plus que le veritable, dont ils réjettent la connoiſſance.

Il a toutes les qualitez d'un galant homme, me diſoit-on, d'un Capitaine d'Infanterie. Il ne me falut pas bien du temps pour développer ſon caractere. Ce merite de galant homme ſe bornoit à faire des crimes pour ſervir le tiers & le quart, jurer à tout propos, accompagner ſes proteſtations de ſervices d'horribles ſermens ; n'eſtre enfin rien moins qu'honnête homme, on parvient à en avoir la reputation.

LA

La Reputation.

Il n'eſt quelquefois pas moins dangereux d'avoir une grande reputation, que de n'en point avoir. Une grande reputation devient ſuſpecte, & l'envie l'obſcurcit.

Il faut de plus en plus monter, voilà le danger d'un grand nom. Un habile peintre a fait un beau tableau, les connoiſſeurs l'admirent ; s'il en fait un ſecond d'une égale bonté ſeulement, ne doutons point qu'il ne ſoit trouvé moins beau, on veut quelque choſe de meilleur, & aprés un tel commencement on ſe l'étoit promis.

Une grande reputation ne ſe ſoûtient pas aiſément ; c'eſt ce qui en augmente le danger. Le public jaloux de vos ſuccés vous demande plus que vous ne pouvez lui donner : ne repondez vous pas à ſon attente, il vous prive de ſon approbation.

Bornons nous à une reputation mediocre, le nombre de nos aprobateurs ſera petit à la verité, celui des critiques ſera moindre. N'eſt-ce pas beaucoup pour nous ? On n'attendra de nous rien d'extraordinaire, pour peu que nous faſſions

paroiſtre, nous aurons paſſé la commune attente ; ſeur moyen de plaire !

¶ *J'aimerois mieux*, diſoit Ciceron, *me tromper avec Platon que de rencontrer la verité avec les autres Philoſophes.* Dirai-je qu'il eſt plus glorieux de pecher avec un grand homme que de bien faire en ſuivant l'exemple de gens d'une reputation médiocre ? Par tout ailleurs que dans la morale il eſt neceſſaire d'en venir là. Un Architecte fameux peut manquer, qu'un autre imite ſa maniere, on l'admirera plus que s'il avoit ſuivi ſon propre genie ; ſa faute paſſera pour un docte rafinement, au lieu qu'un trop exact aſſujettiſſement aux régles de l'art ſeroit imputé à un manque de hardieſſe.

¶ La reputation de bel eſprit fut-elle jamais plus proſtituée ? Un homme de Cour a fait en ſa vie deux madrigaux, une femme du monde a ébauché l'hiſtoire amoureuſe d'une de ſes amies, on n'héſite pas à leur donner place parmi les beaux eſprits.

Devoir cet honneur à ſa naiſſance ou à la credulité du peuple ignorant, eſt un foible ſujet de s'en faire accroire. Nullement accoûtumé à voir un homme de diſtinction ſe rabaiſſer juſqu'à faire la cour aux muſes, ſurpris qu'il s'en donne la peine, qui ne lui aplaudiroit pas ? C'eſt un bel eſprit, dit le public prevenu, on remarque dans ſes vers

une

une finesse inconnuë aux Auteurs ordinaires, qu'il est bien vrai, ajoute-t-on, que la Cour est le centre de la politesse ! De bonne foi l'admiration se prodigueroit-elle ainsi en faveur du meilleur ouvrage ?

¶ L'ignorance & la prévention ont beaucoup de part aux applaudissemens qu'on donne aux gens de qualité. Leurs fades bagatelles seront nommées des productions ingenieuses ; tandis qu'on refusera ce titre à des chefs-d'œuvres d'éloquence qui auront pour Auteur un homme peu qualifié.

Un cadet de famille nouvellement Abbé est conseillé de prêcher pour parvenir à l'Episcopat : ses discours sont admirez, on ne voit point dans les autres, s'écrie l'auditeur charmé, ces belles manieres, cet air de Cour, cette délicatesse de morale, cette beauté de sentimens. Un jeune Escuyer se met en tête de faire une Tragedie, ah ! la touchante piece, repete cent fois le spectateur, que l'intrigue en est nouvelle, les scenes interessantes, la conduite reguliere.

Si un autre que cet Abbé eût prononcé le même Sermon, on se fût plaint de la severité de ses maximes, du desordre de ses phrases, de sa maniere de debiter, on sçait qu'au premier jour il sera Evêque, la critique se tait absolument. Cette piece de theatre sortant des mains de l'Auteur de *Bradamante*, lui auroit attiré la haine du

Parterre ; elle fait honneur au Favori d'une Princeſſe.

¶ Quand on joüit de la vogue on ne doit pas aiſément commettre ſa reputation ; c'eſt trop la riſquer que vouloir ſortir de ſon talent.

¶ Le moien de corriger les vicieux, ce ſeroit d'attacher à chaque vice une eſpece de ridicule, tout le monde aime trop ſon honneur pour s'expoſer à être mocqué. Mille libertins font gloire du libertinage, qui y rênonceroient, s'ils eſperoient qu'en faiſant mieux le nombre de leurs aprobateurs augmentât.

Ce qui nous fait embraſſer le bien nous en fait perdre le merite ; nous ſuivons la vertu par atrait de la louange, & cet amour de la louange anéantit en nous le merite de la vertu.

¶ La reputation & le mérite ſimpatiſent moins qu'on ne penſe, tel eſt regardé avec attention, qui au fond eſt ſans vertu, tel eſt rempli de talens, qui vit obſcur & ſans nom.

¶ L'amour de la gloire eſt la paſſion des gens de merite ; la vaine gloire eſt le partage des ſots.

Qui néglige l'eſtime des hommes paſſe pour un lâche, qui la recherche eſt ſoupçonné d'ambition ; s'épargneroit bien des travaux qui ſe mettroit au deſſus des louanges ; quiconque ne ſe met pas en devoir de

les

es obtenir eſt ſans honneur; difficiles extremitez ! Régle infaillible, n'affectons point la gloire.

¶ D'une ſeule choſe dépend ſouvent la reputation. Un ſeul trait courageux a merité à pluſieurs le titre de brave, une occaſion malheureuſe fera appeller les autres à jamais temeraires, tant il eſt difficile d'effacer les premieres impreſſions.

¶ Une louange aſſaiſonnée n'eſt point un mets que l'on réjette, eût-on d'ailleurs une modeſtie extraordinaire.

Rien ne flate un homme de merite comme de s'entendre loüer par des gens qui ſçavent le diſtinguer. Un fat fait accueil à toutes ſortes d'admirateurs: de quelque côté que lui vienne l'encens qu'on lui offre, il lui paroiſt d'une agreable odeur. Ce n'eſt pas lui qui ſe rend délicat ſur l'article des louanges, il en reçoit du flateur, il en reçoit de l'ignorant, toute approbation lui convient.

Les applaudiſſemens du mauvais connoiſſeur ſont inſipides aux gens de merite, il leur faut des loüanges éclairées, toute autre gloire les déshonore, toute autre eſtime les outrage.

Je ne demande plus pourquoi EPAMINONDAS ne vouloit faire chanter ſes actions que par le plus celebre Muſicien. ALEXANDRE avoit raiſon de permettre au ſeul APELLES de faire ſon portrait, il n'appar-

tient qu'aux Heros d'avoir cette délicatesse.

Le plus grand vice de nôtre siécle n'est pas de se montrer difficile sur le choix des approbateurs, la vanité a tellement moderé les scrupules, qu'elle se repaist d'une gloire flateuse, autant que d'une équitable.

¶ Vous trouvez autant de gens qui loüent par prevention, qu'on en voit qui blâment par envie. Tous ne se donnent pas la peine de peser le merite, ni d'examiner les défauts. Il suffit qu'on s'en rapporte aux premiers jugemens. Tels admirateurs, tels critiques sont semblables aux échos; j'estime, dit celui qui croit avoir de belles qualitez, j'estime repétent les autres; je blâme, dit le censeur qui se rend arbitre, je blâme, redisent tous. A bien considerer les choses, il se trouve que de tous ceux qui décident ainsi, deux à peine sçavent la cause de leur décision, le reste l'ignore. Il y a donc dans le monde une cabale de critiques & d'approbateurs, ces sortes de juges ne marchent que par pelotons.

Qui est admiré de deux ou trois personnes judicieuses doit estre plus content que celui à qui la multitude applaudit sans sçavoir pourquoi.

¶ Mettez l'homme le plus puissant hors des occasions d'aquerir de l'honneur, ou plustost mettez-le dans les plus belles occasions de se faire un grand nom, & refusez-lui

lui les honneurs qu'il attendoit de vous comme temoin de sa grandeur, vous le verrez aussi-tôt renoncer à son ambition, ou ne lui donner tout au plus qu'une foible action.

Qu'un Roy ait mille personnes qui le loüent, & un seul qui le méprise, le mépris de ce dernier lui tiendra plus au cœur, que l'admiration des autres ne lui aura été agreable. AMAN se croit infiniment plus deshonoré par le refus que fait MARDOCHE'E de fléchir le genou devant lui; qu'il ne s'estime honoré des soûmissions de tout un peuple.

¶ Je ne crois point celui qui par dépit brave l'approbation de tels & tels, on voudroit plaire à tout le monde.

Les sçavans, dit Polidor, sont charmez de mon ouvrage, les ignorans ne le goustent pas, je m'en moque. Je reconnois à cette bravade que Polidor ne seroit pas fâché que les ignorans l'estimassent aussi, parce que bien qu'il n'y ait pas d'honneur à en estre admiré, il y a neanmoins beaucoup de plaisir à l'être de chacun.

L'estime d'un sot est peu precieuse, j'en tombe d'accord, mais elle ne doit pas déplaire lorsqu'elle est secondée & prevenuë par le suffrage des habiles.

Rejetter ouvertement les loüanges d'un ignorant, c'est mépris; affecter l'admiration des sçavans, c'est orgueil. Sur cela prenez un parti.

¶ Il

¶ Il y a des gens qui admirent tout, d'autres qui n'admirent rien. Les moindres ouvrages trouvent chez les premiers l'honneur & le merite des chefs-d'œuvres, les chefs-d'œuvres au contraire ne trouvent dans l'esprit de ceux-ci qu'une foible estime.

C'est une bonne coustume de ne pas affecter de loüer, c'en est une meilleure de garder le silence sur ce qui ne merite aucunes loüanges. On est plus sujet à manquer quand on loüe que quand on on ne loüe pas. La loüange est presque toûjours accompagnée d'adulation, le silence peut s'interpréter favorablement.

La maniere des ignorans est de se répandre en aplaudissemens; les sages prennent le temps de loüer, ne loüent que ce qui est digne d'approbation, ménagent la leur, & ne la donnent qu'avec reserve.

Un admirateur prodigne, un censeur universel, ne seroient pas mes gens. Je veux qu'on admire & qu'on censure à propos; en matiere de loüange & de critiqne, le contretemps est plus à éviter qu'on ne croit.

¶ Qui fait tant le difficile sur le choix des loüanges, devient la dupe de l'envie, personne ne veut lui en donner. Qu'aimeriez-vous ou d'estre peu loüé de tout le monde, ou de l'être beaucoup de peu de personnes? je ne sçai si ma vanité ne déplai-

plaira pas, il me semble qu'une gloire universelle est la plus honorable. Ici contre mon premier sentiment je suis de l'opinion de Pline qui dit que les grands hommes préferent cette estime generale quoique petite ; à celle qui quoique grande est renfermée dans un petit nombre d'approbateurs.

La Mode.

S'Habille-t-on pour soi ? point du tout. La mode tyrannise nôtre inclination, force nostre goust, l'assujettit à celui des autres.

¶ Quelque opposée que soit une chose à ce que nous aimons, d'abord que la mode en est on s'y fait. Tout ce qui est contraire à la mode paroissant sans agrément on le rejette.

Les plus belles choses cessent de l'être, dés qu'elles ne sont pas à la mode.

Une simplicité nouvelle est mieux receuë qu'une magnificence surannée.

¶ La mode ne consiste pas toûjours dans des manieres de s'habiller nouvellement inventées, il faudroit que l'esprit du François fust inépuisable. Comme il est fort changeant, il redonne la vogue à certains usages, & voilà ce qu'on appelle aussi la mode.

¶ Les fols donnent cours aux modes, les

sag.s

ſages n'affectent pas de s'en éloigner.

Si ridicules que puiſſent eſtre certaines modes, il eſt encore plus ridicule de s'en écarter.

Croiroit-on que la mode fuſt capable de donner du merite? On refuſera l'entrée des Tuilleries à un Gaſcon vêtu à l'antique: un petit maiſtre qui ſe conforme au goût nouveau ſera bien receu par tout.

¶ Le changement des modes eſt d'une grande reſſource pour le commerce.

Qui ne ſe pique pas d'être plus conſtant que les modes doit ſe reſoudre à de frequens changemens.

A moins qu'une mode ne ſoit trés-établie, il ne faut pas s'y conformer, autrement c'eſt ſingularité.

La mode dégenere, ſi tôt que le petit peuple a le moyen de la ſuivre.

¶ Chaque païs a ſes modes, chaque ſiécle a ſes modes, chaque homme a ſes modes favorites; les modes mêmes, pourroit on diré, ont leurs modes.

Les chiens de Boulogne ont eſté à la mode, les Doguines paſſent, les Levrettes commencent à eſtre aimées des Dames; bien-tôt elles mettront dans leurs caroſſes de gros barbets, il n'y faudroit pas trouver à redire, quand la mode en ſera venuë.

¶ Il y a des mots à la mode, il y a même une maniere d'écrire à la mode. THEO-

PHILE

PHILE étoit un bel esprit de son temps, ses ouvrages sont encore ce qu'ils furent, la mode est venuë d'admirer autre chose, BALZAC, de son regne fut peu gousté, la mode étoit de dire, *parler Balzac*, lorsqu'on vouloit dire mal parler, la mode est aujourd'huy de dire *écrire Balzac*, pour marquer une diction pure, nette & éloquente.

Ce que j'écris est peut-estre au gré de la mode, il se pourra faire d'un autre costé qu'il lui sera contraire avant que l'impression soit achevée.

On parloit au commencement de ce siécle d'une étrange façon; on s'exprimoit au hazard, on s'enonçoit fastueusement; le caprice, la fantaisie, l'amour de la nouveauté donnoient cours à des termes irreguliers. L'ambiguité des mots en jettoit dans les pensées, la maniere de parler des gens de Cour, sembloit trop guindée aux personnes de la Ville; les expressions de ceux-ci paroissoient à ceux-là trop negligées, on étoit ouvertement partagé entre l'habitude & la régle, l'accent & le bon goust. Tel terme s'usitoit dans la chaire qui n'étoit propre qu'au barreau. Tel autre passoit dans la conversation qui ne pouvoit trouver place que dans un discours d'appareil. Le Prédicateur empiétoit sur les droits de l'Avocat, l'Avocat faisoit parade de phrases de l'Orateur sacré, un plaidoïer devenoit un Sermon par son empha-

se,

ſe, un Sermon par un déſagréable mélange étoit un tiſſu de comparaiſons baſſes; de figures démeſurées, de periodes inutiles: les prétendus gens polis quittant le naturel comme trop vulgaire, s'enonçoient avec une enflûre de paroles qu'à peine auroit-on ſuportée dans des harangues publiques. Tout cela n'eſt plus à la mode. On aime la ſimplicité, ce qui en eſt tant ſoit peu éloigné n'a point la vogue, peut-être même ne ferai je pas au gouſt nouveau pour n'avoir pas dit d'une maniere plus naturelle, qu'aujourd'huy la mode étoit de ſe réünir ſur les façons de s'exprimer, au lieu qu'anciennement la ſingularité eſtoit recherchée des beaux eſprits.

¶ Que de choſes à qui il ne manque pour eſtre parfaitement bonnes que l'approbation de la mode?

Sans cette aveugle obéïſſance à la mode, noſtre langue ſeroit enrichie d'une infinité de beaux termes dont on n'oſe ſe ſervir quoique conformes aux régles de l'art. L'uſage les a proſcrits: il ſeroit à ſouhaiter que la mode vouluſt les rappeller.

Vous voulez *Hermodore* donner un Livre au public; que de cenſeurs vont fondre ſur vous! On vous demandera raiſon de vos penſées, de vos phraſes, de vos mots, celui-là, vous dit-on déja, n'eſt bon que pour la converſation, ceci n'a lieu que dans le ſtile fleuri; cet autre eſt

eſt uſé, ce dernier n'eſt pas reçu, écrivez ſelon la mode ou ne vous mélez pas d'écrire.

Le bon ſens ne peut qu'opiner ſur les ouvrages d'eſprit, la mode en décide.

¶ N'y a-t-il pas des opinions à la mode? On a agité le peché philoſophique, on a écrit contre la Comedie, on fait la guerre aux Quietiſtes, le ſiecle ne finira point qu'on ne faſſe voir le jour à de nouveaux ſentimens.

¶ Juſqu'aux vices & aux vertus deviennent à la mode.

Je me mêle ſans façon dans une compagnie d'honnêtes gens, j'écoute ce qu'on dit, je parle à mon tour, tant que j'y prens plaiſir je demeure; prévoyant le moment que l'ennui va me ſurprendre je me leve bruſquement & me retire ſans dire à dieu. Eſt-ce incivilité? je n'avois que vingt ans que c'en eſtoit une groſſiere, à preſent que je touche à ma majorité, c'eſt un ſçavoir vivre.

L'amour conjugal étoit autrefois une vertu, la fidelité eſt chez quelques femmes un trait de bétiſe, on déteſtoit la coquetterie, c'eſt depuis pluſieurs années une excuſable bienſéance.

Si l'honneur eſt une choſe ſerieuſe, une vertu neceſſaire, ſerons-nous diſpenſez de nous en piquer. On ne permet pas aux femmes de s'attacher à d'autres qu'à leurs maris. C'eſt un privilege établi parmi les hommes de courir les belles; cette mode ne finira-t-elle jamais?

Je vois un Courtisan passer de l'extremité du vice à une vertu necessaire; un autre qui joüoit, il s'est retiré: ces changemens me sont assez suspects; n'importe je n'en dois pas raisonner, la mode les autorise.

Il y a dix ou douze ans que les commerces galans étoient communément pratiquez; on y renonce à présent, du moins on cache son jeu, peut-être qu'au siecle prochain on ne sera pas si dissimulé, ainsi la mode a esté, la mode n'est plus, la mode reviendra de se faire une agréable occupation de la galanterie.

¶ Si il estoit à la mode de faire ce qu'on dit, moi qui declame contre les Auteurs, je me serois bien gardé de faire imprimer ce que j'en ai dit.

¶ D'autres que moi ont écrit sur la mode: il se peut faire que j'aye touché quelque chose de ce qu'ils en ont dit, mais avant que de faire ces reflexions, les leurs m'étoient inconnuës, quand même je les aurois imitées, je ne m'en repentirois pas, il a toûjours été à la mode de profiter des lumieres des bons auteurs.

Une autre mode commence d'avoir cours parmi les sçavans. Ils se volent, ils se pillent reciproquement, il me paroist que celle-là durera.

¶ D'où vient que nous sommes si amateurs de la nouveauté? Seroit-ce à cause que les choses nouvelles sont à nostre jugement plus

plus exquifes ? ou plutoft ne feroit-ce point à caufe que nous les regardons comme un bien qui nous apartient ?

En toutes chofes la nouveauté plaift dans les fciences, dans les langues, dans les manieres, dans les modes, nous n'aimons pas ce qui nous vient des autres, nous cherchons la gloire d'être auteurs de tout.

LES FEMMES.

YA-t-il encore quelque chofe à dire fur le fujet des femmes? Depuis que la Satire eft en regne, elles en ont été la matiere; du temps même de *Moïfe*, l'infidelité n'étoit pas un crime nouveau. A tout ce qu'on a dit, l'on pourra ajoûter, & dans mille ans comme aujourd'hui, ou pourra parler d'elles d'une maniere toute nouvelle.

Que les Dames ne fe previennent point contre moi; je fuis prét de rendre jufticeà un fexe, en faveur de qui mes moindres fentimens font ceux d'une eftime veritable, je parlerai avec refpect. Si l'on peut me montrer le contraire de ce que j'en vais dire, à la bonne-heure, je me retracterai; mais on ne m'obligera pas d'en venir là, trop perfuadé qu'il y a une infinité de femmes pleines de mérite; n'en point excepter on m'appelleroit flateur.

La

La médiſance s'exerce à trouver aux Dames des défauts qu'elles n'ont pas. Dificile qu'il eſt que toutes ayent des perfections inconteſtables, on confond les plus accomplies avec les moins parfaites, c'eſt pouſſer trop loin la critique.

Un Satirique de nos jours n'admet que trois femmes ſages; je n'oſe croire que Paris ſoit ſi corrompu. Dans Sodome on trouva ſept juſtes.

Quelques femmes qui auront eû de la fragilité pour un amant, feront croire les autres infideles: eſt il juſte d'envelopper dans le nombre des coupables celles à qui on ne peut imputer la moindre foibleſſe; j'heſite à vous répondre, ſi la queſtion ſe décide à la pluralité des faits, on doit être Pyrrhonien ſur cet article.

La beauté ſeroit un bien à charge, ſi les belles n'avoient pas le privilége de ſe faire des adorateurs.

Les belles perſonnes ne ſe ſoufrent pas volontiers, mais ſe regardent toutes avec des yeux de rivales.

Une femme qui eſt aimée a plus de rivales, que celui qu'elle aime n'a de rivaux; chacune envie ſon bonheur.

Rien ne va plus loin & n'eſt moins capable d'être retenu, que le reſſentiment d'une femme à qui on en préfere une autre.

La beauté ajouſte beaucoup au merite d'une Dame, il ne faut pas moins qu'un me-

merite éminent pour rendre la laideur suportable.

¶ La beauté n'est pas un bien de longue possession. Comme les grandes richesses conduisent quelquefois à une extréme indigence, la beauté qui se perd, produit une laideur afreuse.

Lise à l'âge de vingt-cinq ans mettoit du fard, elle n'en paroissoit avoir que dix-huit, maintenant qu'elle en a trente-deux, on lui en donneroit plus de quarante; je ne vois pas qu'il y ait de l'avantage à se farder.

¶ Voulez-vous faire à une Dame un compliment qui soit bien reçeu, dites lui qu'elle est belle, qu'elle est jeune, les vieilles & les laides n'en veulent point d'autre. Loüer dans une femme une beauté qu'elle n'a pas, la rejoüiroit plus que d'admirer les vertus qu'elle pourroit avoir.

¶ La vertu & la beauté ont presque toûjours été deux ennemies irreconciliables; une femme qui sçait les alier ne mérite pas de petites louanges.

La beauté est plus journaliere que les armes, la vertu encore plus que la beauté. On sort vainqueur d'un combat, on sera vaincu dans le prochain; une femme a mille agrémens qu'une premiere maladie lui enlevera; la vertu est bien moins constante, on est sage aujourd'hui, demain on ne le sera pas; je dis plus, on perd le soir une vertu qu'on croit le ma-

tin inébranlable; les belles doivent être sur leurs gardes.

Il y a des jours où les Dames se sentent d'une froideur achevée, il y,en a d'autres où leur sagesse est comme impuissante; on peut tout cependant en aimant son devoir.

¶ La beauté n'est pas ce qu'il y a dans une femme de plus appetissant, non plus que la laideur n'est pas ce qu'il y a de plus dégoûtant. Un esprit bien tourné vaut tous les charmes; une humeur bizare est le plus grand des desagrémens.

Pourquoi *Nerine* fuit-elle le mariage? Elle apprehende que sa laideur ne la prive des bonnes graces de son époux:je l'assure du contraire, si elle a l'esprit bien-fait.L'honneste-homme est plus sensible aux charmes d'une humeur tendre & complaisante, qu'à tout ce qu'on peut imaginer de beau pour la régularité d'un visage, & pour la perfection d'une taille délicate.

¶ Une belle qui s'est renduë aux déclarations d'un amant commence à se repentir de ses complaisances, quand elle voit qu'on les reçoit violemment; elle n'avoit pas capitulé à ces conditions.

¶ Ce qui engage les uns, dégage d'ordinaire les autres. Il n'est personne, ce semble, qui ne se passionne pour la beauté. Si tel mari que je connois avoit une femme moins belle, il l'aimeroit d'avantage,

car

car elle ne lui causeroit pas de si violentes jalousies.

¶ Le plaisir des Dames est de parler de leurs attraits, je ne le condamne qu'en celles qui ont l'impudence de se le donner en presence des laides.

Il faloit me voir il y a vingt ans, dit *Climene*, je joüissois alors du titre de charmante: J'entends ce qu'elle veut dire, elle ne seroit pas fâchée d'avoir les mêmes plaisirs qu'elle goûtoit dans son jeune âge. La perte de la beauté cause du chagrin aux plus chastes, comment ne desespereroit-elle pas celles qui la rendent tributaire de leur coquetterie?

¶ Les régles du monde veulent qu'on commence l'établissement d'une famille par le mariage d'une fille; j'approuve cette politique. L'experience nous a trop fait voir combien il est dangereux de donner la preference aux aînées sur les cadetes.

¶ Le mariage a été de tout tems un honnête commerce. Donnez-moi cinquante mille écus un double moins, je n'épouse pas vôtre fille, dit le prétendant. Je vous en ofre quarante, & prenez ma fille, répond le beau-pere; de sorte que les filles sont une espece de marchandise dont les uns veulent se défaire à quelque prix que ce soit, & dont les autres ne s'accommodent que sous de difficiles conditions. Les choses n'ont jamais été autrement, quelques

loüanges qu'on donne au desintereſſement des anciens, il n'a point été juſqu'à ſe charger d'une femme ſans dot.

¶ Je ne ſçache pas de femmes plus trompées que celles qui ſe ſont figuré le mariage comme le plus charmant des états. Ici l'exception a lieu.

Julie conſent d'être mariee, l'époux qu'on lui propoſe eſt-il de ſon goût? Y répugnât-il cent fois davantage, elle le prendroit; la vigilance de ſa mere l'incommode trop.

Les femmes prennent un mari au hazard, elles font choix de l'Amant.

Que ſerviroit tant de délicateſſe dans une femme qui s'engage? mari pour mari, tout lui paroît égal.

¶ Un mari jaloux n'aime point qu'on lui diſe du bien de ſa femme, il a peur de le devenir à bon titre; ſi on lui en aprend du mal, il croit avoir raiſon de l'être: ne parlez donc jamais à un homme de ſon épouſe.

¶ Le mariage change bien la face d'une intrigue. On avoit aſſez d'une maiſtreſſe, une femme ne ſufit pas. L'amant étoit ſeul careſſé, le mari n'a plus que la moitié dans les faveurs. O perverſité des tems! O corruption des mœurs!

Nous ne ſommes plus dans ces ſiécles innocens où la chaſte épouſe bornoit ſes deſirs à plaire à ſon époux. Peut-étre que dans les ſiécles à venir on vantera la pureté de celui-

celui-ci; la raiſon vous la ſçavez, le mal augmente d'un jour à l'autre.

On voit aujourd'hui plus de banqueroutes que jamais; j'entends de banqueroute à la pudeur.

Lucrece qui ſe tuë pour ne pas ſurvivre à la perte de ſon honneur. *Porcie* qui avale des charbons pour ſuivre ſon mari dans le tombeau, ſont au jugement de la plûpart, des exemples inimitables; à peine les admire-t-on, plus ſouvent on en raille.

¶ Telle ſe pique dans le mariage d'une chaſteté qu'elle n'avoit pas auparavant. Telle autre dans le celibat rigoureuſe au dernier point ſur l'article de la pudeur, croit que le Sacrement lui donne droit de ſecouer ſes ſcrupules. En faveur de qui prononcera-a-on? Sans heſiter je me déclare pour la premiere; les fautes paſſées ſont excuſables, les preſentes ſont les pires.

¶ Quelques jeunes mariés ont leurs raiſons pour dire à l'époux, que ſes frequentes careſſes cauſent le déperiſſement de leur tein. Si les maris ſont jaloux, les amants delicats le ſont auſſi.

Les careſſes d'une maiſtreſſe ſont raviſſantes, celles d'une femme quelquefois ſuſpectes. Vôtre épouſe vous flatte, vous embraſſe, eſt-ce par amour? N'en doutez point. De dire que ce ſoit pour l'amour de vous, je ne le parirois pas.

Je regarde *Auteüil*, *Paſſi*, *Vincennes*

 comme

comme autant de theâtres où chaque jour de beau-temps le cocuage joüe des rôles fort diferens.

Le bois de *Boulogne* étoit autrefois un lieu dangereux à cause des voleurs, il n'est maintenant à craindte que pour certains maris dont on y dérobe l'honneur, du consentement pourtant des femmes promptes & faciles à rendre la bourse.

¶ Je connois quelques femmes, elles sont à la verité en petit nombre, qui me donnent du goust pour le mariage: leurs manieres raisonnables, la sincerité de leurs complaisances, une attention reguliere aux soins domestiques, tout cela plait infiniment. J'en sçai mille autres qui font aimer le celibat, on est rebuté de leurs caprices, elles ont une inclination furieuse pour la dépense, un mépris odieux pour leurs maris; de bonne-foi je ne voudrois pas devenir le leur.

Une jeune femme se donne à la coquetterie, une vieille n'en revient point. Qui des deux prendrez-vous? Celle-là ne voudra point de vos caresses, celle-ci vous dégoûtera par les siennes. La premiere vous rendra jaloux, la seconde prendra ombrage de vos démarches; l'une se fera des amis qui vous inquiéteront, l'autre ne soufrira pas que vous soyez en commerce avec les vôtres. Ce choix est embarrassant, avoüons-le.

Une femme riche accommode les affaires d'une maison, une femme d'esprit tient com-

compagnie, une femme de naiſſance honore une famille: grands avantages qui ne valent pas celui d'en être privé!

¶ Les femmes, dit-on, aiment toutes l'argent, je ſoûtiens que c'eſt pure calomnie. Il s'en trouve qui ſans interêt ſe laiſſent prendre d'un joli homme, à moins qu'on ne diſe que tout eſt or aux yeux d'une maîtreſſe à qui l'on plaît.

¶ Toute femme qui a ſon devoir à cœur, quittera la ſocieté des coquettes: Avec elles on aprend l'art d'aimer criminellement, on reçoit des leçons de rompre à propos avec un mari incommode, car elles ne ſe piquent que de telles galanteries.

Ce n'eſt point la taille d'un mari qui doit régler la tendreſſe d'une femme; ce n'eſt pas même cette belle humeur, cette complaiſance, ces charmes de l'eſprit ſur leſquels elle doit meſurer ſa paſſion; c'eſt uniquement ſur le devoir, je mé défie d'une ſageſſe qui n'eſt ſoûtenuë que par les perfections d'un homme qu'on adore, l'amour s'év noüira au moment que ces avantages diſparoîtront.

¶ Envoyer certaines femmes avec la Matrone d'Epheſe, c'eſt leur faire trop d'honneur; beaucoup ſe déclarent ſans qu'on les préviene; beaucoup cedent ſans ſe défendre.

La fierté, l'indiference, c'eſt ce que je redoute le moins dans une femme, j'apprehende plus la violence de ſon amour que tout le reſte.

Dans peu de femmes la fierté est sincere,dans presque toutes c'est une vertu de bienséance; il a falu avant que de l'acquerir combatre violemment une humeur trop facile.

Une fierté qui n'est que pour la bonne grace, menace ruïne à tout moment.

Les belles ont une modestie scrupuleuse, une pudeür revéche; majs il ne faut point se desesperer, elles s'aguerriront peu a peu, leur timide vertu n'atend pour se rendre que la gloire de plusieurs démarches.

La fierté sied-elle bien aux Dames? Sans doute, pourvû qu'elle ne se démente point.

La fierté ne rend pas une femme méprisable, d'abord qu'elle l'a fait servir de sauvegarde à sa pudeur.

¶ Pour connoistre l'or, on doit le mettre à l'épreuve. Je ne conseille pas de trop éprouver une femme, à moins que vous ne vouliez avoir des preuves de sa foiblesse. En cela ne les méprisons pas, nous n'avons pas plus de force qu'elles.

¶ Une tendre union se forme entre deux personnes, leur amour est ardent, peu à peu la froideur succede à ces premiers feux. Accusera-t-on le galant? Blâmera-t-on la maistresse? Si cette belle n'avoit ou trop ou trop peu fait pour cet amant, que ses bontez ont détaché, ou que ses froideurs ont déconcerté, sa passion seroit toûjours égale; prononcez donc sur la raison que je vous expose.

¶ Le

¶ Le caractere de prude eſt parmi les femmes ce qu'eſt chez nous le caractere des hypocrites.

Amarante n'aime point qu'en pleine compagnie on ſe donne des libertez, elle prend ſon fier & ſe gendarme auſterement, parce que, dit-elle, il y a temps pour tout.

La prude viſe au fin, elle n'eſt qu'un peu plus de temps à ſe rendre, & le fait avec plus de ſeureté qu'une autre qui ſe jette à la tête.

Je me défie d'*Olimpe* avec ſon air de Veſtale. Ces pudeurs inacceſſibles aux plus honnêtes gens me ſont ſuſpectes, depuis que je ſçai l'hiſtoire d'*Antiope* qui refuſa à Jupiter dans ſa grandeur, ce qu'il obtint déguiſé en Satire: nous avons trop vû des prudes diſputer le terrain & le ceder enfin à un amant ſans merite.

¶ L'eſprit de contradiction dont on accuſe les femmes paroiſt ſur tout dans leur maniere d'aimer, elles adorent un homme qui les traite avec indifference, elles mépriſent celui qui les adore, rarement leurs inclinations prennent un autre cours.

Il y a quatre ans que vous brûlez d'amour pour *Eumelie*, vous vous plaignez de ſes froideurs, il ne vous reſte qu'un moyen de les vaincre; marquez lui, croyez-moi, de l'indifference.

¶ Un homme bien fait n'eſt pas generalement bien receu de toutes les Dames, il

ne plaist qu'à celles qui sont mieux faites que lui. Aux autres dont il éfaceroit les charmes sa presence est insupportable.

¶ Est-ce le merite qui produit un Cavalier auprés des femmes? oüi, mais il y a merite & merite.

Trapile n'a ni argent ni sçavoir vivre, il est brutal & grossier. Les belles quoi qu'il en soit le courent à l'envi; le goût n'est pas matiere à contestation.

Crisante est aimable, chante agréablement, paye d'esprit, au reste fort délicat, on le destine pour la conversation.

¶ Siéd-il à une Bourgeoise de faire le bel esprit, de rafiner sur la langue, ou de ne parler que de Romans? Dans une femme de qualité on le pardonne, dans une bourgeoise tout au contraire.

La modestie, la simplicité sont les vertus qui honorent les femmes ordinaires, elles honoreroient également les femmes du haut rang, par malheur la coquetterie leur prescrit d'autres manieres de se distinguer.

¶ L'imagination des femmes passe pour trés délicate, tout chez-elles répond à cette délicatesse, elles en ont dans leurs manieres: les nôtres ne sont point comparables aux leurs dans leur parler, il ne faut que l'exemple des gens de la Cour pour connoistre l'interest qu'on a de les frequenter; dans leurs sentimens, elles assaisonnent on ne peut

guere

guere mieux une vengeance, ou concertent finement une liaison; dans leur choix, la preuve de ceci m'embarasse.

¶ Disons-le à nostre confusion, les femmes ont plus de constance que nous, quand elles aiment: quand elles n'aiment pas, elles sçavent mieux dissimuler que tous les Tiberes du monde.

La dissimulation dans un homme est dissimulation; dans une femme elle s'appelle fourberie.

Qui ne sçait pas dissimuler ignore l'art de regner. Cette maxime est autant celle des femmes que des Rois. *Eraste* depuis long-temps fait les doux yeux à *Junie* qui ne regardoit en lui que sa qualité de Marquis; il a toûjours crû qu'il en estoit aimé, elle ne l'en a dissuadé que d'aujourd'huy; tant pis pour lui, étoit-il necessaire qu'il lui fit confidence que tout son bien étoit en décret.

¶ La discretion n'est pas, à ce qu'on prétend, la vertu favorite des Dames, j'ay des exemples du contraire. *Carite* cherche à se marier, elle ne va pas dire qu'elle a eu pendant deux ans une sourde galanterie.

Vous rencontrez *Lucie* qui se hâte de terminer vôtre compliment; surpris de la voir dans les ruës de si grand matin, vous en demandez la cause; d'un ton embarassé elle vous répond qu'elle va à l'Eglise; est-elle obligée de vous dire qu'elle court à son rendez-vous!

Glicere qui depuis quinze ans fait bruit dans les rüelles, s'est-elle avisée jusqu'ici de reveler le mistere de son âge? je ne puis autrement nommer une chose qu'elle cache obscurement.

L'amour cause d'étranges metamorphoses. La fiére s'humanise, la dévote écarte ses scrupules, la prude ne sauve que les apparences, la farouche ne l'est point dans le particulier, l'indifferente ne l'est qu'un temps, il n'y a que la femme lubrique qui ne sçauroit changer.

¶ *Justine* qui a ses raisons ne se soucie pas qu'on l'aime, pourvu qu'avec elle on fasse tout ce qui est du devoir d'un homme veritablement amoureux, je serois faché qu'on entendit autre chose que les civilitez, les démarches respectueuses, les avances ordinaires.

¶ Depuis six ans *Dorante* fait la cour à *Belise*, son amour est enfin recompensé, vous croiez qu'elle lui a donné les dernieres faveurs, c'est ce qui vous trompe, elles les lui a cherement venduës.

Une femme du monde entretient son galant de bon air, elle lui donne beaucoup d'argent, qu'en pensez-vous? Ce n'est que pour se faire ensuite acheter plus honorablement ses faveurs.

¶ *Sabine* a refusé d'être la Reine du Bal, elle aime mieux la liberté du commun des masques que la contrainte de cet honneur; elle

elle auroit receu à la verité mille douceurs, autant de declarations ; c'est justement ce qui lui déplait, elle hait à la mort les grands parleurs. Les femmes n'aiment pas ceux qui ont ce défaut.

¶ La devotion est une bonne chose, une dévote n'est pas estimée telle, il s'en faut tout.

Une devote est chez elle trop incommode, elle porte même son incommodité jusqu'à l'Eglise, mais c'est le lieu : Dieu n'accorde sa grace qu'à ceux qui la lui demandent avec une sorte d'importunité.

¶ Une maistresse passionnée est plus genereuse que l'amant le plus liberal : elle donne ses faveurs pour rien, le galant se seroit ruiné à les meriter. Que d'argent épargné d'un coté ? Quel désinteressement de l'autre ?

Un honnête homme ne se prevaudra jamais des faveurs d'une Dame, l'amour chez lui fera place à l'estime, le mépris n'aura aucune part à son refroidissement.

¶ La liberté est un bien dont nous serions fâchez d'être privez ; les hommes sont ennemis de la contrainte, particulierement les femmes, elles soûtiennent à merveille l'opinion du libre arbitre.

Argire n'est pas un jour sans aller en partie de plaisir, elle rentre chez elle à toute heure de nuit, son mari n'en dit mot, je l'aprouve ; long-temps il s'en est plaint, & toûjours inutilement, à la fin il s'est fait un calus, aussi en vit-il plus content.

¶ Quand je vois une femme d'esprit, elle me donne de l'attention, je l'aimerois pour maistresse; pour femme sur mon honneur je n'en voudrois pas, ma maison deviendroit la retraite de la pedanterie.

Melinde est des personnes qui composent le beau monde, son esprit ne s'épuise jamais, elle a une humeur sans façon: un entretien fort divertissant, parle de tout & parle naturellement bien; il est permis de dire son goût, Melinde me conviendroit.

Frontine n'a que le talent des premieres visites, encore y-a-t-elle des absences d'esprit qui dégenerent en extravagances. Sujete à estre abatuë par une mélancolie subite, on est estonné qu'elle passe d'une grande joye, à un sombre chagrin, ayant sur tout martel en tête, dés que l'œconomie de sa coëffure se gâte. Frontine n'est pas la seule de cette humeur.

¶ La propreté dans une Dame me ravit, mais je n'aime point ces propretez de ceremonie qui donnent de l'inquiétude.

S'habiller aujourd'huy de la belle maniere, être huit jours ensuite dans un negligé privé de bonne grace, c'est une mauvaise habitude. La propreté doit être une vertu de tous les jours.

Une maniere de s'habiller propre & bien entenduë fait honneur à toutes sortes de personnes, elle donne aux belles de l'avantage, dans les laides elle repare la trop grande difformité.

Bien

Bien des maris font la dépense des habillemens de leurs épouses sans joüir de leur propreté. La coquette suit en s'habillant le goût de ses galans, & ne s'habille que pour eux, l'époux voit sa femme dans un affreux negligé.

¶ Peu de chose nous attache, peu de chose nous détache. Un chien, un oiseau, un perroquet, voilà ce qui borne l'affection de la plûpart des femmes.

Les femmes n'ont que des passions extrémes. L'amour chez elles est une fureur, l'indifference passe en haine, la jalousie dégenere en rage.

¶ La curiosité est le foible du sexe, je ne trouve pas qu'elle soit moins le nôtre. Les femmes veulent tout sçavoir pour le redire, nous voulons tout apprendre pour le répeter; nous sommes tant à tant, ne nous reprochons rien.

¶ Les hommes se dégoûtent d'une femme qu'ils connoissent trop, les femmes se préviennent de froideurs contre un homme qu'elles ne connoissent pas assez.

¶ Ne vous étonnez pas que la laide soit plus jalouse qu'une belle. Autant que vôtre nonchalance trouble l'une, autant vôtre amour incommode celle-ci. La belle n'a pas peur que vous lui échapiez, la laide apprehende qu'on ne la neglige. Si vous vous détachez de celle-là vous reviendrez bien-tôt au parti de vôtre tendresse, si une

fois

fois vous vous dégoûtez de l'autre, il n'y a plus de retour. De ces trois raisons choisissez la meilleure.

Un jour on me demanda pourquoi il n'y avoit pas comme autrefois des eaux de jalousie. Je ne sçai si je fis bien de répondre, que l'infidelité des femmes les avoit épuisées, & qu'il n'étoit plus necessaire de ces témoignages pour être convaincu de leurs perfidies.

¶ La sage conduite de plusieurs femmes fait leur apologie; elles n'ont aucune part à ce que j'ai dit contre celles qui ne leur ressemblent pas.

L'ESPRIT ET LA SCIENCE.

ON prétend que Cratés mit son argent entre les mains d'un Banquier, le priant de le rendre à ses enfans, s'ils n'avoient point d'esprit, ou de le distribuer au peuple s'ils devenoient Philosophes. L'esprit tient lieu de toutes choses. Quiconque en a, néglige la fortune, & se soucie peu de faire sa cour aux grands.

Je ne trouve pas mauvais qu'il y ait des gens fort riches, sans cette abondance de biens, la plûpart mourroient de faim faute de talent.

Les

Les gens d'esprit sont seurs de ne jamais manquer. Leur industrie remplace le defaut du bien.

Un stupide quand il devient malheureux, l'est doublement; il a son malheur, & n'a point de ressource.

Le bien acoquine furieusement. Combien de débauchez qui ne le seroient pas s'ils n'avoient que mille livres de rente? Combien de faineans auroient pû cultiver leur esprit que le plaisir a amolis?

Tu serois honnête-homme, me dit un jour mon pere, dans l'emportement, si je ne te laissois rien.

¶ Quand même l'esprit pourroit s'acheter, le débit n'en seroit pas grand: Qui est ce qui ne s'en croit pas suffisamment?

¶ Les gens qui ont le plus d'esprit sont sujets à faire les plus lourdes fautes. *Cimon* pour son repos prit le parti du celibat, il y vécut long-temps d'une maniere fort agréable & paisible. Devenu septuagenaire il épouse une fille qui n'a que dix-huit ans. Sa science, son mérite, son experience du monde ne sembloient pas le conduire à ce terme.

¶ Il est fort ordinaire d'avoir beaucoup d'esprit sans une grande érudition. Jamais il n'arrive d'avoir beaucoup d'érudition sans un grand esprit.

¶ Dans le siecle où nous vivons on ne se croit pas obligé d'estimer un homme par l'étenduë de son esprit. Personne ne se veut

veut donner la peine d'approfondir ſon ſçavoir; s'il n'a le talent d'en impoſer, il demeure inconnu.

Un eſprit ne vaut que ce qu'il paroît. Faites un compliment à propos, ayez à commandement quelques bons mots, donnez place dans une converſation à de jolis recits, rempliſſez des bouts-rimez, hazardez un madrigal, un couplet de chanſon, vous ſerez plus admiré que le Geométre le Philoſophe, le Theologien; c'eſt le goût du monde.

On ne parleroit pas avec tant de froideur du merite de *Dorimon* s'il ne faloit deviner qu'il a de l'eſprit.

¶ Un eſprit ſolide ne paſſe pas aiſement d'une extremité à l'autre: s'il change de ſentiment, c'eſt la ſeule raiſon qui l'y détermine.

¶ Un homme d'eſprit ſe trouve embaraſſé avec celui qui en manque. S'il parle ingenieuſement on ne l'entendra pas, s'il veut ſe mettre à la portée de cet ignorant, je doute qu'il puiſſe ſe rabaiſſer juſqu'à lui.

¶ Les hommes s'attachent à apprendre mille choſes qu'il faudroit éternellement ignorer, & les plus ſçavans en ignorent beaucoup qui ne ſont pas inconnuës aux moins inſtruits.

On vante la memoire prodigieuſe d'un François qui ſçait juſqu'à vingt langues. M'aſſureroit-on qu'il entende ſeulement la ſienne?

Dés

Dés que je sçaurai parfaitement ma langue, si j'ay du temps de reste je le donnerai à l'étude de quelqu'autre. Je ne risque rien de parler de la sorte, la vie d'un mortel peut-elle suffire à apprendre une chose comme il faut ?

Teoçrine receu Bachelier depuis quatre jours se propose d'étudier le grec & l'Hebreu, afin de mieux entendre le texte original de l'Ecriture. Espere-t-il se rendre plus habile que les Docteurs qui l'ont précedé ? Qu'il profite de leurs lumieres, il éclaircira en quelques années ce que seize cens ans de recherche ont à peine débroüillé.

¶ Si l'usage étoit de parler en France Grec, Latin, Allemand, Espagnol, j'aurois l'ambition d'étudier promtement ces langues. Par tout on entend le François, on le parle, on écrit en cette langue, que servent donc les autres ?

Vous aurez un Panegyrique à faire, vous serez nommé pour prononcer une Oraison funebre dans une assemblée de gens eloquents où on ne s'explique qu'en latin. Comment vous tirerez-vous de cet embarras, si vous ne le sçavez en perfection ? Belle objection que vous nous faites, pourroit repondre *Arsene* ! Les maîtres és Arts, les Recteurs ne viennent-ils pas alors à nôtre secours ?

¶ L'ignorance de plusieurs qui avec l'unique talent d'une heureuse memoire veulent

lent parler en public, augmente fort à propos le recours de quelques sçavans pauvres.

Je ne voudrois pas étre chargé de prononcer en toute ma vie autant de Sermons qu'il s'en debite en un Carême à Paris par de jeunes Orateurs, qui ne sçavent que se faire honneur du travail d'autrui.

Si les copistes étoient bannis d'un Etat, le Clergé les reclameroit bientôt. C'est assez aux Abbez de qualité d'apprendre un discours de trois quarts d'heure, sans qu'ils soient obligez de le faire eux-mêmes.

¶ La science a ses bornes, l'ignorance n'est pas generale. Les Sçavans peuvent aussi penser juste.

¶ Sçavoir tant de choses, c'est comme si l'on ne sçavoit rien. Les idées sont tellement confuses, qu'a moins que d'avoir l'art de les démêler, le grand sçavoir nuit plus qu'il ne fait honneur.

¶ *Mondor* avoit cinquante mille écus de rente, il s'est ruiné & a ruiné ses amis. On ne l'accuse ni de galanterie ni de débauche. A quel jeu a-t-il perdu ce gros patrimoine? Il a voulu faire le Chymiste, & s'est reduit à la mendicité.

¶ Les Sçavans cherchent moins à s'instruire de leurs devoirs, qu'à satisfaire l'amour propre. Le Philosophe s'applique à developer les secrets de la nature, au lieu d'étudier les mouvemens de son cœur. Le Juriste consacre une infinité de veilles à apren-

prendre les régles de la justice, rarement à l'exercer. Le Theologien ne songe pas tant à profiter de la grace qu'à en connoître les differens effets; est-ce là l'usage que nous devrions faire de la science?

¶ Les Philosophes anciens parloient plus de la nature des Dieux que de la nature des choses. Les modernes laissent aux Theologiens le soin de parler de Dieu, & s'appliquent uniquement à la découverte des principes naturels? en sont-ils mieux?

¶ Un homme qui se défie de ses lumieres est plus proche de la verité qu'un sçavant superbe qui croit sa raison infaillible. Celui-là craint de se tromper & il arrivera qu'il ne se trompe pas; celui-cy s'est déja trompé, en ne convenant point de l'incertitude de ses connoissances.

¶ Il n'appartient qu'aux sçavans de ne se point lasser d'apprendre: plus ils sçavent, plus ils ont l'ambition de ne rien ignorer. Ceux qui ne connoissent pas le prix de la science, fuyent le travail. L'habile Mathematicien est toûjours dans les figures, l'ignorant erre d'objet en objet, & se contente d'efleurer les choses difficiles.

Le bon Musicien compose sans relâche, le mauvais se borne à certaines cadences que l'habitude lui rend aisées.

¶ Le subtil Philosophe creuse les difficultez, le demi-sçavant les touche legerement.

¶ Les

¶ Les ſciences ne s'apprennent pas d'abord. Aux longues études, aux penibles veilles le ſuccés eſt reſervé.

Tous les beaux arts ont quelque choſe de difficile qui ne ſe fait ſentir qu'aux connoiſſeurs, & qu'à ceux qui, pour ainſi parler, les voient de prés. Les perſonnes mediocrement habiles qui ne les regardent que de loin, ſe flatent d'y arriver ſans peine. Comparons les premiers à des voyageurs, qui plus ils approchent d'une montagne, plus ils la trouvent eſcarpée; le ſecond à ces mêmes voyageurs, qui plus ils en étoient éloignez, moins ils la croyoient rude.

Il y a, dites-vous, trente ans que *Philante* s'applique à la lecture des anciens Philoſophes; ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'il combat le Pirrhoniſme. D'où vient? vous demanderai-je, pluſieurs ne l'ont-ils pas conteſté? C'eſt qu'ils n'avoient pas les lumieres de *Philante*. Plus on fouille, plus on découvre du difficile dans ce qui s'oppoſe au ſentiment que l'on protege: ſi *Philante* n'avoit étudié que vingt ans, il ſeroit encore Pyrrhonien.

¶ Socrate prié de dire s'il penſoit qu'un certain Prince fût heureux environné de grandeur & de gloire; avant que de répondre il demanda *quelle étoit la ſcience & la vertu de ce Prince.*

Mille fois on nous l'a dit, Le bonheur n'eſt point attaché aux grandes conditions. Quel-

Qu'elle estime puis-je faire d'un Prince, qui n'a ni science ni vertu ? Lui-même peut-il se croire heureux s'il est dans l'ignorance des belles choses, & hors des bonnes.

La science qui a fait le bonheur des Philosophes, est par cet endroit plus necessaire aux Grands qu'on ne pense ; elle est glorieuse aux Princes heureux, elle est capable d'adoucir le chagrin des plus infortunez. La science donne des loix de moderation dans les hautes fortunes, & des bornes au désespoir dans les durables adversitez.

Un Grand qui sçait, trouve plus de plaisir à lire les livres de Seneque, qu'à se repaître les yeux & les oreilles par les charmes d'une simphonie ravissante, d'un spectacle delicieux.

Aristarque rebelle aux volontez de son pere qui en vouloit faire un bon Financier, suit l'inclination qu'il a pour les lettres. Mauvais parti, s'écrie toute sa famille ! On pâlit sur les livres, on se rend malade à force d'écrire, l'on meurt dans la fleur de sa jeunesse : tant mieux pour moi, répondrois-je si j'étois *Aristarque* : Du moins aurai-je vécu.

LES

LES AUTEURS.

ON est revenu de la fausse subtilité d'un Auteur, qui se fait imprimer, à ce qu'il dit, par obéïssance. Un ami ne va point sans nôtre consentement faire les frais d'une impression, ni nous exposer malgré nous à la censure.

Belus nous oblige de lui sçavoir bon gré des motifs indispensables qu'il a de produire ses Satyres. Il y a de la tirannie à faire dépendre l'équité de ses lecteurs d'une approbation qu'il n'a pas meritée,

¶ *Menalque* prévenu de lui-même se propose d'enrichir les bibliotéques d'un volume de sa façon, il écrit sans consulter personne de ses amis. Seul & favorable juge de ses ouvrages, il les porte enfin chez un Libraire connu. Le titre en est éblouïssant, quelques endroits en sont bons: on lui fait enfin des offres de son manuscrit, il les accepte; & content plus qu'on ne peut dire il medite déja le projet d'un second & d'un troisiéme livre. Le premier est entre les mains de l'Examinateur préposé qui, accoûtumé d'approuver les choses mauvaises, pourvû qu'elles n'interessent pas autrement le public, délivre son certificat. Le Libraire, mais c'est trop tard, commence à reflechir sur les conditions de son traité. Prévoïant que de deux mille exemplaires qu'il s'est en-

engagé de tirer, il n'en sera peut-être pas debité cinquante, il renonce à l'impression du Livre, aime mieux perdre & son privilege & son argent, que de risquer de plus gros frais. *Menalque* n'est-il pas obligé à restitution? il ne faut pas être trop fin casuiste pour le decider.

¶ Chaque Auteur a ses partisans, & ses ennemis, du credit des uns ou de l'envie des autres dépend la destinée d'un Livre. Les productions nouvelles bonnes ou mauvaises ne sont ni universellement condamnées ni generalement aplaudies : j'en viens de dire la cause.

¶ Le sort d'un Auteur qui commence mal est de mal finir. Tel a fait une méchante preface qui a mis à son ouvrage une conclusion détestable.

Capis a fait un Livre d'une grosseur, je voudrois dire d'une bonté raisonnable, la preface en est admirée, je suis faché qu'elle ne soit pas de lui.

Si quelques Ecrivains de nôtre temps étoient devenus Papes, on n'auroit pas tant disputé sur l'infaillibilité.

On me demandoit dernierement ce que je trouvois de bon dans les écrits de *Sostris*, je répondis qu'il avoit eu envie de bien faire.

¶ Tantôt une preface est trop courte, & par là inutile ; tantôt trop longue, & elle ennüie. Une épître dédicatoire ne fait qu'exciter l'envie des faiseurs de panegiriques. Une table embroüille plus qu'elle n'éclaircit.

En ſuprimant ces trois choſes on s'épargne du travail, & un Livre n'en eſt pas moins eſtimé.

La preface eſt vôtre écüeil, diſois-je librement à un de mes amis homme de Lettres. Faites un Livre où il n'y ait ni table ni preface, ni épître dedicatoire, vous ſerez ſeur de plaire à mille gens qui ſe plaignent que ces trois articles ſont la moitié d'un ouvrage; il profita de mon conſeil, & ſe ſouvint que l'exemple de L... pouvoit l'autoriſer.

¶ Le titre d'un Livre doit beaucoup promettre, l'ouvrage doit encore plus donner.

Que je me ſuis de fois en ma vie repenti d'avoir acheté un Livre ſur la bonne foi d'un titre magnifique! Dieu veüille que le mien n'ait pas cauſé de tels repentirs.

¶ Eſt-il bien fait de mettre ſon nom à un Ouvrage? Oüi, ſi l'on a quelque aveu parmi les gens d'eſprit; jusques là, non. *Xantipe* a pourtant mis le ſien en gros caracteres à la tête de ſes œuvres. L'a-t-elle fait à ſon premier ouvrage? La modeſtie comme toute autre choſe a ſes bornes; ſi vous trouvez qu'elle ſoit blâmable profitez de ſa faute.

¶ Une cinquiéme édition m'eſt garant du ſuccés d'un Livre; la huitiéme me cautionne qu'il ne s'en eſt point fait de meilleur.

¶ Il y a des Auteurs chez qui les bonnes & les mauvaiſes choſes ſont tellement mélées qu'on ſe brouille & qu'on ſe reconcilie

à

à tout moment avec eux ; c'eſt une neceſſité.

Les Ouvrages de quelques-uns de nos écrivains portent le caractere de legereté attaché à leur nation, tantôt ils ſoûtiennent une opinion, peu aprés ils la combattent, leur jugement ne ſe fixe point.

¶ Bien écrire & bien parler ſont deux talens trop diferens pour ſe trouver dans une méme perſonne. On expoſe en converſation tout ce qui ſe preſente à l'eſprit ſans faire choix de ſes penſées: l'homme de cabinet ſe rend plus exact, il ſe défie de la fertilité de ſon imagination, & croit qu'une penſée pour valoir quelque choſe, doit auſſi lui coûter quelque choſe.

Un ouvrage chrétien doit ſe ſentir de la pureté du chriſtianiſme, elle ne doit pas même être bannie d'un ouvrage prophane. Qu'on voïe dans le premier que l'Auteur n'a voulu parler que de Dieu & de ſes miſteres; qu'on reconnoiſſe dans le ſecond qu'il ſçait faire un ſaint uſage de tout, & qu'il n'a travaillé que par de bons motifs.

Nous avons des Livres de morale ſi beaux, ſi noblement écrits, qu'ils ne laiſſent à deſirer que le prompt changement de ceux qui les liſent.

Malipe en écrivant ſur une matiere de Religion a laiſſé tout à dire à ceux qui traiteront le même ſujet ; pourquoi ſort-il de ſon talent, il pouvoit nous donner un fort

bon traité de Phisique : la Theologie n'est pas son bel endroit.

J'estime les romans bien écrits, j'en ai lû quelques-uns avec plaisir, cela ne dit pas que je voulusse les avoir faits.

Un faiseur de romans, un Poëte critique, l'Auteur d'un Livre dangereux se font promptement afficher aux endroits les plus remarquables de la ville. Il n'y a pas jusqu'aux portiques des Temples qui ne soient décorez de leurs superbes placars. On revere leur genie, on avoüe leurs ouvrages. Il arrive à N... d'écrire une fois en sa vie, ce n'est ni une histoire galante, ni une mordante satyre, personne n'achete son Livre, personne ne se veut donner la peine de le lire; c'est que son ouvrage est chrétien.

¶ On auroit tort de reprocher à quelques modernes qu'il n'y a rien de nouveau dans leurs productions; plusieurs, le nombre en est petit, devoient à eux mêmes ce qu'ils ont écrit.

Le public n'admire point un Auteur qui ne lui aprend rien de nouveau, c'est vôtre faute. Quittez le dessein de faire un Livre, si vous ne sçavez pas donner à vos pensées la grace de la nouveauté.

¶ Peu sçavent tirer avantage des lumieres des anciens il faut étudier le goût de son siecle. Dés qu'un Auteur a en tête de copier, il court risque de s'égarer, & sort infailliblement de la voïe qui conduit à l'aprobation.

Ce

Ce qu'on appelle imitation en fait d'ouvrages d'esprit, n'est ordinairement qu'un vol bien déguisé, un honnéte larcin.

¶ C'est un éfort glorieux que de se proposer les grands hommes pour modele. Quand même on ne les attraperoit pas, ou qu'on ne les suivroit que de loin, il suffit de marcher dans leur carriere pour n'avoir pas en vain travaillé.

Ceux qui desormais feront des tragedies ne s'estimeroient-ils pas heureux d'étre apellez de petits *Corneilles*, les *Demarêts*, les *Colasses*, de petits *Lullis*, les B. les R. de petits *Despreaux*. *La Bruyere* ne se croyoit pas deshonoré qu'on l'appellât le petit *Theophraste*: je me rejouirois fort d'être nommé le petit *La Bruyere*.

¶ Faire reproche aux modernes de ce qu'ils ne sont ni si fins ni si élevez que les anciens, c'est avoir un amour déreglé pour l'antiquité: à parler sans passion on trouvera que les modernes les suivent de bien prés.

Nous devons avoir de la veneration pour ceux qui ont fait de si belles découvertes dans les sciences; mais elle ne doit pas nous aveugler sur le merite de ceux qui ont profité de leurs leçons, qui même ont encheri sur leurs connoissances. Cela se peut dire à la loüange d'un siécle où il a paru tant de beaux esprits qu'on pourroit douter si dans celui d'*Auguste* il y en avoit davantage les gens idolâtres de

l'antiquité me blâmeront de parler ainſi. Aprés *Ciceron*, *Virgile*, *Horace*, ils n'eſtiment perſonne, ils ne les eſtimeroient pas même s'ils avoient eu le malheur de renaître dans ces derniers temps, parce qu'ils ont reſolu de contrequarrer le goût des modernes.

¶ En matiere d'éloquence il y a des choſes qui veulent étre traitées avec grandeur, d'autres où la ſimplicité du ſtile produit une majeſtueuſe bienſeance. N'ayez point l'ambition de vous élever au deſſus de vôtre ſujet.

Cet amas de figures, cette confuſion d'ornemens repandus dans les ouvrages nouveaux font voir que l'éloquence prophane eſt adonnée au luxe, qu'elle aime le faſte: l'éloquence chrêtienne eſt plus modérée, plus ſimple, plus naturelle.

¶ Trop d'eſprit dans un Ouvrage eſt une eſpece de défaut; je ne trouve que celui là dans S. Evremont. N'afectez plus *Mucie* de briller par tout; l'attention du Lecteur eſt fatiguée par le nombre des penſées, il eſt à propos de lui laiſſer prendre haleine.

Que ſert d'être ſi guindé dans ſes expreſſions, ſi compaſſé dans ſes phraſes? Un Autheur doit ſe mettre à la portée de tout le monde.

J'enrage, pardonnez cette expreſſion à mon dépit, quand en liſant un nouveau Livre, il faut qu'à tout moment je conſulte FURETIERE OU RICHELET. Les Auteurs d'au-

d'aujourd'hui prenent à tâche de se servir de termes rares, extraordinaires, inconnus. Encore si on etoit assuré d'en trouver l'explication; mais ils partent la pluspart de leur genie; que ne mettent-ils un commentaire à la marge pour soulager l'esprit vainement gesné des Lecteurs.

Ceux qui ont écrit au commencement de ce siécle ne s'entendent presque plus, leurs termes ont vieilli. Ceux qui écrivent à present ne s'entendent guere mieux, leurs mots ne sont pas assez établis.

¶ Les *Arpins*, les *Floris* crient au meurtre, ils se plaignent qu'on les pille, qu'on les vole, comme s'ils étoient gens volables: je ne me flate pas d'être à couvert de leurs plaintes: Pour peu qu'ils s'opiniâtrent contre moy, je les prierai de me dire leurs qualitez, afin de les mettre à la place que j'avois destiné pour mon nom, puis-je leur faire une meilleure condition?

¶ On auroit mauvaise grace de rejetter comme indigne d'écrire un homme d'armée ou un homme du monde. Nos plus beaux Livres sur la morale nous les tenons des premiers Ministres des plus illustres Princes. C'est de quoi faire rougir une infinité de personnes, dont l'étude se borne à se rendre impenetrables. Ce n'est point un mistere de la foi qu'ils travaillent à nous déveloper, leur art consiste à l'envelopper dans des dificultez toûjours nouvelles dont la Scolasti-

que s'honore, & qui au lieu d'édifier le disciple le rendent curieux, avide, incredule.

Les gens du monde ne sont pas tous ignorans, il y a quelquefois sous le manteau d'écarlate plus de science, que sous la longueur afreuse d'une robe de Docteur bien vanté.

¶ Le Ciel nous donne à tous au premier moment de nôtre naissance une certaine étenduë de jugement, qui perfectionnée par l'éducation & par le commerce du monde nous rend capables de juger des plus belles choses. Les gens qui ne sont aidez que de ces lumieres ne sçavent pas à la verité tout à fait pourquoi ils aplaudissent à un endroit plûtôt qu'à un autre. Leur ame est surprise, leurs oreilles se trouvent charmées, & insensiblement ils portent à Dieu: cela est beau, cela plaît.

Les femmes n'ont que ce bon goût naturel: la plûpart des gens de qualité qui de bonne heure ont suivi la guerre ou la Cour n'ont que cette delicatesse de genie qu'on acquiert dans les assemblées polies; & neanmoins ils se trompent si peu dans leur maniere de juger qu'on s'en raporte volontiers à ce qu'ils pensent.

La défense que fit un critique moderne aux cavaliers de juger des pieces de Theatre me revolta beaucoup. Le bon sens à mon avis ne devient point étranger à qui embrasse la profession des armes: qu'on leur defende

fende j'y consens, de decider d'une loi de Justinien, d'un point de religion, quoy qu'il le falût permettre à quelques uns, ces sciences abstraites, sublimes, élevées passent les esprits qui ne sont pas fortifiez par une étude profonde : n'est-il question que de parler sur une Comedie, sur une Tragedie, sur le geste d'un Acteur ou sur l'organe d'un Musicien, de bonne foi cette defense est trop rigoureuse.

Il ne seroit donc permis qu'aux Poëtes & aux Musiciens d'assister aux spectacles : ceux là examineroient la cadence des vers, & admireroient les endroits touchans; ceux ci battroient la mesure & décideroient de la simphonie; les autres en seroient exclus. Heureusement le critique n'avoit pas droit de juger en dernier ressort, car moi qui aime passionnément la musique, & qui graces au ciel ne suis ni Poëte ni Musicien, j'aurois eu le chagrin de me voir banni d'un lieu, où je ne goûte pas de petits plaisirs, pourveu qu'on me laisse dire ce que je pense.

¶ S'il n'apartenoit qu'à *Corneille* de juger d'une piece serieuse, qu'à *Lambert* de trouver bon ou de blâmer un morceau de musique, les habiles seroient à plaindre, ils n'auroient travaillé que pour eux. En vain dans de magnifiques avertissemens nous auroient-ils exposé qu'ils sacrifioient au public leurs veilles & leurs travaux, qu'ils cherchoient à instruire les uns, à plaire aux au-

tres, & qu'à la censure de tous ils soûmettoient leurs ouvrages.

Quelque fine que soit l'intrigue d'une piece, quelque misterieux qu'en soit le denoüement, le bon sens est d'un grand secours : avec lui on peut juger de tout. MALHERBE demandoit à sa servante ce qu'elle pensoit de ses vers. LULLI se réjouissoit d'aprendre que ses airs servoient d'habillement aux vaudevilles : sommes-nous plus delicats que nos maistres ?

Si dans un ouvrage rien ne plaît à un esprit commun, tant pis pour l'Auteur ; une pensée qui d'une maniere ou d'une autre ne frappe pas tout le monde, n'est pas belle assûrement.

Le petit peuple & le sçavant monde conviennent également du merite de quelques uns de nos Orateurs, les ignorans aussi bien que les Lecteurs rafinez rejettent les productions d'un Auteur insipide ; ce qui est beau, je le repete, frappe d'abord, ce qui ne l'est pas choque aussi-tôt : la diference consiste dans la raison que donne le sçavant de son jugement, & dans le je ne sçai quoi qui me déplait de l'ignorant.

¶ Naturellement on n'a pas de curiosité pour les ouvrages d'un Auteur qui vit encore, seroit-ce parce qu'alors on les croit imparfaits, l'Auteur y pouvant toûjours ajoûter ?

¶ Bien des gens ne goûtent pas PASCAL autant

autant qu'il doit estre goûté, j'en devine la cause : pour le lire avec plaisir il faut avoir autant d'esprit qu'il y en a dans ses pensées, ou du moins estre capable de réfléchir solidement.

¶ Un Ouvrage qu'aura fait un bel esprit pourra devenir l'écuëil de sa reputation.

Ceux là agissent avec adresse qui se conservent le nom de sçavans en ne faisant rien de ce que font les autres pour l'aquerir : tant qu'un homme qu'on croit d'ailleurs en état de se distinguer par l'essor d'un Livre difere d'écrire, on a de luy une haute estime ; l'a-t-il fait, sa reputation échoüe : on attendoit de luy plus qu'il n'a montré.

Je trouve admirable la politique de *Basile* qui laisse le Public dans l'atente de quelque chose de grand, & qui aprés avoir long temps promis refuse de donner : il n'y a qu'en cela que je permets à un homme de manquer à sa parole, je l'excuserois même d'être parjure. Continuez, *Basile*, de prononcer, vous parlez bien, évitez de vous faire imprimer, vous n'en serez que plus estimé.

On ne pardonne rien à un Auteur de reputation ; plus il a reussi, plus on se fait le goût dificile à ses ouvrages, on lui ôte jusqu'à la liberté d'écrire comme auparavant, & on exige de lui un rafinement perpetuel.

¶ Si nous croyons que par un premier ou un seul Ouvrage on puisse se faire le

nom de bel eſprit, deſabuſons nous. Nous ſerions trop heureux qu'un ſecond & un troiſiéme ne fuſſent pas inutilement hazardez. Combien ont été ſiflez à leur coup d'eſſai, qui ſe sont vus enſuite honorez d'une approbation publique? Ceux qui ont du talent peuvent eſperer le même ſort.

¶ J'aime un diſcours naturel, & celuy là ne me plait pas qui afecte de me plaire.

Il eſt fort ordinaire de déplaire en voulant trop ſe rendre agreable: les faiſeurs de pointe ſont ſujets à cet accident.

Ce qui eſt écrit ſans facilité, ce qui eſt conceu avec éfort, quelque bien penſé qu'il ſoit, eſt dénué d'agrément, il ne ſufit pas d'entrevoir de l'eſprit dans un ouvrage, il y faut de l'ordre.

L'eſprit & le feu naiſſent où l'art manque. Quiconque écrit ſans methode n'eſt certainement point goûté. Le défaut de propreté dans le ſtile deshonore la vivacité de l'imagination.

Rien n'eſt beau, s'il n'a la grace du naturel: mais rien n'eſt parfait ſi l'art ne déguiſe adroitement la nature. Le point eſt de ſçavoir duquel des deux peut emprunter davantage la perfection d'un Ouvrage. Dans de certaines pieces le naturel doit dominer, les autres demandent des embeliſſemens étrangers.

Quoiqu'il faille du naturel dans les ouvrages d'eſprit, la nature ne doit pas neanmoins

moins l'emporter si fort audessus de l'art, qu'elle y paroisse sans ornement.

On ne veut point dans un tableau de nuditez grossieres : bien qu'on sçache que Cleopatre accordoit à Antoine les dernieres faveurs, le peintre qui auroit ce sujet à traiter voileroit legerement une partie de ces objets qui choqueroient la delicate vertu des spectateurs. Je demande la même reserve dans un écrivain.

Je trouve qu'il est plus difficile d'imiter VOITURE que de surpasser BALZAC, peu sçavent l'art d'écrire naturellement, & avec grace. Beaucoup ont ce stile pompeux, & cachent de grands defauts à la faveur de leurs grandes phrases.

¶ Les Poëtes n'écrivent pas facilement en prose : ils ont une telle habitude de scander leurs vers que ne trouvant plus leur compte à mesurer leurs periodes il leur est impossible d'en faire deux ou trois de suite. *Vulps* au jugement du Public trés habile ne peut venir à bout de ses prefaces : aprés qu'il les a faites en vers un de ses amis les met en prose : que ne les laisse-t-il dans leur premier état, on les trouveroit meilleures.

Les Poëtes se servent du privilege qu'ils ont d'outrer les choses.

La Poësie tolere l'hiperbole, la prose est ennemie de l'exageration.

On peut dire des Poëtes qu'ils corrom-

pent leur imagination, pour abuser criminellement la posterité.

¶ Il n'est pas defendu à un Auteur de compter en secret les sçavans de son siecle, d'admettre dans ce rang qui il lui plaît: comme il peut se tromper, il seroit dangereux de ne montrer au Public que ceux en faveur de qui il s'est prévenu. Nous en voyons qui disent hardiment, Il n'y a que celui-ci qui parle bien, que cet autre qui possede l'art d'écrire delicatement. Ces décisions sont bonnes dans un manuscrit, que peu de personnes lisent; dans un imprimé elles sont odieuses.

¶ Un Auteur tarit à force d'écrire, l'esprit se séche si on ne lui donne le temps de recouvrer sa premiere fertilité par de bonnes lectures. Il faut laisser de l'intervalle entre un premier & un second livre.

Plus on a de facilité à composer, plus on doit se défier de la fecondité de son genie, cette heureuse abondance doit être suspecte: il est rare que ce qui coûte peu vaille beaucoup.

Je ne puis gagner sur moi de n'écrire que dans un genre. Quand la Morale me plaît, je m'y aplique, quand la galanterie me desennuie, je m'en occupe. Tantôt je suis serieux, tantôt je suis critique. Je tremble en verité dans le peu d'aparence qu'il y a de remplir des goûts si opposez.

¶ Tout est devenu venal jusqu'à la science

ſcience & aux Livres. Pourquoi penſez-vous que ce Libraire vous demande tant d'un Livre qu'il vous vend, c'eſt que lui même l'a déja païé bien cher à l'Auteur ?

Les bons Auteurs ne ſe piquent pas plus de deſintereſſement que les autres. L'honneur eſt une de leurs fins, l'argent la principale. Je doute que C...ait toûjours également enviſagé la reputation ; lorſque ſes pieces ont commencé à lui valoir mille écus.

Un Auteur mercenaire eſt mépriſable : ſi ſon ouvrage eſt bon, cela ne m'empéchera pas de l'approuver.

Si la neceſſité m'avoit reduit à la neceſſité de travailler pour de l'argent, j'aurois aſſez aimé le métier de genéalogiſte ; en eſt il de plus lucratif dans ce ſiécle où l'on donne plus que jamais dans la fauſſe nobleſſe? Un roturier qu'on a le ſecret de faire Gentilhomme, ſe fait liberal & prodigue.

¶ C'eſt une eſpece de fureur que la paſſion d'écrire. Il y en a pour qui ne le point faire ſeroit une mortification cruelle. Qui leur défendroit de compoſer ſous peine de mort ne pourroit pas s'aſſurer de leur obeiſſance, tant eſt furieuſe la manie qu'ils ont de multiplier des volumes.

Les Auteurs ont leur demon comme les avares. Ainſi doit-on nommer la rage qui les poſſede de paroître à la tête d'un méchant ouvrage.

¶ Ne

¶ Ne donnez jamais à penser que vous avez voulu pourſuivre le travail d'autrui. Vous riſquerez moins d'étre Auteur que de commenter ou de traduire. Celui dont vous expoſez les ouvrages eſt peut-être celebre dans la republique des Lettres; ſçavez vous ſi l'eſtime qu'on a pour lui ne diminuera point celle qu'on auroit eüe pour vous? Le Public ne s'atend pas à une ſimple traduction, il croit que vous voulez encherir. S'eſtant formé de vous une grande idée ne deviendrez-vous pas le joüet de ſa critique, quand il connoîtra que vous n'étes pas cet hommes dont il s'étoit fait un beau portrait?

Le Public n'a pas tort d'en vouloir à ces ſortes de gens: car il arrive qu'on tâche d'éclipſer par ſes propres ſentimens les penſées de l'Auteur. On s'aime trop pour renoncer au plaiſir qu'il y a d'ajoûter du ſien à ce que de ſçavans ont dit. Le Traducteur eſt bien puni de ſa témerité. Ce qu'il y a d'exquis dans l'ouvrage, on le lui attribuë, le Public eſt il injuſte? Oüi, me direz vous? Mais qu'étoit-il neceſſaire de le prier d'en uſer ainſi. Ce tour eſtoit bon autrefois, il eſt uſé maintenant, les Lecteurs ne ſont plus dupes.

¶ S'il y avoit une inquiſition au Parnaſſe, le Royaume des Muſes n'en ſeroit que plus floriſſant.

Je pardonne plus volontiers à un homme qui aprés avoir eſté puni, continuë le mêtier de filou, qu'à un Auteur qui s'obſti-

ne

ne à travailler. On a toûjours besoin d'argent, voila l'excuse du premier; il n'y a point de necessité de se traduire en ridicule, voila ce qui condamne le second.

¶ Le sage ne considere point le nombre des livres, il en regarde le prix; il les pese & ne les compte pas.

L'homme sage qui craint pour ses écrits une mauvaise destinée, hesite à les produire; le fol & l'ignorant se precipitent; ils cherchent la gloire de beaucoup travailler & rien autre chose. Tous les mois ils vous donneront un volume; s'ils vivoient cent ans ils ne vous en donneroient pas un bon.

D'où vient que tant de gens trés capables de composer ne l'ont point fait? Leur raison vaut mieux que tous les Livres qu'ils auroient donné. Il n'est pas d'un homme prudent de ruiner par un écrit dont peu connoissent la finesse une reputation que trente années de travail auroient aquise.

¶ Je surprendrois bien des personnes, si je leur disois que l'Auteur de l'ouvrage en ce siécle le plus admiré a été dix ans au moins à le faire, & presque autant à balancer s'il le produiroit. Ce genre d'écrire est extraordinaire, lui disoit-on, vous aurez tous les critiques à dos. Le Livre est à peine afiché que les exemplaires en sont enlevez. Une seconde, une troisiéme, une quatriéme édition paroissent; en un mot nous

nous attendons la neuviéme : dites aprés ce-là qu'il n'y a pas un ſort attaché aux Livres.

LA BONNE ET LA MAUVAISE FORTUNE.

LE pouvoir qu'on donne à la Fortune n'eſt rien, elle-même n'eſt qu'imaginaire.

Admettre un deſtin, une fortune, le hazard, le ſort, c'eſt parler le langage des païens, ce qui arrive contre l'attente des hommes, n'arrive que par une ſecrete permiſſion du Ciel. Tant d'empires détruits, tant de revers, tant de malheurs ſont regardez comme les éfets d'une fortune courroucée; on ſe trompe, la fortune cette divinité chimerique n'y a aucune part. Nous devons reconnoître que Dieu permet toutes ces viciſſitudes pour tenir les hommes dans la crainte.

¶ La Fortune eut autrefois des temples, elle a aujourd'hui de vrais adorateurs.

Nous ne ſommes plus à la verité dans ces temps où l'idolatrie conſacroit des lieux publics au culte de la fortune. On ſe contente de lui rendre ſes hommages en ſecret. L'ambition lui dreſſe des autels où on lui offre volontiers de l'encens.

¶ La fortune fait plus d'hypocrites que la religion n'en a. Si la pieté n'étoit un acheminement à la faveur, comme l'eſprit, la ſcience, la valeur, le merite, on verroit peu de devots.

¶ La fortune, dit-on, change les mœurs, je

je crois plûtôt qu'elle les découvre; tant qu'on vit dans l'esperance de quelque avantage, on se concerte, on se compose, on se deguise, afin de mieux tromper ceux qui entreprennent nôtre élevation. Est-on parvenu à son but, on se montre tel que l'on est.

Cresus irreprochable dans un état privé en est à peine sorti qu'il n'y a point de vices qu'on ne lui puisse justement reprocher; vous m'en demandez la raison, ne voïez vous pas qu'il n'a plus même interest de se contrefaire, sa fortune est faite, que lui importe de dissimuler davantage?

Ne pensons pas que *Cresus* qui dans son élevation est un orgueilleux, un impitoiable, un avare, n'eût déja les mêmes defauts: certainement il les avoit, mais il en arrêtoit l'éclat, il en suspendoit la violence: ses soumissions étoient le voile de son orgueil, sa douceur aparente cachoit sa dureté naturelle, des liberalitez necessaires confondoient son avarice. La fortune est venuë, elle a devoilé les artifices de cet hipocrite, elle le découvre ce qu'il est.

Disons tout, bien des gens croiroient n'avoir pas changé de fortune s'ils ne changeoient aussi de mœurs. On est entêté qu'il ne sied pas de pratiquer dans un poste illustre des vertus qui ne sont de mise que dans l'obscurité. Cette erreur a pour partisans tous ceux qui parviennent.

¶ Que la fortune paroît bisarre dans ses

ſes choix. Tels aprés de grands ſervices rendus languiſſent dans une condition inconnuë, pendant que d'autres ſont recompenſez d'une mediocre action de valeur, que la temerité aura produite; c'eſt le cours des choſes humaines. Accoûtumez que nous ſommes à de pareils évenemens je m'étonne qu'ils nous ſurprenent.

La fortune à bien reçu des malediƈtions des hommes, depuis qu'ils connoiſſent l'extravagance de ſes choix. Elle cache quelquefois parmi le peuple le Maitre du monde; De ceux que nous voïons monter au faiſte des grandeurs beaucoup ont été nos égaux & nos inferieurs. Ils ont trouvê du credit ſans le chercher, malgré eux on les a fait puiſſans; c'eſt de quoi nous nous plaignons.

¶ Les anciens mettoient avec raiſon un miroir ſous les pieds de la fortune; quand on eſt dans une ſituation glorieuſe, on ſe fuit, on n'oſe ſe regarder, ni s'appliquer à ſoi: trop de choſes affoibliroient cette idée qu'on s'eſt formée de la proſperité: on fuit même de voir ceux qui ont été heureux, & qui ne le ſont plus. Les malheurs d'autrui qui devroient guerir l'ambition, ne font helas que l'irriter: l'ambitieux s'imagine la fortune comme une déeſſe conſtante qui ne voudroit pas lui être infidelle. Les mauvais évenemens

il

il les croit éloignez, les bons ſuccez il ſe les promet; peut on ſe flater jusqu'à ce point? Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir des courtiſans diſgraciez, des miniſtres devenus odieux, des grands rabaiſſez ou par leur propre témerité ou par la biſarrerie des Princes. Cet heureux ne voit rien de tout cela, il a mis le miroir ſous ſes pieds; pour le dire plus naturellement, il s'eſt aveuglé.

¶ Saluſte dit que *la fortune domine en tout, qu'elle rend toutes choſes celebres ou obſcures plûtôt par caprice que par raiſon:* cela eſt tres juſte, ce qui ſuit ne l'eſt pas; *elle ne peut donner ni ôter à perſonne l'habileté, la probité & les autres bonnes qualitez de l'ame.* Je parle de la fortune ſelon l'idée qu'on en a dans le monde, toûjours en ſuppoſant les principes que j'ay avancez: qui eſt-ce qui fait que cet homme une fois parvenu à une premiere dignité, ſe montre ſi ingenieux pour arriver au plus haut point d'honneur? Pourquoi cet autre déchu d'une place eminente, paroit-il incapable de ſe relever de ſa chute? ce vertueux particulier s'eſt corrompu dans la faveur; cet homme d'afaires autrefois ſi intriguant, maintenant reduit à lui même eſt ſans genie, ſans induſtrie; reconnoiſſons donc l'autorité de la fortune & ſur les grandeurs & ſur les grands.

Je ne vois rien qui ſoit plus au pouvoir de la fortune que la vertu. Les changemens qu'elle cauſe ne ſe bornant pas à faire d'un

d'un indigne un puiſſant; d'un ſage & d'un vertueux elle fera un cruel & un impie, c'eſt ſon jeu ordinaire.

La fortune nous rend ingrats, dénaturez, impitoiables; rarement fait-elle un ouvrage de grandeur, qu'elle ne produiſe un monſtre de cruauté, & on niera abſolument que la vertu ſoit en ſon pouvoir?

¶ Les hommes voudroient que la fortune prevint leurs ſouhaits; ſes retardemens les affligent. En un jour ils voudroient obtenir ces honneurs auſquels on n'arrive qu'aprés des années de travail; ils voudroient avoir acquis ces richeſſes auſſi-tôt qu'ils les ont deſirées. Ce n'eſt point l'ordre des choſes du monde. Il faut du temps, pour en joüir, on ne les poſſede qu'un moment, on les perd d'abord. Voilà, ſi vous ne le ſçavez pas, les regles de parvenir, & la durée des élevations.

¶ Il n'y a qu'une certaine ardeur qui nous rende dignes des graces de la fortune. Elle traite avec mépris ceux qui ſe relâchent, elle veut des gens actifs à qui l'eſtime de ſes biens donne de l'empreſſement, ſinon elle ſe fâche & devient l'ennemie d'un indifferent puni de ſa froideur en refuſant le ſuccez à toutes ſes entrepriſes.

Bien que nous voïons qu'elle diſtribue ſes faveurs à des hommes qui n'avoient pas cette ardeur à les meriter, ne préſumons rien de ſon indulgence. Alors elle ſignale

ſa

ſa generoſité en recompenſant par avance leurs ſoins à venir.

Perſonne n'eſt exemt de ſe donner de la peine pour faire ſa fortune. Si on parvient ſans travail, on ne ſe maintient qu'avec éfort. L'un vaut l'autre.

¶ Deux choſes manquent à la fortune de la pluſpart. Aux uns il manque de l'avoir bien acquiſe, aux autres il manque d'en uſer ſagement.

Je n'admire pas la fortune des riches, je n'admire que la maniere dont ils en uſent. Les loüanges qu'on leur donne me déplaiſent, ſi on ne me dit qu'ils y font paroiſtre une moderation inſigne.

Que de gens élevez à qui il ne manque qu'une ſeule choſe, juſtement celle dont leur bonheur dépend, c'eſt la moderation.

¶ Un rien contribuë à nôtre agrandiſſement, un rien acheve de nous perdre. Avoir eu quelques complaiſances pour un grand Seigneur, quelques aſſiduitez, quelque empreſſement à ſon ſervice, beaucoup n'en ont pas fait davantage qui ſont parvenus; autant ſont tombez dans la diſgrace par un manque de conduite, une legere imprudence, un petit refroidiſſement d'egards.

¶ S'endormir dans la proſperité, ſe fier ſur ce que rien ne manquera, vivre dans un tranquille inalterable, dans un raviſſement du cœur aux biens de la fortune, n'eſt-ce pas la un vrai Quiétiſme?

¶ La

¶ La fortune ne donne rien, elle ne fait que prêter un tems : demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour toûjours.

Les plus obscures nuits succedent aux plus beaux jours. L'orage fond dans le moment que le Ciel étoit le plus calme. Foible image des grandeurs du monde ! une prosperité ce semble inebranlable est renversée en moins de tems que je suis à le dire. Si le cours d'une vie longue, & delicieuse, si des années de plaisir, des siécles de bonheur ne sont comparez dans le Livre de la sagesse qu'à une ombre qui fuit, à un messager qui s'évanouit, à un navire qui fend les eaux rapides, à un oiseau dont on ne distingue point les traces, à une fleche qui divise subitement l'air; à quoi comparerons nous des fortunes qui ne durent qu'une trés petite partie de la vie, quand je dirois, qui ne durent qu'un instant, l'experience seroit encore pour moi ?

¶ Quand nous tombons il y a ordinairement de nostre faute; quand nous montons, il est rare que nous devions ce bonheur à nostre merite.

On a tort d'accuser dans sa déroute d'autres que soi. Nous nous plaignons de la malice des envieux, de la trop grande credulité du Prince ; nous representons des services oubliez, des belles actions negligées; une disgrace injuste, un long malheur ;

pouvons

pouvons-nous dire que nous ne l'aïons pas merité? Nos services sont-ils si considerables qu'ils doivent être éternellement recompensez? Ces soins que nous exagerons, ces belles actions qui servent de pretexte à nos plaintes sont-elles si regulieres qu'on n'ait rien à se reprocher? Nous souffrons depuis long-temps, qu'avons nous fait pour ne plus souffrir? Nos murmures continuels, nos médisances contre la conduite du Prince, nos efforts pour perdre nos plus intimes amis, sont-ce là les marques de nostre repentir?

Se trouvera-t-il un courtisan que quelques mouvemens d'orgueil dans la prosperité, quelques murmures dans la disgrace, quelque infidelité à l'égard de son maistre ou de ses amis ne rendent coupable du renversement de sa fortune?

¶ Que l'on est ingenieux à tracer de lugubres images de ses miseres, afin d'y rendre les autres sensibles! J'ay tout perdu, dit le malheureux, & la fortune ne m'a laissé qu'un desespoir cruel. Lors qu'on se desespere ainsi, ce n'est pas qu'on n'ait plus sujet d'esperer, c'est plustost qu'on craint un entier dépoüillement de ses biens.

Les plus infortunez ne sont pas dans une telle situation, que leurs malheurs ne puissent augmenter; si cela est, pourquoi dire qu'on a tout perdu?

On n'est plus dans l'honneur, mais on

a du bien ; on n'a plus de bien, mais on a la ſanté ; on n'a plus de ſanté, mais on a la connoiſſance de la verité. Que ſeroit ce ſi avec cette perte de reputation, cette privation de richeſſes, ce nombre de maladies, on ignoroit Dieu? juſques là je ne crois pas de vrai malheur.

¶ Il n'y a point de chute mediocre pour les perſonnes élevées. S'ils tombent, ils tombent rudement, leurs ſecouſſes ſont violentes, leur renverſement fait un éclat furieux, & les peines qu'ils éprouvent dans la diſgrace ſurpaſſent les douceurs de leur premiere abondance. *Les puiſſants ſeront puiſſamment tourmentez.* Cette verité a lieu dens ce monde comme dans l'autre.

¶ On murmurera contre moi, ſi j'entreprens de montrer combien on eſt malheureux de ne l'avoir jamais été. Rien n'eſt plus vrai, Seneque avant moi l'a dit. Perſonne n'a combatu ſon ſentiment. Connoit-on les delices d'une proſperité qui n'a point été interrompüe? Qu'on n'ait pas éprouvé les rigueurs de la mauvaiſe fortune, ſçait-on la maniere de ſe gouverner dans un état heureux? non certes.

Ce n'eſt plus être dans le plaiſir que de n'en jamais ſortir ; ſans l'épreuve des momens fâcheux, on ne ſent qu'à demi la douceur des bons.

L'experience des traverſes qui naiſſent dans le monde accoûtume à leur abord

Aux

Aux heureux qui se sont fait une douce habitude de l'opulence, un mal leger est infiniment plus sensible qu'aux autres les plus dures afflictions. Ignorez-vous pourquoi? je vais vous l'apprendre. Il faut alors acquerir la patience, perdre cet amour de soi-même, se retrancher à une mediocrité jusques là inconnuë, se réjouir de ses pertes, se faire un bonheur de ce qui sembloit insupportable; tout cela coûte.

¶ Je plains ceux qui sont toûjours caressez de la fortune. Dans cet état de tranquillité les passions se reveillent, la cupidité prend le dessus, le cœur devient la maison de l'orgueil, on meurt dans cet assoupissement deplorable; si l'on n'est frapé par l'adversité.

Les bons succés corrompent. Peu montent aux honneurs sans descendre d'autant de degrez de vertu. Peu conservent dans les hauts rangs cette inclination bienfaisante qui leur étoit naturelle. L'heureux ne se croit né que pour lui, & ne se rend utile qu'à lui seul.

Avant que d'arriver à ce poste qu'on occupe, on étoit ami de ses devoirs, la vertu s'est changée avec la fortune. Plus impie qu'auparavant vertueux, fier maintenant à l'excés, avare ou tout à fait prodigue; on n'est plus ce qu'on étoit; pour avoir ses premieres vertus l'adversité est necessaire.

Ceux que la fortune abaisse, rentrent quelquefois en eux-mêmes; ceux qu'elle favorise en sortent avec precipitation, & n'y

n'y peuvent rentrer que par la disgrace.

¶ Il y a une espece d'abondance dans le dépouillement de toutes choses. Que manque-t-il à un homme qui n'a rien ! Tout. Et c'est cela qui le rend souverainement riche, puis-qu'il n'a point de tresors qui l'inquietent, d'honneurs dont la possession le trouble, de plaisirs dont la criminelle jouïssance le tirannise au dedans. Ce sentiment ne tombe pas sous l'imagination des personnes qui comptent pour peu l'avantage d'un cœur exempt de passions.

Dans l'amas des richesses il y a un fond de miseres inseparable, & un vuide affreux de satisfactions. Tout manque à un homme qui a tout. L'excés ne fait qu'augmenter sa convoitise. Plus il possede, plus il desire, ses souhaits l'embarrassent, ses jouïssances ne l'assouvissent point, ce qu'il n'a pas lui fait envie, ce qu'il a ne le rend gueres plus content. Appellera-t-on de mon premier jugement ?

¶ Mille gens qui auroient perdu leur reputation, si la fortune leur étoit devenuë favorable, la conservent tant qu'elle s'obstine à les persecuter. Il ne faut pas étre trop fin politique pour en deviner la cause. Les bons évenemens amollissent certains ; d'autres s'opiniâtrant à braver leur destinée, soustiennent l'opinion qu'on a conçuë de leur activité, de leur penetration.

L'adversité nous fait voir ce qu'est veritablement un homme ; elle develope les gran-

grandeurs de ſon ame, la met dans ſon étenduë, au lieu que la faveur nous montre ſeulement qu'il eſt heureux. Avant que *Sannion* tombât, connoiſſoit-on ſa fermeté, ſon indifference pour les choſes d'éclat? On le croyoit riche, puiſſant, & rien plus.

¶ Il faut plus de courage pour ſupporter, je ne dis pas les peines, mais les joïes d'une éclatante fortune, que pour ſubir la cruauté d'un mauvais ſort. Ici il n'y a point de peine qui n'ait ſes douceurs, là il n'y a point de douceurs qui n'aïent leur amertume. Le malheureux ſe conſole, ſi l'affliction s'écarte pour faire place à de petites joïes; celui au contraire qui croit que la fortune eſt obligée de lui être inviolablement fidéle, ſe fâche & ſe trouble; il regarde comme une extréme infidélité de ſa part la moindre contradiction qui lui eſt ſuſcitée.

¶ Le malheur d'un homme d'eſprit n'eſt jamais complet. Il trouve en lui même des reſſources contre ſon deſeſpoir. Les reflexions qu'il peut faire ſur ſes traverſes, la maniere dont il en parle, ces exemples d'infortune qu'il ſe met devant les yeux, ce tableau qu'il ſe fait des évenemens du monde, la difficulté de parer les mauvais ſuccés, l'impuiſſance de ſoûtenir une grande proſperité, tout cela fait en lui un fond inépuiſable de conſolations qui manquent aux gens moins ſpirituels. Ceux qui prennent plaiſir à ſe rendre agreable le ſpectacle du monde, à or-

ner cette figure de la vanité, se font de belles idées des douceurs qu'on y a, & ne peuvent moderer une douleur irritée par de si fortes exagerations.

Estes-vous malheureux, faites-vous un si desagreable portrait des bonheurs presens, que vous puissiez vous convaincre qu'en les possedant vous n'aurez qu'un foible avantage.

¶ Se voit-on dans l'abondance, on s'aveugle sur ses propres besoins, on s'en fait d'imaginaires, on néglige les veritables; tombe-t-on, on s'aperçoit qu'on n'a pas pourvu aux nécessaires.

¶ Qui n'est point insolent dans la bonne fortune, souffrira volontiers la mauvaise. On sçait faire usage de ses disgraces, quand on n'a jamais abusé de la prosperité.

Autant qu'il y a de gloire à être sage dans les hautes fortunes, autant y a-t-il de merite à être constant dans les mauvais succés.

¶ Les bons succés des ambitieux animent à entreprendre les mêmes choses qui les ont conduits à l'élevation. Mais leurs chûtes ne font pas craindre de semblables revers. Qui voit le credit de SEJAN, les richesses de CRESUS, le bonheur de JUGURTHA, travaille à devenir aussi puissant, aussi riche, aussi heureux, sans qu'on songe à se moderer dans un état élevé, quoi-qu'on voïe la mort de Sejan, le supplice de Cresus, la honte & la captivité de tant d'autres.

¶ Les

¶ Les malheureux sont tournez en ridicules. Tout le monde en sçait comme moi la raison. On n'estime que ceux qui peuvent servir. On appelle merite l'adresse à se pousser, on nomme crime l'infortune.

¶ *Je ne sçai rien maintenant que ce que j'ai donné*, disoit Marc-Antoine, pour se consoler du changement de sa fortune. Les avantages de la generosité sont ignorez dans les temps heureux, on se croit bien appuyé dans la faveur, on neglige de se faire des amis: que l'on est rigoureusement puni de son avarice aux approches de l'adversité! Tout secours est necessaire, personne, ne s'offre à en donner. Ceux sur qui l'on a repandu mille graces, sont à peine touchez de la ruine de leur bienfaiteur: Que doit-on attendre de ceux qu'on a méprisez ou meme desservis?

L'ORGÜEIL ET L'AMBITION.

RIEN n'est plus insupportable que l'orgueil d'un homme que la faveur protege; sa bonne fortune le transporte, il est indocile & méprisant; on trouve moins d'accés auprés de lui qu'auprés d'un Prince, il se fait long-temps demander les graces qui dépendent de lui, ne les accorde qu'à des soûmissions réïterées, qu'à des recommandations nombreuses.

L'orgueil des Grands se supporte plus aisément, la naissance peut justifier leur

fierté : comme on n'a avec eux aucune étroite familiarité, on ne s'étonne pas qu'ils se communiquent rarement. Mais on ne pardonne point à un homme qui joint aux défauts d'une éducation grossiere ceux qu'on contracte dans un haut rang.

On se plaint du fier abord de ce juge qui du commerce a passé à la magistrature; on crie contre la dureté de ce Financier, qui du service aux partis n'a fait qu'un pas : il n'y a que pour ces gens-là à se rendre inaccessibles.

¶ Un fanfaron s'enfle d'une bagatelle. Vous voyez aux appartemens le fils de *Santipar* regarder avec méprisquiconque n'a pas une veste pareille à la sienne. Un étourdi entre à l'Assomption avec une troupe de coquettes, Point de chaises, s'écrie-t-il, point de chaises! A quelque prix que ce soit j'en veux. On lui en apporte, il s'assied, & rit au nez de ceux qui sont debout. Un autre à la comédie prend place sur le theatre; parce qu'il a donné deux écus, il lance vers le parterre des yeux de dédain. Beaux sujets de vanité!

¶ Fut-il un siecle plus injuste? Le sçavant y est confondu avec l'ignorant, l'habile avec le fat : tel est le langage d'un Auteur prevenu de son merite. On peut en general declamer contre les mœurs de son siecle, mais vouloir prouver son injustice par l'indifference qu'il nous marque : cela ne peut

peut partir que d'une vanité pedantesque.

¶ Les plus orgueilleux ne sçauroient approuver dans les autres ce caractere superbe. Plus nous sommes enflez de nous-mêmes, plus la presomption d'autrui nous déplaît. Piqué de l'emporter au dessus de tous, on ne souffre pas volontiers les efforts qu'ils font pour l'emporter sur nous.

¶ Les malheureux ont tort de faire les glorieux. C'est un dépit superbe qui leur fait dire qu'ils se passeront de chacun. Dans les disgraces de la vie on a besoin de tout le monde, des uns pour consoler, des autres pour remedier plus efficacement aux maux dont on se plaint.

Je pardonne plutôt la presomption aux malheureux qu'à ceux qui sont dans la prosperité. C'est une consolation qu'il ne faut pas refuser aux premiers : dans ceux-ci c'est un orgueil qu'on ne peut goûter, j'ai du malheur & il me semble que je ne me le suis point attiré; ceux-là parlent ainsi. Peut-être est-il vrai. Je suis devenu grand, & je ne meritois pas moins, disent les derniers : quelle plus injuste presomtion !

¶ Il nous semble que nous aurons assez de force, pour resister à toutes ces passions maîtresses qui s'emparent du cœur des heureux. Défions-nous de nos belles resolutions, nous sommes orgueilleux en nous promettant de ne le pas être.

Tout ce qui peut exciter l'admiration, excite aussi nos desirs. Nous souhaitons la gran-

grandeur pour avoir part aux louanges qu'on donne aux Grands. Si on nous les refusoit, nôtre ambition seroit déconcertée au milieu de l'abondance & des plaisirs.

Si l'ambitieux manquoit d'admirateurs, sa passion se refroidiroit bien-tôt.

¶ Un homme que l'orgueil domine, pretend justifier sa temerité en lui donnant le nom de bienséance.

¶ Plusieurs Historiens remarquent que dans les anciens triomphes deux hommes precedoient le chariot du vainqueur. L'un portoit une tête de mort, l'autre l'image d'un Paon, redisant plusieurs fois, *Souviens-toi que tu es homme*, comme s'ils eussent voulu donner à entendre au Heros, qu'il deviendroit plus hideux que cette tête de mort, s'il étoit aussi orgueilleux que ce paon. Salutaire pensée dans un jour de triomphe! Un Roi qui n'entendroit chanter que ses belles actions, seroit transporté de vanité, une reflexion sur la mort est alors un contrepoids bien necessaire.

Si on me permettoit de découvrir le sens de ces paroles, *Souviens-toi que tu es homme*: je dirois ce que la flaterie n'osa jamais prononcer: *Songez que vous êtes homme*, c'est-à dire, songez que cette gloire qui vous accompagne s'evanoüira tout d'un coup. Les titres dont on vous honore sont vains; avec eux vous passerez, comme eux vous disparoi-

paroiſtrez, demain peut-être vous obeïrez à ceux à qui vous commandez. *Songez que vous êtes homme*, c'eſt-à-dire, convainquez-vous puiſſamment qu'il n'y a point de fond à établir ſur ce qui brille à vos yeux avec tant d'éclat; ces autels qu'on vous érige, ces ſtatuës qu'on dreſſe à vôtre memoire ſeront de peu de durée, & vous durerez encore moins. *Songez que vous êtes homme*, c'eſt-à-dire ſongez qu'entre vous & le dernier de vos ſujets il n'y a qu'une difference legere; la mort triomphera de vous plus fierement que vous ne triomphez de vos ennemis, elle enſevelira dans le tombeau & vôtre puiſſance & vos grandeurs. Voila ce qu'on vouloit dire à des Heros payens. Cette parole adreſſée à un Roi Chrêtien a un ſens plus étendu. *Le faire ſouvenir qu'il eſt homme*, c'eſt lui dire qu'il doit penſer que Dieu lui demandera compte de l'uſage de ſon pouvoir, de ſes richeſſes, de ſes honneurs; c'eſt lui dire que quelque grand qu'il ſoit, il ne l'eſt devant Dieu qu'autant qu'il s'abaiſſe à ſes propres yeux.

Cette reflexion eſt juſte, & ne ſera pas la plus goûtée, je m'y attends.

¶ Je ne défens pas aux Grands l'amour de la gloire, je condamne ſeulement l'excés d'ambition qui les porte à en acquerir une fauſſe & criminelle. *Je ne ſuis pas venu en Perſe pour y trouver des treſors*, diſoit Alexandre à Parmenion, *j'y ſuis venu pour y cher-*

chercher de la gloire; prens les richesses & laisse moi tout l'honneur. Cette parole semble belle dans la bouche d'un Roi payen, dont l'avarice ne pouvoit se guerir que par l'ambition. Mépriser les richesses est une chose digne d'un grand cœur, mais les mépriser sans rejetter la louange de ce mépris, à cela se bornoit la vertu des anciens heros, vertu qui n'est pas exemte de reproche. On appelleroit orgueilleux un Prince qui tiendroit aujourd'hui ce langage; on l'admira dans Alexandre, on loüa son courage, on applaudit à son désinteressement: le flateur n'alla pas plus loin.

La religion qui nous donne une idée précise de la vertu, nous fait découvrir dans cette conduite d'Alexandre des défauts grossiers. On y remarque un desir immoderé de paroistre grand; une estime idolâtre de soi-méme, un mépris general de tous les autres, le christianisme n'admet point de telles vertus.

¶ L'ambitieux s'attribuë le bonheur des évenemens, & rejette sur une fortune imaginaire la fatalité des entreprises.

¶ Vouloir les premieres places sans reflexion sur l'étenduë de son merite, sans discernement de ses talens, sans aveu de son incapacité, c'est le caractere de l'ambitieux.

¶ On est souvent contraint de se tenir dans la mediocrité, aprés avoir donné à son ambition un essor inutile.

¶ Un

¶ Un Preteur Romain Gouverneur de la Lybie envoya à Marius un député pour lui faire défense de mettre le pied dans sa province. Marius lui repondit: *Tu diras à Sextilius que tu as vû Marius assis entre les ruines de Carthage.* Que ce spectacle devoit paroistre affreux à l'ambition! qu'il étoit capable de confondre l'orgueil d'un mortel audacieux! Voir l'heureux Marius devenir le joüet de la fortune, qui oseroit aprés cela se fier à sa constance? Il se donnoit pour exemple de sa perfidie; de ces ruines où il étoit il préchoit éloquemment les ambitieux: où sont ceux qui ont profité de ses leçons? Marius assis entre les ruines de Carthage, un fier vainqueur reduit au malheur des vaincus, le maistre du monde sans force, la plus puissante ville ensevelie dans ses fondemens! Qu'on a mauvaise grace de se croire inébranlable dans la prosperité!

¶ On ne regarde pas les autres dans ses belles actions, on ne regarde que soi-même. Ce n'est pas la chose publique que Cesar, qu'Alexandre, que Pompée regarderent, mais leur reputation.

Alexandre va en Perse, & parcourt tout le monde, c'est son ambition qui lui fait trouver le nombre de ses ennemis trop petit, la terre trop bornée, le sein de la mer trop étroit, l'univers trop resserré dans ses limites. Pompée va en Espagne dans le dessein de combattre Sertorius, met en fuite les

pirates, passe en Afrique, visite l'Armenie, poursuit Mitridates en Asie, il n'y eut point d'endroit où ne le conduisist l'ambition.

Nous sommes tellement infatuez de ces faux exemples de vertu, qu'on les propose aux jeunes gens pour modéle. Proposons-leur l'humilité d'un David victorieux, la pieté d'un Josias dans ses prosperitez, les regrets d'un Manassés aprés son orgueil; la sage valeur de Maccabées, la reconnoissance des illustres vainqueurs dont l'Ecriture fait l'éloge : voilà les traces qu'ils doivent suivre.

¶ Un defaut unique fait plus de tort aux ambitieux, que ne leur peuvent servir mille vertus.

¶ Les ambitieux profitent rarement du malheur des autres. Soit qu'ils se flatent en se croiant maistres des évenemens, soit qu'ils esperent repousser les attaques de la fortune, ils n'en deviennent que plus temeraires.

Qui n'auroit dit que la mort d'Annibal eût dû faire quelque impression dans l'esprit de Scipion? Il n'en est pas moins entreprenant. Scipion meurt, Pompée voit sa grandeur ensevelie dans le tombeau; en est-il moins ardent à devenir grand! Pompée meurt à son tour, Cesar voit floter son corps au gré des vents, devenir le rebut de la mer qui le rejette comme par mépris sur ses bords, quel profit tire-t-il de ce malheur? Cesar avide de la même gloire finit cruellement ses jours par la main des traistres, ceux

qui

qui eurent aprés lui l'adminiſtration de la republique, corrigerent-ils leur ambition ?

Les petits qui voïent le danger des hautes conditions ſe refuſent l'inquiétude de les deſirer; les grands fuyent de le voir, & n'apprenent point à mépriſer les grandeurs.

¶ Le pouvoir d'un Prince eſt arrivé à ſon comble; il jouït de toute la gloire dont on puiſſe honorer le merite d'un mortel. Ce Prince en demeurera-t-il là ? N'y a-t-il plus pour lui de gloire à acquerir ? Non. Il ne lui reſte que celle de s'abbaiſſer & de devenir humble.

L'ENVIE.

QUand CHRISTOPHE COLOMB eut découvert l'Amerique, les envieux diſoient : *N'y avoit-il que cela à faire, qu'à aller là, & puis là? Nous en euſſions bien fait autant.* *Non*, leur répondit Colomb, *mais qui de vous fera tenir cet œuf de ce côté-ci*, en leur montrant la pointe. Pas un n'en venant à bout, Colomb caſſa doucement la pointe ſur la table, & fit tenir l'œuf deſſus. Tous dirent encore : *N'y avoit-il que cela à faire? il nous étoit aiſé. Aucun*, repliqua Colomb, *ne s'en eſt pourtant aviſé, c'eſt ainſi que j'ai fait la découverte des Indes.*

L'envie met dans la bouche de tout le monde

monde le langage de ces sots qui vouloient diminuer la gloire de Colomb. Un homme invente un secret, est ce là, dit l'envieux, ce c ef-d'œuvre? j'en ferois bien autant. Ce fat qui parle mettez-le à l'épreuve d'une bagatelle, il n'en viendra pas à son honneur.

Un Auteur remplit ingenieusement des bouts-rimez, un Orateur prononce un beau panegirique; les connoisseurs leur applaudissent, le critique n'en juge pas de même. Ce Sonnet, dira-t-il, n'étoit pas difficile, cette piece d'éloquence n'a rien d'extraordinaire, donnez à ce faux bel esprit qui parle de la sorte un billet à écrire, je ne demande que cela pour l'embarrasser.

¶ L'Envie suppose en nous des vices qui peut-étre n'y furent jamais.

Le merite n'est pas toûjours capable d'effacer les impressions de la calomnie; car l'envie aide à faire croire tout le mal qu'on peut dire, méme tout celui qu'on peut imaginer. Il n'y a qu'un merite souverain, qu'une maîtresse vertu qui puissent étre à couvert des attaques du médisant

Qu'on nous dise du bien d'une personne qui nous déplaist, l'envie aide à nous soûlever contre ses admirateurs.

L'envie n'épargne pas les vertueux; s'ils ne sont en bute à la médisance, ils le sont à la calomnie.

¶ En fait des ouvrages d'esprit la flaterie ou l'envie aveugle les juges, celle-là en fa-

faveur des Puiſſans, celle-ci, contre les foibles.

L'envie ſe déchaiſne au moment qu'un nouveau livre eſt affiché ; on eſt impatient de le voir, on le cherche promptement. On ne l'a pas vû qu'on a déja pris la reſolution de le critiquer. Chagrin de l'avoir trouvé rempli de bonnes choſes, on s'étudie à les faire paroiſtre déteſtables. La prevention qui s'en mêle fournit des armes à la critique : on prononce ſans balancer la condamnation du livre innocent ; combien, s'ils pouvoient parler, crieroient miſericorde pour les mauvais jugemens qui s'en font !

¶ On peut faire quelque choſe à l'épreuve de la cenſure, mais rien à l'épreuve de l'envie. Le critique judicieux applaudit à vos vers, s'ils ſont bons ; l'envieux reprend juſqu'aux points & aux virgules. Le critique juge équitablement des vices & des vertus. L'envieux donne à une faute legere le nom de crime énorme ; s'il n'y a pas priſe à blâmer l'action qu'il voit, il condamne le motif que perſonne n'entrevoit.

¶ L'aveu que nous faiſons du merite d'autrui quoique ſincere, peut être un effet d'envie. Il nous fâche de voir les autres plus eſtimez que nous. Qu'il eſt de gens à qui la probité des ſages cauſe ces ſortes de regrets !

¶ Qui eſt capable de regarder la felicité des autres ſans envie, eſt plus heureux que

tous

tous ceux dont la condition peut faire des jaloux.

¶ L'envie étant le défaut des petits esprits, je m'étonne qu'elle soit si ingenieuse.

L'artisan décrie l'artisan, le marchand accuse son voisin de fourberie, le sçavant n'aime point quiconque lui fait ombrage, l'homme d'esprit en veut à ceux que l'on admire, le magistrat ne convient point de l'integrité des autres juges, le courtisan méprise ceux qui ont les mêmes avantages que lui, Qu'est-ce que cela conclut ? Que l'envie se glisse par tout, que le nombre des envieux est infini.

LA SATIRE.

ON ne sçauroit laisser les hommes en repos, il se trouve toûjours quelque perturbateur de la tranquilité publique, quelque ennemi declaré du genre hnmain, qui cherche à prolonger la guerre que lui a depuis longtems declaré la critique.

¶ La Satire est une œuvre de malignité, tout au moins un jeu d'esprit, qui ne doit pas faire croire ce qu'un Auteur débite dans le beau feu qui l'anime.

¶ Avant qu'on ait épuisé le ridicule des vices, matiere sur laquelle on ne tarira jamais, il se passera bien des siécles, puisque chaque siecle a ses défauts. On

On aura plûtot achevé vingt Satires qu'on n'aura trouvé le sujet d'un Panegirique. Les vertus fourniſſent moins que les vices.

¶ Il y a de certains vices que la mode tolere : la Satire ne les épargne pas, car elle deſaprouve juſqu'à la mode.

¶ Etre Satirique, être Hiſtorien, ne ſont pas deux choſes incompatibles. On en connoît mieux les vertus des Héros, quand on ſçait diſtinguer les defauts des autres hommes.

¶ Nous aimons la Satire, mais il ne faut pas qu'elle nous bleſſe.

Quoi qu'un ouvrage ait atteint la perfection, nous le recuſons; ſi les portraits qu'il fait des vices nous reſſemblent un peu. La Satire qui nous fait grace & qui traite ſeverement les autres, eſt la ſeule que nous goûtons.

Ce qu'on a fait contre les femmes, plaiſt aux maris, ce qu'on a écrit contre les maris charme le ſexe.

Un Comedien qui fulmine, eſt plus écouté qu'un Docteur qui parle. L'amertume de la Satire plaiſt davantage que la douceur de l'Evangile. Celui-ci ferme les yeux aux foibleſſes du prochain, & nous attache aux nôtres : celle là nous aveugle ſur nous mêmes, & nous donne une veuë perçante pour penétrer les imperfections d'autrui.

Tai-

Taiſons nous ſi nous n'avons à dire que les defauts de ceux dont la ſole conduite nous ſcandaliſe.

Une Satire paroiſt au jour, elle a pour Auteur un homme connu du Roi & de ſes Courtiſans. Les noms imaginez ſous leſquels il cache un Poëte ridicule, un jeune & preſomptueux Muſicien, un ſpectateur ignorant, deviennent la matiere de cent jugemens temeraires. Les lecteurs avides à décider, aſſurent qu'on a eu deſſein de parler de tel & tel; ces préſentimens ſe confirment, ſe débitent, ſe multiplient: on eſt ravi de faire valoir ſes conjectures dans les aſſemblées du beau monde, on les porte de compagnie en compagnie, on les fait paſſer de converſations en converſations; chacun ſe rend admirateur d'une raillerie délicate, on la penétre, on la dit veritable, on applaudit à qui ſe pique d'en avoir la clef; ainſi ſe tranſmet une admiration criminelle, toute une Ville eſt inſenſiblement abreuvée de ces bruits: qui accuſera-t-on de ce deſordre? Le lecteur en eſt complice, s'il y a de la faute du Poëte.

C'eſt une foibleſſe que de s'alarmer d'une Satire où l'on ſe croit intereſſé: Qui vous a dit que ce ſoit préciſément vous que THEOPHRASTE ait figuré dans ſes Caracteres? Vous a-t-il nommé? Non. A-t-il cité vos avantures? Non. A-t-il deſigné vôtre famille? Non. De quoi vous plaignez-vous?

J'au-

J'aurois plus de sujet de me fâcher contre l'Auteur de la Comedie du *Grondeur*, & de me plaindre de ce qu'en plein Theatre il fait retentir à toutes les Scenes le nom de B*** qui est le mien. Dans ma famille j'ai des Medecins, des Grondeurs, des Avocats, des Mousquetaires malgré leurs peres; contre la volonté du mien, j'enai pensé prendre le parti, & renoncer aux études: Vais-je croire que ce soit moi qu'on jouë?

¶ Les Critiques de nôtre tems ont tous le défaut d'exercer dans leurs écrits une vengeance en quelque sorte scandaleuse. C'est moins le vice qu'ils cherchent à réprimer qu'à irriter le coupable, sur qui ils se plaisent de faire éclater leur ressentiment. Aquoi bon tout cela? Lorsqu'il s'agit de s'instruire, respectons la personne d'un Auteur qu'on ne peut, à cause de son caractere, reprendre sans le deshonorer. Contentons nous d'attaquer ses erreurs avec une modestie qui le gagne, qui le charme, & qui lui fasse trouver bon qu'on le redresse. S'armer d'un air de capacité, affecter des manieres dures & imperieuses, c'est prêter au public des sujets de nous blâmer & le mettre hors d'état de tirer avantage d'un zele qu'il reconnoistra detrémpé d'amertume.

¶ Que de gens se font honneur qu'on critique leurs ouvrages! Je ne suis pas de leur humeur. Ma confusion augmente, quand je vois que les miens donnent tant de prise à la censure.

Un Critique vétillard ne me fait pas peur. Si j'avois ſçu le Grec, j'aurois imposé ſilence à bien des cenſeurs. On ne m'auroit pas fait un procés de m'étre ſervi au hazard dans mes portraits de noms qui convenoient peu au caractere de chacun. Ou plûtôt je me réjoüis de mon ignorance, on n'aura point à m'imputer que j'aye eu deſſein de noircir perſonne.

¶ Les gens qui donnent tête baiſſée dans le bel eſprit, ne s'accommodent pas d'un même genre de vie. Ils ne croïent rien dire, s'ils ſont de la commune opinion. Ils veulent contredire, ils veulent mordre, à cela aboutit leur éminent ſçavoir.

Vouloir à quelque prix que ce ſoit critiquer, c'eſt ſe rendre la dupe d'autres cenſeurs plus malins. Le plus méchant mérite, à mon avis, eſt d'examiner la conduite des particuliers pour faire voir qu'on ſçait l'art de médire.

LES FAUX PLAISANS ET LES RAILLEURS.

MAUVAIS caractere que celui d'un faux plaiſant, évitez-le avec ſoin. Tâchez de plaire par un bon mot, hazardez même une plaiſanterie, du reſte n'en faites pas métier. En vous parlant ainſi, je ne ſuis que l'écho de ceux qui connoiſſent parfaitement le monde.

Un

Un homme qui fait métier de boufonnerie, tôt ou tard sera méprisé. On n'est pas toûjours en humeur d'aplaudir à une pointe mal placée.

¶ Vouloir plaisanter aux dépens d'autrui, rien ne sent plus son mal-honnéte homme.

Quand on fait gloire de ce talent, je conclus qn'on n'en a point d'autres.

¶ La plaisanterie n'étant pas du goust de tout le monde, je plains ces boufons de profession qui dans les compagnies serieuses ne peuvent joüer qu'un trés froid personnage.

Il est également ridicule de plaisanter sur tout, & de plaisanter mal à propos. La plus agréable conversation demande des momens serieux, & toutes sortes de sujets ne sont pas propres aux boufons.

¶ Un mauvais plaisant pourra faire lâcher prise au plus adroit railleur. Gueriſſons nous donc de cette envie de mordre, puisqu'on est exposé à la confusion, au depit, à la haine.

¶ La raillerie est un commerce d'esprit, qui doit avoir ses régles.

Les railleurs semblent être contens qu'on leur rende le change. Ils me permettront de douter qu'ils soient sinceres; personne n'aime qu'on aille de pair avec lui.

Si par mépris on néglige de relever le ridicule d'un sot, on lui fait cruellement va-

valoir ſon indulgence. Je ne trouve pas pourtant qu'on lui fait une grande grace; la plus outrageante raillerie n'a rien de ſi piquant que ce reproche.

¶ Ne reprochons jamais un défaut naturel, de peur de donner lieu à une raillerie plus ſenſible. En diſant à *Euripide* qu'il n'a pas le corps droit, la jambe belle, noſtre aigreur le met en droit de nous reprocher un vice d'eſprit, & de nous accuſer de manquer de ſavoir vivre.

Je ne ſçai méme s'il ſeroit permis d'appeller avare ou lâche quiconque l'eſt; ſommes-nous ſans defauts, & n'en trouvera-t'on pas en nous de plus groſſiers? Prenons y garde pour nôtre intereſt.

¶ Le ſecret d'empêcher la raillerie, eſt de la prevenir; on ne ſe mocquera point d'un boſſu qui ſe tournera lui méme agréablement en ridicule.

Je ne pardonne ni à celui qui ſe fait un plaiſir de railler, ni à celui qui ſe fait un chagrin d'être raillé. Tous deux ignorent ce qui ſe doit honnêtement pratiquer. Il eſt odieux de s'ériger en railleur, il n'eſt que d'un brutal de repouſſer aigrement la raillerie.

¶ L'on permet d'ordinaire la raillerie, pourvû qu'elle ſoit diſcrete & moderée: ſi l'on m'en croïoit, on s'en interdiroit tout à fait l'uſage.

L'A-

L'AMOUR ET L'AMITIE'.

L'Amour est le defaut des jeunes gens, le foible des vieillards, la folie des filles, la passion des femmes, l'amusement des petits, l'occupation des grands, la perte des insensez, l'écueil des sages. Que veux je dire par là? Que l'empire de l'amour est universel, il domine tous les ages, tous les sexes, toutes les conditions.

Il y a de la fureur dans la passion d'un jeune homme, de l'extravagance dans celle d'un vieillard. Dirons nous que l'amour est une bonne chose?

¶ L'amour se fait à present de plusieurs manieres. Un Cavalier se ruine auprés d'une Dame qu'il adore; une Dame n'épargne rien avec un galant qui l'a charmée; ou bien chacun de son côté contribuë aux frais d'une passion: *Timanthe* & *Melanie* font ainsi l'amour. Se ruiner pour une femme, c'est étre dupe; soufrir qu'elle s'engage à la dépense c'est n'avoir pas de cœur; s'aimer but à but on n'a rien à se reprocher.

¶ L'amour ne va guéres sans jalousie, la jalousie est accompagnée de violens chagrins, ces chagrins en attirent d'autres qui durent & qui se multiplient. Ou est l'agréement d'aimer?

Graces à mes infortunes je n'ai plus d'habitudes au païs de l'amour, j'ay quité de petits plaisirs, je previens de grands maux.

Si je voulois me vanger de mon ennemi je le produirois auprés d'une jolie femme, afin qu'il en devint amoureux.

¶ Un homme amoureux se fait par tout remarquer. La melancolie est peinte sur son visage; rien n'est capable de suspendre sa reverie, ni d'adoucir la rigueur de son air. La conversation, qui charme l'ennui des plus sombres esprits, l'aplique à de nouvelles inquietudes; son cœur en proïe à ce qu'a de plus cruel la jalousie est dans un accablement. Il ne rit qu'avec peine, ne parle qu'avec chagrin. Qu'il en coûte pour aimer, & qu'en aimant on fait un sot personnage?

¶ Pour aimer il faut avoir beaucoup de temps à perdre, & ne faire que cela.

¶ L'argent est le nerf de la guerre, il est la clef de l'amour.

¶ L'indiference en amitié fait des ennemis, en amour elle produit des furieux.

Les bons succez donnent ailleurs de la joïe, en amour ils produisent les degousts, les froideurs, les separations.

¶ Un amour naissant cache bien des défauts, la haine qui lui succede les met dans un jour plus noir.

¶ Les petites gens font l'amour avec moins de delicatesse, mais avec plus de sincerité. ¶ L'a-

¶ L'Amour peut étre plus violent que l'amitié, cela ne dit pas qu'il soit plus raisonnable. L'amour naît brusquement & s'evanoüit de méme, l'amitié a une naissance moins prompte, une durée plus solide. L'amour s'atache aveuglément, l'amitié est éclairée dans ses choix. L'amour entraine les dégouts, il est sujet aux revolutions; l'amitié est au dessus des caprices, elle n'est sujette qu'à de legeres & de rares vicissitudes. L'amour se refroidit par les caresses, se ralentit par les faveurs; l'amitié s'échauffe par les services, s'augmente par les bienfaits. L'amour est une folle passion, l'amitié une belle vertu, c'est tout dire.

L'amour veut un autre cœur que l'amitié. Le cœur qui aime d'amitié, celui qui aime par amour sont deux cœurs diferens; l'un vaut mieux que l'autre.

Il faut du temps pour faire un ami, il ne faut qu'un clin d'œil pour gagner un amant. Le sort de ce qui se fait bien-tost est de finir aussi bien-tôt.

¶ Pour avoir de l'esprit il faut être amoureux. Pernicieux sisteme! maxime dangereuse! prend-on garde qu'on ne peut devenir amoureux sans interesser la liberté du cœur, la tranquilité de l'ame? Je ne veux point de l'esprit à ces conditions.

¶ L'amour est plus inventif que l'amitié, par la même raison qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte;

I 2 mais

mais moins forte qu'un homme.

On reconcilie mal-aisément deux amis qui se sont broüillez, parce qu'ils ne l'ont fait qu'à la derniere extremité, les amans se racommodent eux mêmes.

Les amis vivroient plusieurs années dans une parfaite union, les amans ne sçauroient être une heure sans se quereller : demandez m'en la raison, je vous répondrai que l'amitié est sage, tranquile, attachée à la moderation, l'amour au contraire est brusque, turbulent, excessif dans sa delicatesse.

Les querelles des amans durent peu. Aux mots d'ingrat, d'infidelle succedent ceux de cher & d'adorable. On s'épuise à montrer son innocence ou à se justifier si l'on est coupable. La tendresse s'explique alors ouvertement, ce que l'amour a de plus insinuant se dévelope, & charmé l'un & l'autre d'avoir reussi à éfacer les crimes imaginaires dont on se soupçonnoit, on se trouve infiniment plus aimable qu'auparavant.

¶ La coqueterie regne autant parmi les amans que parmi les Maistresses. *Fulvie* se plaist dans la foule de galans, *Bronte* se lasse & s'ennuie de n'en conter qu'à *Fulvie.*

¶ L'amour & l'ambition compatissent rarement; la sagesse & l'amour font encore moins d'intelligence.

¶ J'ai bien oüi parler qu'autrefois il y a-

avoit eu des amis, du reste je n'en ai jamais connu. On parle D'ORESTES & de PILADES. Aprés eux de qui fait on mention? Il s'est passé plusieurs siécles depuis celui où ils vivoient, sans qu'on ait remarqué une amitié semblable, le nôtre n'est pas plus privilegié que les precedens.

¶ Retranchez-vous, croiez moi, sur le nombre des amis. Un homme qui en a deux ou trois d'un commerce aisé & agreable est exemt des complaisances forcées, de dissimuler à toute heure, de flater à moins que d'y etre obligé par une polit'que dont les plus honnestes gens doivent suivre les régles. On a par ce moyen toutes les douceurs de l'amitié, on n'a point la gesne d'une longue dissimulation.

Celui-là n'aime pas qui appelle toutes sortes de personnes ses amis, il faut être plus dificile.

Avez-vous fait un choix, que ce soit pour toute la vie; vous vous en trouverez mieux.

¶ C'est s'y prendre un peu tard pour éprouver un homme que d'attendre qu'il soit nôtre ami. Il faut mettre à l'épreuve ceux qu'on veut aimer, & non ceux qu'on aime, de peur d'avoir à se reprocher qu'on a fait un mauvais choix.

¶ La fortune peut assez nous élever pour nous afranchir d'une infinité de besoins: de quelques graces qu'elle soit maistresse,

elle ne fera pas qu'on puisse se passer d'un bon ami. Plus nous serons heureux plus il nous sera necessaire. Avec lui que nous manquera-t-il? Sans lui que n'avons nous point à craindre? Nous sommes portés à l'entétement, à la fourberie, à la cruauté; dans un rang superieur où tout semble permis, nôtre humeur ambitieuse s'assouvira-t-elle? nôtre orgueil épargnera-t-il quelqu'un? c'est alors que nous avons besoin d'un ami qui reprime par des conseils de douceur nôtre arrogance.

Qui entreprendra de nous dire la verité? L'ami. Qui voudra nous reprendre de nos défauts? L'ami.

Auguste avoüe qu'il lui faloit un Mecenas, Alexandre un Ephestion. Leur fortune étoit telle qu'elle ne pouvoit recevoir d'autre accroissement; la necessité d'avoir un ami en qui ils eussent une confiance entiere, fut la seule dont elle ne les exemta point.

¶ N'ambitionnons plus d'avoir un grand cortége d'amis. Soions contens d'en faire un sincerement devoüé à nos interêts: je ne pardonne de vouloir deux amis qu'à celui qui en cherche un pour le consulter, & un second pour en être repris.

¶ Ecouter docilement la reprimande d'un ami, c'est un seur acheminement à la perfection; car l'orgueil est la passion qu'on aime le moins à combatre, & qu'on surmonte plus dicilement.

Je

Je ſuis revenu de la modeſtie de ceux qui feignent de trouver bon qu'on les reprenne. Nul ne conſent que la critique s'explique ſur ſes défauts, on abandonne à la flaterie le ſoin de les déguiſer, & c'eſt tout. Relevez les vertus obſcures, groſſiſſez les petits avantages, mettez en jour des qualitez cachées, ne faites pas ſemblant d'apercevoir les vices; on vous dira le meilleur ami du monde: touchez aux imperfections ſecretes; vous deplairez, n'en doutez pas.

¶ La ſincerité eſt conſeillée par l'amitié, & ce n'eſt que par cette ſincerité que l'amitié s'évanoüit.

L'amitié defend une trop grande indulgence, elle veut qu'on ſe corrige les uns les autres, les amis ne veulent pas être repris, ils ſe broüillent, ils ſe diviſent, quelles meſures prendre! Puiſque nous ſommes ſi delicats, exerçons-nous à qui ſe flatera davantage, mais ne nous flatons plus de pratiquer les loix d'une veritable amitié.

Vouloir qu'en nous reprenant un ami ait une douceur flateuſe, des égards infinis, des circonſpections aveugles, qu'il aſſaiſonne ſes avis, qu'il les tempere, c'eſt en bon françois ne pas vouloir être repris, c'eſt reduire les gens à l'impoſſible.

¶ Un ami qui nous flatte eſt plus dangereux qu'un ennemi qui nous trahit; Bien loin de nous reprendre de nos imperfections, il ſoufre qu'elles degenerent en

vices, & nos vices en habitudes: tout excuser, tout accorder à la foiblesse, permettre d'indignes libertez, avoir des complaisances nuisibles, ne point arrêter une criminelle entreprise, donner des conseils interessez, aplaudir à d'injustes desseins, l'ami flateur fait tout cela, que pourroit faire davantage un ennemi vangeur?

Nous flatons lorsqu'on nous consulte, nous aimons à être flatez lorsque nous consultons; de part & d'autre la tromperie plaist.

Les amis flateurs font entr'eux une espece de pacte & un traité de paix par lequel ils s'engagent à se pardonner toutes leurs fautes.

¶ Un homme vous prie de l'avertir de ses défauts, a-t-il une envie serieuse de se corriger? J'en doute, il tache de vous marquer le plaisir que vous lui ferez de n'en point prendre la peine. C'est une ruse dont il se sert, & une maniere de prevenir les censeurs que l'amour propre a rendüe fort commune.

J'aimerois mieux qu'on me chargeât d'aller en personne faire une harangue au Roi de Siam, que de donner en face une instruction à cet ami qui m'en prieroit; j'y trouverois moins de difficulté.

¶ Examinons la conduite de nos amis afin de corriger la nôtre. Jettons ensuite les yeux sur nos foiblesses afin de nous acoû-

coûtumer à supporter les leurs.

Nous reprenons aisement certains défauts; si nous les avions nous en tirerions vanité.

¶ L'inegalité qui se trouve parmi les amis est la plus ordinaire cause de leurs divisions, *Myrille* s'est élevé, il n'a plus pour moi cette tendre affection qu'il m'avoit jurée ; si j'étois son égal, *Myrille* continueroit de m'aimer.

¶ L'union des freres enchaine la fortune dans les familles.

¶ S'est-il rien vû de plus admirable que la fidelité de REGULUS qui pour dégager sa parole quitte Rome, ses enfans, rentre dans le camp des Cartaginois, & reprend ses fers; Bel exemple de courage & marque certaine du fond de vertu qui étoit dans le cœur de ce grand homme ! Regulus vainqueur auroit-il pû montrer dans son triomphe quelque chose de plus glorieux à sa memoire ? Soïons à l'égard de nos amis ce que fut Regulus à l'égard de ses ennemis, inviolable dans nos paroles, fideles jusqu'à la mort.

LA PRUDENCE.

IL eſt une prudence qui ménage le preſent, il en eſt une autre qui diſpoſe en quelque ſorte de l'avenir, l'une aſſure les bons ſuccez, l'autre repare les mauvais; cette prudence ne ſe trouve que dans les hommes penetrans.

¶ Le nombre des deſſeins n'eſt pas contraire à la prudence, pourvû qu'il n'y entre point de confuſion.

La prudence ſe rafine par les differens conſeils.

¶ Il y a dans la plûpart de nos entrepriſes une temerité qui eſt cauſe qu'elles nous reuſſiſſent, qui nous fait regarder comme des gens d'une prudence conſom née

La reuſſite d'une afaire n'eſt pas une preuve infaillible quelle ait été bien conduite; ſouvent de trés bons conſeils produiſent de fâcheuſes iſſuës, & il n'eſt pas moins ordinaire qu'on arrive à une fin heureuſe par de mauvais commencemens.

¶ La prudence a beaucoup plus de part dans de certains projets que la fortune; dans d'autres la prudence n'a que commencé, la fortune a fait le reſte.

¶ Il n'eſt pas d'un homme prudent d'abandonner au hazard, ce qu'il peut lui

ôter

ôter par prevoiance & par conſeil.

¶ Les malheurs ne peuvent pas détruire la vertu. Le fatal ſuccez d'une entrepriſe n'ôte rien à la reputation du ſage qui l'a formée. Si les evenemens étoient en nôtre puiſſance, il ſeroit juſte de blâmer une valeur & une prudence malheureuſes. Fabius vaincu me paroit auſſi digne de loüange que Fabius vainqueur, dés que je conſidere que l'homme n'eſt point maiſtre de la fortune.

Voir les temeraires être plus heureux que les ſages, une entrepriſe bien concertée échoüer plûtôt qu'un deſſein hardi & mal conduit, cela ne conclut rien.

On doit plaindre le malheur des ſages ſans blâmer leur prudence, & aplaudir au bonheur des temeraires ſans approuver leur conduite.

¶ La prudence n'eſt pas afectée au ſexe, il eſt des femmes auſſi ſages & auſſi heureuſes à donner un conſeil, que les plus fins politiques. Judith ſauva la ville de Bethulie, une ſervante mit à couvert les Smyrniens de la fureur des peuples de Sarde, les Romains ſe defendent contre les Gaulois en ſuivant le deſſein qu'une femme leur propoſa.

On a vû la prudence des femmes éclater dans des occaſions où le conſeil d'un grave perſonnage auroit éte inutile. Leur imagination qui reçoit plus aiſément les im-

preſſions de la crainte devient plus ſuſceptible des meſures qu'il faut prendre. L'homme qui n'eſt pas ſi promt à concevoir ces mouvemens timides, eſt plus lent à trouver les moiens de ſe dérober aux dangers qui le menacent.

¶ Le conſeil apartient aux vieillards, l'execution aux jeunes gens : la prudence de ceux-là, la hardieſſe de ceux-ci conduit aux entrepriſes fortunées.

Le ſang froid eſt bon dans le conſeil, l'eſprit de feu eſt admirable pour l'execution.

Le

Le Jeu.

Le jeu eſt une occupation fatigante, & perſonne ne s'en laſſe. Nous en avons des exemples.

¶ Ce n'eſt point l'avarice qui a inſpiré aux hommes le deſir de joüer, c'eſt l'ambition, c'eſt la prodigalité.

L'oiſiveté détournant des occupations ſerieuſes attache à cet exercice, où on pretend ſe deſennuyer, où on cherche à couler le temps, & où la moindre perte eſt celle de l'argent.

L'ambition qui fait naiſtre l'envie de tenir tête aux perſonnes de la premiere volée, conſeille cet amuſement comme un moien de s'ouvrir une libre entrée dans toutes ſortes de maiſons.

La prodigalité ferme les yeux aux dépenſes que l'on fait, aux riſques que l'on court. On ſe flate que les ſources ne tariront jamais, que les reſſources ne manqueront point, de là vient cette habitude mauvaiſe de faire ſucceder les profuſions énormes à de legers gains, ou de recouvrer les pertes par des excez monſtrueux qui en attirent de nouvelles.

L'avarice n'a garde de ſuggerer une telle occupation. Un amateur de l'argent ne

l'hasarde pas volontiers. Il le conserve précieusement ; ses delices sont dans la contemplation, ses joies dans la veüe de grosses sommes, on trouve peu d'avares qui sçachent même les jeux les plus communs.

¶ Les imprecations, les juremens, les blasphemes, suites funestes du malheur d'un joüeur, le rendent ardent. Le feu paroît dans ses yeux, la rage éclate sur son visage, le desespoir par sa bouche. Dans cet état où il est tout hors de soi, est-il possible de croire que la raison le maîtrise encore ?

¶ J'ay vû des gens se piquer de n'ignorer aucun jeu; pour moi je ne me crois nullement déshonoré d'avoüer que je les ignore tous, & que je ne veux apprendre que celui des échets.

¶ L'interêt bannit la bonne foi du jeu.

Il est dangereux de joüer avec ses amis, le jeu donne lieu aux injures, & par consequent à des haines irreconciliables.

La fortune d'un joüeur est incertaine, il perdra dans un moment le fruit de plusieurs jours de gain.

A-t-on vû beaucoup de joüeurs s'enrichir, l'argent du jeu ne profite presque jamais.

Si j'étois le fils d'un pere joüeur de profession, je renoncerois à l'esperance d'un patrimoine.

Aspasie dont le mari est passionné pour le jeu, oze t-elle s'attendre à un douaire ?

Da-

Damis depuis huit jours eſt en gain, ſon bonheur qui par tout fait bruit lui attire des envieux. On étudie ſes demarches, on l'obſerve, on le ſuit. Prés de rentrer chez lui on le vole, on le maltraite, la perte n'étoit-elle pas plus favorable à *Damis* ? S'il s'en alloit triſtement, du moins il marchoit en ſeureté.

¶ Je mets la paſſion du jeu au nombre de celles dont on ne revient point. On abandonne l'amour quand on n'a plus de quoi l'inſpirer on ne ceſſe point de joüer, qu'on n'ait tout perdu; & encore à quelles extrémitez ne ſe reduit-on pas pour reparer ſes mauvais ſuccez ?

Que reſte-t-il à perdre à qui a joué ſon caroſſe & ſes chevaux ? Avec eux il a perdu ſa reputation.

¶ On peut être bon joüeur ſans être honnête homme. Jouer beau jeu, ſe moderer dans la perte, hazarder ſon argent ſans chagrin, gagner fidelement, il ne faut que cela pour avoir le nom de bon joüeur; mais peut-on joüer ſans ſe dérober à ſes affaires, ſans ſe ruïner ou ruïner les autres, ſans noüer des commerces ſuſpects ? Tout cela *Traſimon* s'accorde-t-il avec les regles de la probité ?

LE PROCE'S.

C'EST aujourd'hui un métier que de plaider comme de bâtir, d'imprimer, d'enseigner la Musique. Beaucoup n'ont que cette profession. Les femmes s'en mêlent aussi-bien que leurs époux; on ne se souvient même plus du rang qu'elles occupent dans le monde; ni si elles sont Comtesses ou Marquises, on ne les connoît que sous le nom de plaideuses.

Argante publie cent fois dans le cercle de ses nouvelles amies qu'elle commence à respirer, qu'heureusement ses procés sont terminez; il lui en reste cependant quatre ou cinq, si je ne me trompe, mais c'est une bagatelle pour une femme qui s'en est vû jusqu'à vingthuit, sans compter sa separation de corps & de bien d'avec son mari qu'elle poursuit vivement.

On se fait une habitude de plaider comme de danser & de monter à cheval; un homme qui se sent leger ou bon Ecuyer, danse ou s'exerce toûjours au manége. Il en est de même du plaideur, il lui faut des procés, sinon c'est un homme mort.

¶ Faire rompre des mariages, ou casser des testamens; demander qu'une donation soit nulle, ou une exherédation declarée in-

injuste ; voilà sur quoi l'on plaide de nos jours, & sur quoi de tout tems la chicane s'exercera ; il est pourtant necessaire qu'on se marie, qu'on teste, qu'on fasse du bien aux uns, qu'on en prive les autres, j'aimerois autant dire qu'il est necessaire d'avoir des procés.

¶ La profession d'Avocat est la plus suivie. Personne ne s'en étonne : car chacun se sent d'humeur à intenter procés sur une bagatelle.

Le parti de l'Eglise est assez communément embrassé, celui du barreau encore plus. Nous voyons plus d'Officiers de justice que de Prêtres : en dirai-je la raison ? Beaucoup veulent mourir sans confession, peu voudroient avoir vécu sans procés ; cela exclud le grand nombre d'Ecclesiastiques, & ne rend qu'utile celui des Avocats.

¶ Quelques-uns s'approchent des tribunaux afin de s'excuser ; quelques autres viennent s'y accuser, ce sont les maris jaloux qui prennent tout un Parlement pour le témoin autentique de leur deshonneur.

Le Barreau est autant rempli de gens qui sollicitent la restitution de leurs biens, que d'autres qui demandent la reparation de leur honneur. Les pertes s'accumulent neanmoins, cet honneur est de plus risqué : un homme sage doit s'en tenir à ses premiers malheurs, dans la juste crainte qu'il

qu'il ne lui en arrive de plus facheux.

L'époux mécontent de sa femme l'accuse d'infidelité, l'appelle en jugement ; elle y paroist, joyeuse d'avoir pour arbitre celui qu'elle a favorisé & dont elle espere maintenant faveur. Qu'en sera-t-il? L'époux n'en aura que la honte. Quand pareille chose arrivoit autrefois, on l'appelloit hazard; quand aujourd'hui pareille chose n'arrive pas, on ne l'appelle pas moins hazard.

La femme & le mari sont tous les jours au pied des tribunaux, l'un pour demander justice, l'autre pour l'avoir refusée ; celle-là pour étre entenduë des Juges, celui-ci pour être puni de ses........ il suffit que je ne sois point obscur.

Anthime & *Lelie* ont même appartement, même table, même lit. Ils ne manquent point d'égards l'un pour l'autre, ils vont ensemble aux promenades, à l'Eglise, à confesse, au palais, où chacun de leur côté ils sollicitent les juges pour parvenir à leur separation. Peut-on avoir en plaidant une moderation plus entiere? Sitost que leur affaire sera terminée, ils se haïront à la rage, & plaideront de nouveau pour leur réünion.

¶ Il se voit des chicaneurs de profession qui se chargent de toutes les mauvaises affaires, & qui ont le secret de les rendre bonnes. Dites aprés cela que la justice n'a qu'une face.

Le

Le bon droit n'eſt jamais équivoque, il n'y a que la volonté de ceux à qui il appartient d'en décider.

La même affaire revêtuë des mêmes circonſtances, priſe de la même maniere; ſe juge aujourd'hui d'une façon, demain tout autrement. Comment oſe-t-on ſe reſoudre à plaider?

¶ L'or qui ne ſe corrompt pas, eſt un dangereux metal. Il corrompt les perſonnes qu'on croyoit incorruptibles. Une cauſe en eſt bien meilleure où les offres ſuivent de prés la recommandation.

Nous diſons d'un juge qui n'a pû nous favoriſer, qu'il s'eſt laiſſé corrompre par les ſollicitations de nos ennemis. De noſtre coſté nous l'avons ſolicité & fait ſolliciter, nous pretendions apparemment le corrompre. De quoi nous plaignons-nous? Auroit-il été plus excuſable d'une maniere que de l'autre?

¶ La procedure eſt l'inſtruction d'un procés, c'eſt le ſentiment commun. Qu'on regarde de combien de procés elle eſt la cauſe, on en jugera differemment.

Si cet axiome de Philoſophie, *Il ne faut point multiplier les êtres ſans neceſſité*, avoit lieu dans la pratique, tel procés a duré vingt ans qui n'auroit pas duré vingt jours.

Le Doyen de la Grand-Chambre a, je ſuis ſeur, vû le commencement de tel procés dont ſon ſucceſſeur ne verra pas la fin.

¶ Un

¶ Un rien devient matiere à procés, & ce procés eſt la cauſe d'une ruine generale. *Chryſante* & *Learque* étoient les meilleurs amis du monde. Une perdrix tuée par hazard dans les terres de Chryſante l'a animé contre Learque. Learque s'eſt aigri à ſon tour, leur differend a été devant les Juges du lieu; le Parlement en a connu enſuite. La choſe s'eſt paſſée il y a douze ans, elle dure encore. Ces deux Gentils-hommes riches & bien dans leurs affaires n'ont plus de quoi pouſſer celle-ci; eux mêmes ſont obligez de la finir par une longue tranſaction. Le projet en eſt dreſſé depuis ſix mois, on differe de jour en jour à le ſigner, enſorte que ſelon toutes les apparences les petits-fils héritéront de ce malheureux procés, & n'auront d'autre patrimoine que l'obligation de ſoûtenir l'honneur de cette mauvaiſe cauſe.

Le raccommodement eſt bon en matiere de querelles; en fait de procés rien n'eſt à mon gré plus ſalutaire qu'un prompt accommodement.

¶ Dignitez, rangs élevez, places éminentes, ſources de procés.

Le jour le grand jour arrive que l'on conſacre en expiation de nos ſacrileges à une auguſte ceremonie. Dans toutes les villes du monde chrêtien s'élevent & ſe multiplient de ſuperbes autels pour repoſer l'arche du Seigneur. Les ruës ſont auſſi magnifique-

quement tapissées que les appartemens des Rois, plus remplies de fleurs que les jardins où l'art & la nature ont fait leur derniers efforts. Les ministres sacrez sont revétus de leurs ornemens pour rendre la fête illustre. Toutes choses ainsi disposées, les laïques à qui on défere l'honneur de porter le dais, disputent entre eux la préeminence. L'un dit qu'il est Marquis, l'autre allegue le bien qu'il a fait à l'Eglise, le troisiéme se prevaut de sa robe rouge, le dernier montre une croix de Chevalier. Cette contestation donne lieu à un procés de longue durée, il a falu prouver sa noblesse, il a falu faire reparation d'honneur. La procession, me demanderez vous, comment se fit-elle? A l'entour des charniers. De jeunes Clercs porterent le dais; pendant que ceux qui étoient destinez à cette glorieuse action se disoient des injures atroces.

¶ Je n'envie pas le sort d'un homme pauvre qui est exempt de plaider: car Dieu merci je n'ai point de procés; mais les chicaneurs devroient l'envier: Si malheureux qu'il puisse être, la destinée d'un plaideur a quelque chose de plus cruel.

N'avoir ni amourettes, ni procés, c'est au dire populaire le moyen de vivre content. Quant à moi, je prefererois les disgraces de l'amour aux bons évenemens des procés. Une inclination ne dure que quelques années, on a esperance de devenir heureux en cessant d'être passion-

né;

né; on ne voit jamais la fin des affaires; une cause favorablement décidée donne lieu à d'autres contestations qui se multiplient à l'infini.

¶ Le fils maltraité de son Pere, plaide pour ses alimens. Le pere a si bien fait que le fils est mort de faim avant que d'obtenir une simple provision, c'est un mauvais conseil que celui de plaider.

On me doit cent pistoles, j'ai droit de les demander; si j'en poursuis le payement il m'en coûtera cent autres pistoles. Perdons plûtôt la premiere somme sans en risquer une seconde; ainsi raisonne l'homme bien sensé.

Il faut, vous dit un Avocat, six cens rôles d'écriture pour l'éclaircissement de vôtre affaire, je demande trois mois de tems, & deux cens écus d'avance. Donnez-lui gratuitement le salaire de ses longues écritures, épargnez-lui la peine de travailler si long-tems, vôtre affaire sera mieux & plutost éclaircie.

Je pardonnerai moins à l'Avocat G... qui écrit beaucoup, qu'à P.... qui parle beaucoup. Si un long plaidoyé ne rend pas une cause meilleure, ce n'est tousjours qu'un plaidoyé dont on ne le paye pas davantage que d'une cause succinte. G.... étend ses écritures, il faut plus de temps pour les examiner, plus d'argent pour son salaire & la cause en devient pire.

A propos de salaire, ne me fera-t-on

pas

pas un procés à moi-même de ce que j'ai manqué de dire Honoraire ?

¶ L'entretien d'un plaideur est un long & ennuyeux plaidoyé. S'il ne parle de ses affaires il entre dans le détail de celles d'autrui. Je fuis ce genre d'hommes avec un soin tout particulier. La plus grande parleuse me fatigue moins que la necessité de donner un quart d'heure d'audience à un solliciteur de procés.

¶ S'il y a prescription contre ceux qui aprés trente ans forment une demande, il seroit juste qu'il y en eust contre ceux qui plaident pendant un plus long temps. Les chicaneurs veterans s'y opposeroient ; un procés qui n'a duré qu'un demi siecle leur semble encore trop promptement jugé.

¶ Il y a plus de Beneficiers qui plaident que de Financiers; parce que la finance n'est pas matiere à devolu. On n'a point d'action contre un partisan qui jouït des biens du monde, elle est permise contre un Abbé qui dissipe ceux de l'Eglise.

¶ Vous avez la fureur de plaider, je veux vous en guerir. Venez avec moi jusqu'au barreau. Là je vous montrerai vos Juges suivis de trois ou quatre laquais ; ils ont plusieurs carrosses, grand nombre de chevaux, chez eux une table bien servie, à quelques lieuës de Paris même de magnifiques hostels sans les appartemens secrets que je ne compte pas, leurs revenus sont

modiques, ils ne subsistent que des épices, & c'est vous chicaneur obstiné qui payez ces épices.

Long tems vous avèz sollicité une audience, elle vous est enfin accordée ; étes-vous plus avancé que vous n'étiez ? On vous met à la merci d'un Raporteur negligent ou occupé ; si vous ne trouvez quelque personne à qui il ne puisse rien refuser à cause qu'elle lui accorde tout, que je prevois encore de retardement dans vostre affaire !

¶ Les procés les plus favorablement terminez ne sont point sans inconveniens. S'ils éclaircissent le bien d'une famille, souvent ils en obscurcissent la reputation. Les droits se réglent à force de procedures, mais les acquisitions ne laissent pas de paroistre toûjours douteuses.

BIEN-

BIENFAITS,

RECONNOISSANCE, INGRATITUDE.

NOus n'obligeons presque point par inclination, ou si nous obligeons, une froide reconnoissance ralentit nôtre ardeur, un service lentement recompensé nous fait perdre l'envie d'obliger.

On reproche un plaisir à qui le reçoit, on le refuse à qui le demande, on ne l'accorde qu'à qui promet.

Si nous nous plaignons de l'ingratitude de ceux à qui nous donnons des marques de generosité, ils auroient bien plus sujet de se plaindre de la dureté de nos reproches, de la tiedeur de nos services de nôtre peu de desinteressement.

¶ C'est faire trop d'honneur à la generosité de certains que de l'appeller veritable; on cherche l'éclat dans les services qu'on rend à ses amis. Tel en leur offrant sa vie ambitionne plus de paroître obligeant que d'obliger de bonne foi.

Quand on est prêt d'obliger on sonne la trompette; on veut des témoins de son action. *Mopse* en plein jour a tiré l'épée pour *Alidor*, si *Alidor* fût tombé la nuit entre les mains des voleurs, peut-être *Mopse* auroit-il souffert qu'on eût maltraité son ami; car

perſonne n'auroit vû alors qu'il avoit du courage.

On s'atend que l'important ſervice qu'on va rendre à ſon ami ſera public, avec quelle chaleur ne s'y porte-t-on point? Il faut être doué d'un grand dés-intereſſement pour reſiſter à cette tentation. Les plus deſintereſſez ne ſçauroient gagner ſur eux d'épargner à quiconque a beſoin d'eux la confuſion de recevoir leurs liberalitez.

¶ Tout homme qui a du cœur ne reçoit pas indifferemment de tout le monde, il regarde moins ce qu'on lui offre que la perſonne qui veut l'obliger. Quel merite a je vous prie, le preſent d'un coquin? Je me croirois déshonoré de ſes inſtances. Etre redevable de ſa fortune à un méchant homme, on a toûjours quelque reproche à ſe faire; c'eſt un odieux moyen de s'avancer que le credit d'un ſcelerat.

¶ On rend aſſez de ſervices, mais on ne les rend pas de la bonne maniere. Il ſe voit des perſonnes qui obligent de ſi mauvaiſe grace, qu'on s'eſtimeroit heureux de n'avoir pas profité de leurs ſervices. Ils vous reprochent eternellement qu'ils vous ont fait ce que vous étes; eſt-il rien de plus cruel? Ne leur auroit-on pas plus d'obligation de ne leur en point avoir du tout?

Un Romain diſoit à celui qui lui reprochoit de l'avoir ſauvé de la tirannie des Ceſars

au

au tems des proſcriptions, *Rend-moi à Ceſar*; comme s'il eût voulu dire : Quelque triſte qu'eût été mon ſort, je n'aurois perdu la vie qu'une fois; au lieu que par tes reproches tu renouvelles ma mort à tout moment; j'aurois ſouffert la dureté de Ceſar qui étoit mon maiſtre & mon vainqueur, celle d'un ami eſt-elle ſupportable? Vous qui m'exagerez cent fois la grandeur de vôtre amitié en me tirant du neant, rendez-moi à la baſſeſſe. L'orgueil des grands impitoyables que la fortune a placez au deſſus de moi, m'épargneroit davantage que vos feints empreſſemens. Il vous ſied mal de m'étaler ſans ceſſe vos bienfaits, ce ſpectacle n'eſt plus pour vous, c'eſt à moi à le voir, à l'admirer.

¶ Il eſt permis à un Peintre de contempler avec admiration la beauté de ſes ouvrages, cela eſt défendu aux amis, il leur eſt criminel de ſe repaître du plaiſir de dire, *J'ai fait un tel ce qu'il eſt.*

Sitôt que nous avons obligé, faiſons ce que font les perſonnes ſages, qui cachent avec un rideau certains objets dont la vûe corromproit leur imagination. Mettons un voile devant les bienfaits dont nous avons comblé un ami; il y a de la honte à les enviſager, ce ſouvenir n'eſt honorable, & ne regarde que celui qui les tient de nous. Plus nous ſçavons avoir obligé, plus nous aurons de vanité, pourvû encore que no-

tre interêt ne s'apprivoiſe point par le beſoin qu'on aura eu de noſtre ſecours.

¶ Il n'eſt pas défendu de remettre devant les yeux de ſon ami les ſervices qu'on lui a rendus, ſi on a aſſez de délicateſſe pour le faire ſans apparence de reproche. Se peut-il rien de plus adroit que la maniere dont s'y prit un ſoldat des vieilles bandes, qui avoit beſoin de la protection de Ceſar. *Prince*, dit-il à l'Empereur qui l'alloit juger, *reconnoîtriez vous le ſoldat qui pour éteindre l'ardeur de vôtre ſoif, vous aporta de l'eau d'une fontaine? Fort bien,* reprit Ceſar, *mais ce n'eſt pas toi, Vous avez raiſon*, repliqua le ſoldat, *de me méconnoitre, j'ai perdu depuis ce temps-là un œil en combattant pour vous.* Ceſar le reconnut & le recompenſa. Le diſcours de ce ſoldat ne ſentoit aucunement le reproche, il eſt impoſſible de mieux s'expliquer pour dire, *Je vous ai ſervi, faites-moi grace à votre tour.* C'eſt un grand art de piquer la generoſité ſans bleſſer le deſintereſſement. Un homme genereux ne ſera pas fâché qu'on l'excite à ſe ſouvenir des plaiſirs qu'on lui a faits.

¶ Je ne crois point de ſervices au deſſus de la reconnoiſſance; je crois ſeulement qu'il y a maniere de la ſignaler. Tout le monde n'eſt pas en état d'en donner des marques illuſtres, mais il n'eſt perſonne qui ne puiſſe par un mot obligeant répondre aux bontez de ſon bienfaiteur.

Sou-

Souvent méme une parole ſurpaſſe en valeur tout ce qu'on pourroit faire. Auguſte avoit accordé à Furnius la grace de ſon pere qui avoit ſuivi le parti d'Antoine. Quelle pouvoit être dans cette occaſion la reconnoiſſance d'un ſujet impuiſſant envers un Empereur magnifique? Le reproche honnête que Furnius lui adreſſe de cette impuiſſance où il le reduit, a plus de merite que toutes les offres imaginables. *Ceſar*, lui dit-il, *je n'ai jamais receu qu'une injure de toi, c'eſt qu'apreſent tu as fait que je ſerai obligé de vivre & de mourir ingrat.*

¶ L'ingratitude a été un vice de tous les ſiecles. L'exemple de chacun l'autoriſe. La femme peut ſe plaindre du mari, l'époux de ſa femme, le pere de ſes enfans, l'ami de ſes amis, la patrie de ſes citoyens, le Prince du ſujet.

LES SCIPIONS, les CAMILLES, les CICERONS envoyez en exil ſont des exemples de l'ingratitude du peuple qui interprete mal ce qu'on fait pour ſa conſervation. Rome devoit ſon ſalut à leur courage & à leur éloquence, les ſoldats eurent en leurs perſonnes des chefs experimentez, les citoyens de genereux liberateurs : malgré le bien qu'ils ont fait à la patrie, la patrie ſe ligue contre eux & les deſavouë.

¶ Nous nous plaignons de l'ingratitude des autres lors même qu'ils pourroient nous reprocher la nôtre.

J'entends *Antiste* qui se desespere d'avoir obligé un ingrat ; si l'on faisoit parler tous ceux envers qui lui-même l'a été, pourroit-on distinguer sa voix ?

Les bienfaits tombent entre les mains de gens sans reconnoissance. On s'imagine qu'il y alloit de la gloire du bienfaiteur d'obliger, que l'interêt a été le ressort de ses bons offices, ce jugement passant pour veritable, donne un legitime pretexte à l'ingratitude.

Les derniers bienfaits effacent le souvenir des premiers.

¶ Tant qu'on espere s'acquitter du bienfait, on aime celui dont on le tient, est-ce un effet de reconnoissance ? Nullement. Car on le fuit, on le hait dés que l'obligation qu'on lui a, est d'une nature à ne pouvoir être dignement reconnuë.

Une grace commune, un bienfait qui se repand sur plusieurs est peu agreable. Nous n'aimons point qu'on nous confonde, nous voulons au contraire qu'un homme en nous obligeant nous distingue ; cette delicatesse se trouve autant chez les petits que chez les grands. Si le Roi donnoit le cordon bleu à tous les nobles, le Duc & Pair ne feroit aucune estime de ce present ; si tous ceux qui sont blessez à l'armée étoient Chevaliers de saint Louïs, personne ne se feroit un honneur de ses blessures ni du cordon rouge.

Ce qui se fait pour tout le monde, se fait pour moi sans merite; quelque grace que vous m'accordiez, si je ne suis unique je l'estime peu, Vous me prétez mille écus, vous en avez prété davantage à *Mandor & à Oronte*, il est juste que je partage ma reconnoissance avec ceux qui partagent vos faveurs, je ne vous aurai donc qu'une obligation partagée.

¶ Ne vous empressez pas de servir beaucoup de gens, piquez-vous de bien adresser vos bienfaits, c'est de toutes les régles de la generosité la plus honnorable à suivre.

¶ Le manque de reconnoissance à l'égard des particuliers est ingratitude: à l'égard des Princes, c'est trahison, c'est revolte; s'il y avoit des termes plus noirs, je les dirois.

Quelque distance qu'il y ait d'un Roi à un sujet, quelque difficile qu'il semble à celui-ci d'égaler par sa reconnoissance les bienfaits d'un Roi puissant, il arrive neanmoins plus sonvent que le Prince se trouve vaincu par les services du sujet, que le sujet par les bienfaits du Prince. Si on n'estime bienfait que ce qui a le poids & la couleur de l'or, ALEXANDRE étoit en droit de dire que jamais on ne l'avoit pû vaincre de ce côté là; si d'autre part on balance & toutes les richesses du monde, & un bon conseil ou une action de prudence, qui ne verra qu'en cela PARMENION

Pouvoit vaincre ALEXANDRE ?

Les hommes vertueux peuvent rendre aux Princes des services que la plus magnifique reconnoissance ne payeroit qu'à demi. Une liberalité que fait un grand, corrompt celui qui la reçoit; le bon conseil qu'on donne à ce grand lui attire des bonheurs, le rend sage, & par consequent merite plus.

L'éducation qu'on donne aux Princes, la vertu qu'on leur inspire, sont des biens trop au dessus de la reconnoissance. Autant qu'il leur est aisé de recompenser l'adresse d'un habile Peintre, l'invention d'un Architecte, autant leur est-il impossible de s'acquiter envers ce ministre zelé, ce sage gouverneur, ce conseiller fidéle. Alexandre pleura la mort d'Aristote avec des larmes plus ameres que la perte de Philippe. Seneque n'a-t-il pas fait plus de bien à Neron, que cet Empereur n'étoit capable d'en faire au peuple Romain ?

¶ Obliger un ami de qui on n'attend rien, c'est un bienfait gratuit, servir un ami de qui on espere une reconnoissance exacte, c'est une bonne volonté mercenaire.

¶ Entreprendrai-je d'inspirer aux hommes une reconnoissance reciproque ? Ils en ont perdu les sentimens à l'égard de Dieu. Tout est pour l'homme dans ce vaste Univers, & rien ne se trouve pour Dieu dans le cœur de l'homme.

Le soleil éclaire cet impie qui se rend indigne de sa lumiere; la mer calme la fureur de ses flots pour porter l'avare marchand dans les païs étrangers, la terre donne regulierement ses fruits aux riches insatiables, pendant que les gréles gâtent la moisson du pauvre laboureur, lui-même sçait repousser l'injure des saisons: au lieu qu'on devroit ouvrir les yeux pour reconnoistre cette main liberale de qui on reçoit de si rares bienfaits; on ferme son cœur à la reconnoissance, sa bouche aux actions de grace, on ne l'ouvre qu'aux plaintes.

Dequoi se plaindront ces mortels ingrats? Accuseront-ils la providence de ce qu'elle ne leur a pas donné la force des lions, la grandeur des élephans, la vistesse des cerfs, la legereté des oiseaux? Que leurs murmures seroient injustes! Tout foibles qu'ils paroissent, ils domptent la fureur du lion, apprivoisent l'élephant, bornent le vol des oiseaux, & lassent les cerfs à la course.

LE POUR ET LE CONTRE. DE LA COMEDIE.

LA Comedie est une de ces choses qui peuvent être tolerées, dont même il n'est presque pas permis de parler, à cause qu'elle est plus ou moins dangereuse, eu égard à la situation des spectateurs.

Plusieurs fois il m'est arrivé d'en chercher le plaisir, par des raisons qu'on nomme bienséance & curiosité; soit froideur de temperament ou indiference naturelle, soit préocupation ou artifice d'un amour propre ingenieux; je je ne m'aperçus jamais qu'il y eût tant de quoi la blâmer. Aprés tout, on n'en doit tirer aucune consequence generale, & celui-là seroit témeraire qui pretendroit que la Comedie fût absolument innocente.

Quand j'ai fait attention au luxe qui y regne, aux petites libertez qui s'y glissent, aux airs qu'on y affecte, sans mentir elle m'a paru dangereuse; mais à la regarder par son bel endroit, on avoüera que trés-souvent on en sort plus regulier qu'on n'y est entré, L'on diroit que c'est là où viennent pour se purifier tous les ridicules du monde, & que dans les libres instructions du theatre ils veuillent faire choix de celles qui leur sont necessaires.

La

La Satire a quelque chose d'extrémement piquant. Mille gens par son secours se corrigent quelquefois d'un désordre que les traits enflammez de l'éloquence des BOURDALOÜES & des SOANENS n'auroient peut estre qu'à demi réformés? Non que j'ose dire que l'éloquence prophane soit plus éficace que les veritez de l'Evangile; je pretends seulement que la charité prescrit au censeur des bornes trop étroites, au lieu que le theatre autorisant le détail, on y ataque cent & cent défauts contre la mode, la coqueterie, & les autres vices du siécle que l'Orateur sacré n'a garde de nommer, de peur de soüiller sa bouche par des expressions que Saint Paul condamnoit dans le commun des fidelles de son tems. Il ne peut tout au plus qu'imiter la conduite de cet Apôtre, qui declare une guerre generale aux avares, aux impudiques, aux idolâtres de la fortune, sans descendre dans les circonstances de ces passions infames.

Rien n'échape à la censure d'un severe Acteur. La force de ses paroles penétre les retranchemens de la dissimulation, il va foüiller dans le cœur des plus doubles & des plus artificieux, qui confus de voir les misteres de leur hipocrisie revelez, prennent la resolution de se corriger.

Quels effets n'a point produits la representation de certaines piéces où l'on se déchai-

ne contre des debauchez de profeſſion, où on en veut aux parures faſtueuſes du ſexe, où on entreprend de détruire l'orgueil & l'interêt? Le bizarre & l'entêté moderent la ferocité de leur humeur, dés qu'ils la voyent condamnée dans le *Miſantrope* ; *le Feſtin de Pierre* ébranle par la fin tragique de l'impie, celui qui mépriſe les ordres du Ciel. Le faux devot ſe trouve honteuſement déconcerté à la veuë des reproches que reçoit le *Tartufe*, & des maledictions dont le charge le parterre. La *Jobin* a empêché un des mes intimes amis de s'éclaircir de ſa deſtinée par la voie de l'horoſcope. Sans la Comedie du *Menteur* (il faut qu'à mon tour je m'acuſe) on m'auroit vû, je crois, le plus audacieux fanfaron de Paris. *Arlequin* avec un ridicule aſſortiment de rubans fait éclipſer les fontanges. Les *Folies* d'*Octavio* ſont des leçons de ſageſſe qui apprennent combien il eſt fatal de s'abandonner à l'amour. *Colombine fille ſçavante* rapelle les perſonnes de ſon ſexe à leurs occupations naturelles. Le *Phœnix* détruit la fauſſe vertu des prudes. La *Baguete* découvre l'artifice d'une femme qui affecte de la paſſion pour un mari qu'elle n'aima jamais. *Le Defenſeur du beau ſexe* calme les fureurs des jaloux, & met le mérite des Dames dans un beau jour. Il n'eſt enfin perſonne qui n'avoüe que le faſte des coquetes, & l'ambition des partiſans ſeroient arrivez

à

à leur comble, si les uns & les autres honteux de s'entendre incessamment timpaniser à l'Hôtel de Bourgogne, n'avoient feint d'en retrancher quelque chose.

Voilà, si je ne me trompe, les fruits de la Comedie. Hors du theatre on n'a plus cette même occasion d'exprimer les traits veritables du mal-honnête homme. Là seulement on peut les donner au naturel, son caractere s'y touche d'une maniere qu'il se reconnoit d'abord dans ces peintures critiques, & qu'il se propose de n'être plus un sujet de raillerie de ceux qui le connoissent.

On se plaint que ces fruits sont étouffez par l'action du déclamateur, qui insinüe les passions qu'il exprime. Rarement; pourrois-je répondre. Nous sommes trop prevenus qu'elles passent le naturel pour nous en laisser surprendre. Si l'auditeur souffre qu'on l'éblouisse un moment, il regarde peu aprés les choses dans leur corps veritable. Lui même essaie de se tromper pendant une heure ou deux qu'il est à un spectacle, afin de se former, quand il se détrompera, un nouveau plaisir; en se reconnoissant capable de distinguer le vrai d'avec le faux.

Plût au ciel! quoi qu'on en dise, qu'un Acteur bien animé ouvrît dans nos ames, un libre passage aux mouvemens qu'il dévelope! Le lâche auroit l'honneur en recommandation, le poltron deviendroit

brave, l'*Avare* feroit liberal, l'*Etourdi* commenceroit d'être circonfpect, le *Jaloux* plus tranquille; le *Débauché* mieux réglé. On verroit les précieufes fe revétir d'un caractere plus docile & plus maniable, les meres apprendroent l'art d'élever leurs filles, & de rompre adroitement le cours de leurs fecretes intrigues. Le *Plaideur* préfereroit à l'exercice de la chicane la douceur de vivre en paix avec fes voifins; le *Grondeur* riroit à fon tour. Les Facheux étudieroient les momens de ne fe point rendre incommodes; le Courtifan prenant le contre-pié de *Marquis*, fujets éternels de la fatire de Moliere, ne feroit plus prevenu de fa naiffance, & ne placeroit pas une nobleffe mandiée, fouvent même achetée, au deffus d'une honnête profeffion plus amie de la vertu; le Magiftrat n'auroit garde de vendre fon crédit ou de ne l'accorder qu'aux follicitations de fes créatures. Nous aurions des Juges équitables qui ne mettroient point entre les mains de la Juftice une balance d'or, & qui ne pferoient pas celle qu'ils doivent rendre au poids de leur avarice. L'homme d'affaires renonceroit à l'interêt, aimant mieux une lente fortune qu'une abondance prompte & irreguliere. Enfin tout le monde fe corrigeroit; la focieté civile fe verroit en peu de temps purgée d'une infinité de peftes qui alterent la belle œconomie du commerce

des

des hommes, car la liberté du theatre ne fait grace à personne, & son éloquence n'est pas capable de produire de moindres effets.

Pour peu qu'on continuë de s'en plaindre, je dirai qu'il faut aussi blâmer l'eloquence chrêtienne. S'il est vrai que ses charmes soient des apas trompeurs, on ne doit pas permettre aux ministres de la parole de Dieu de nous developer dans les chaires, ce qu'à de beau, de fin, de pathetique l'art oratoire.

Qu'on ne croye pas, au reste, que je veuille faire ici un parallele du Predicateur & du Comedien. Si celui-ci a plus de succez en reprenant nos mœurs, c'est tant pis pour ceux qui se rendent à sa voix dans le temps qu'ils négligent d'entendre des discours, où l'on ne cherche pas tant à faire des hommes selon le monde, qu'à former de parfaits Chrétiens. Nous devons rougir de nôtre conversion, lorsqu'elle a plûtôt pour motif la crainte d'être mis au nombre des ridicules du siecle, que le desir d'être veritablement irreprochables.

Le but de mes raisons est de prouver, que l'action du declamateur n'est pas ce qui fait le crime de la Comedie. Blâmeroit-on un homme qui dans une compagnie d'honnêtes gens reciteroit par complaisance un rôle du Cid ou de Cinna? On admireroit au contraire sa memoire, ou loüeroit sa

ve-

vehémence, on feroit l'éloge des beaux ſentimens d'Auguſte, qui ſignale ſa clemence envers un ſujet rebelle, ou de Rodrigue qui malgré l'interêt de ſon amour vange l'affront que ſon pere a reçu. Encore faudroit-t-il être homme d'eſprit pour aplaudir à ces délicates paſſions : ce plaiſir ne ſeroit point ſenſible à d'autres.

Tout ce qu'on peut blâmer de la Comedie, ce ſont, je l'avoüe, ces ſentimens qui ne tiennent ni du Heros ni de l'homme ſerieux ; ces caracteres badins, ces portraits trop au naturel, ces expreſſions molles & effeminées auſquelles on donne le nom de galanterie. Il faut tomber d'accord que l'auditeur n'eſt pas en ſeureté, qu'il y a du riſque pour de jeunes cœurs diſpoſez à reſſentir les atteintes de l'amour, avant qu'on leur ait apris à s'en défendre. Je voudrois qu'on en ſuprimât ces traits ſatiriques qui défigurent le prochain, & qu'on ſe contentât de cenſurer le deſordre ſans faire reconnoitre le coupable.

Les Peres ſe ſont fortement déchainez contre les Chrétiens qui aſſiſtoient aux jeux avec un empreſſement indigne. Il étoit juſte qu'on leur donnât de l'horreur pour des plaiſirs dont la joüiſſance ne convenoit pas méme à des païens ſuſceptibles des premiers mouvemens de la nature. Les hommes piquez d'une fauſſe gloire ſe ſervoient de ſpectacle les uns aux autres.

autres Les plus innocens objets étoient des ruisseaux de sang, les personnages les plus ordinaires, des bourreaux & des impudiques; les coûtumes impies succederent aux cruelles, on exposoit au mépris les choses saintes, on faisoit en plein theatre des augustes ceremonies de nôtre religion un objet de risée. Les fideles étoient-ils excusables de vouloir à ce prix contenter leur curiosité, eux qui ne pouvoient étre temoins de tant de prophanations sans partager en quelque sorte leurs hommages entre le Dieu qu'ils reconnoissoient, & ceux qu'ils voioient adorez.

Nôtre politesse fut toûjours trop grande pour favoriser de semblables divertissemens, nous les traitons de sacrileges. Il est vrai que nôtre rigide vertu s'est tant soit peu relâchée; nous nous sommes crûs exempts de reproche, à cause que l'on ne faisoit point paroitre de nuditez extravagantes, & que de la bouche de nos acteurs il ne sortoit aucunes paroles impies, cela ne nous justifie pourtant qu'à demi.

L'institution de la Comedie en France eut pour cause un délassement d'esprit, un plaisir d'honnête homme. Le Cardinal de Richelieu Ministre d'un genie transcendant l'aimoit, comme on sçait, passionnément. Ce fut lui qui sur la scene intro-

troduisit les Muses, & qui préta la parole à ces muettes beautez qu'on voit briller dans les pieces des habiles de son tems; mais alors ces muses étoient chastes, retenuës, pleines de pudeur. Si la Comedie contre l'intention de ces protecteurs a degenéré, c'est parce que le sort des meilleures choses est de se corrompre, malgré la précaution qu'on prend de les conserver dans leur premiere integrité.

Les ennemis des spectacles se recrieront encore, comment accorder les larmes de la penitence avec les joïes des ténebres? Autre chose est de ne point faire penitence, & d'aller dans des endroits où on ne se propose pas directement de la pratiquer. La devotion souffre volontiers quelques intervalles. Les personnes qui ont tout à fait renoncé au monde se ménagent des momens où il leur est permis de suspendre l'austerité de leurs exercices. Seroit-il raisonnable qu'on défendit aux gens du siécle de choisir des heures dans lesquelles ils pussent adoucir à leur tout la rigueur de leurs penibles occupations.

LE CONTRE. Ces raisons dont on apuïe la justification des theatres ne sont pas telles qu'elles ne puissent être détruites. Regardons tant qu'il nous plaira la Comedie par ses beaux endroits, ce n'est pas aujourdhui qu'on en sort plus innocent qu'on n'y est entré. On s'y soüille loin de s'y purifier.

L'Ac-

L'Acteur pouvoit autrefois corriger par sa satire, les défauts de son siecle, parce que les hommes qui n'avoient que des Dieux imaginaires, des Dieux qui avoient des yeux & ne voyoient point, des oreilles & n'entendoient point, des bouches & ne pouvoient parler, les hommes, dis-je, se contentoient de conformer leurs mœurs à la politesse des Atheniens, à la majesté des Romains: par honneur ils y étoient obligez, instruits d'ailleurs que leurs divinitez ne pénétroient pas dans le sanctuaire de l'ame, ils se croyoient en seureté d'obéïr à tous les mouvemens d'un cœur dereglé. Un chrétien sera-t-il bien receu à se parer de cette raison? S'il n'est sensible qu'aux traits de la satire, son changement ne sera qu'exterieur.

Je doute même que la satire puisse ce que n'aura pû l'éloquence sacrée. Les Predicateurs sont des medecins charitables, qui dans la guerison des maladies spirituelles se servent de doux remedes. S'ils sont sans effet, qu'il est à craindre que ceux d'une critique amere ne soient pas plus efficaces, à moins qu'on ne se fasse un plus grand point de plaire au monde que de se perfectionner utilement.

Rien n'est plus faux que les retours qu'excite la confusion de se voir repris par un Acteur, rien n'est plus suspect. Les fruits que produit sa Comedie ressemblent

à

à ceux qui naissoient en Egypte, si je ne me trompe; la veüe en étoit admirable, le dehors extremement beau; les touchoit-on, ils se reduisoient en poudre.

Un spectateur sur qui la satire fait assez d'impression pour le porter à se corriger, est au dehors un homme nouveau. Il ne donne plus comme auparavant dans la bagatelle, il renonce au jeu qui l'engageoit à des dépenses excessives, il retranche de ses habits le superflu peu sortable à sa condition; il a quité le ridicule du jeune âge qui lui faisoit un mauvais nom. Devenant ami d'une politesse bienseante, il n'a point dans la bouche ces mots grossiers que les honnêtes gens s'abstiennent de prononcer; son abord est facile, son air accuëillant, son rang soustenu sans fierté. Il s'est défait de ces tons railleurs, de ce caractere de bouffon, de cette affectation de bel esprit. Dirai-je tout? Il s'est revétu des ornemens d'une feinte modestie; s'est couvert du manteau d'une probité éclatante; voilà la beauté de ce fruit: touchez-le, ce n'est pas cette solidité que vous pensiez; ouvrez-le, vous n'y verrez point ce que vous esperiez. Pénétrez le dedans de cet homme vous y remarquerez même fureur de s'avancer, mesmes desirs, mesmes artifices; heureux si ce qu'il a entendu n'a rien ajoûté à l'injustice de ses prétentions, ni à la malignité de son avarice! Heureux si ce qu'il a

vû

vû n'a point ravi à son cœur cette liberté tant desirable, qu'on conserve rarement dans les occasions de plaisir.

Pour un bien que produit quelquefois la Comedie au hazard, elle ouvre la porte à mille maux inevitables. Quel est, je vous prie, l'homme assez insensible pour ne pas estre attendri par les vives expressions d'une maitresse qui gemit, assez ferme pour resister aux plaintes d'un amant qui se desespere, assez tranquile pour conserver son ame dans le calme au milieu des emportemens d'un furieux qui exagere sa douleur, assez indiferent pour ne pas goûter un trait satirique? Fût-on du plus froid naturel du monde, du temperamment le moins susceptible, on ne sçauroit alors commander à son cœur. Malgré soi on s'interesse à la douleur d'une femme affligée, à la perfidie d'un amant; on prend part à la trahison de ce Prince malheureux, on entre dans les transports de ce brave outragé, on devient complice de la vangeance.

. Ne sont-ce pas là les sentimens qu'excitent au dedans de nous les vives representations des theatres? Qu'on se regarde tel que l'on est, qu'on ouvre sur soi-mesme ces yeux de complaisance que fait ouvrir l'amour propre, on se reconnoitra bien-tôt coupable de tous les excés que la scene embellit. Si ces déclamations mondaines ne font sur nous aucune impression sensible, c'est

une

une marque que nous avons consommé l'ouvrage du crime, & que nous sommes tellement corrompus, qu'elles ne peuvent nous corrompre davantage.

Mais nous prenons plaisir à nous abuser. Faisons serieusement attention à ce qui se passe en nous, lorsque nous courons aux spectacles. Y a-t-il une personne, quelques épurez que soient ses motifs, qui en allant à la Comedie croïe faire une action de religion? On sent, quoi qu'on feigne de ne le pas sentir, je ne sçai quels mouvemens qui en détournent; si on leur obéït c'est avec une contrainte génante à laquelle on ne cede qu'aprés avoir longtems & toûjours vainement combatu. Delà cette agitation involontaire qui tourmente jusques dans le fort du plaisir; delà ce trouble continuel que le plus magnifique apareil d'un divertissement ne sçauroit calmer.

Y est-on? la vertu se ralentit, les bonnes intentions s'éloignent, la satire s'empare de nôtre consentement, se rend maîtresse de nôtre volonté, la tourne & la captive à son gré. Bien loin de faire naître le desir de corriger les desordres qu'elle reprend, souvent on n'en conçoit que plus fortement l'envie de se les approprier, parce qu'on reconnoît que ce sont des défauts annoblis dont les gens du bel air s'honorent, & que le grand monde

met

met au nombre des vertus à la mode.

Qu'on s'examine lorſqu'on en ſort, on ſe trouvera dans une ſituation toute autre que celle où l'on étoit peu auparavant. On eſt tout rempli de maximes d'ambition & de vanité; les ſemences de probité qu'une belle éducation avoit jettées dans le cœur d'un enfant bien né ſont évanoüies, ſont diſſipées. Les paſſions éteintes dans les uns par la froideur de l'âge, uſées dans les autres par la longue habitude des voluptés ſe ſont rallumées & ont repris une vigueur nouvelle. On ſoupire plus que jamais aprés toutes ſortes de plaiſirs, on court avec précipitation dans ces voïes delicieuſes qu'ouvre l'emprſſement de ſatisfaire ſes convoitiſes; obligé de rentrer dans les ſoins de ſa famille, ou de reprendre ſes occupations; on ſe voit dans une langueur mortelle, on s'engage dans une oiſiveté qui ſans ceſſe rappelle aux amuſemens qui l'ont fait naître.

Les theatres, diſons nous, n'ofrent rien de deshonnête, rien d'impie aux yeux des ſpectateurs On en a, graces à noſtre politeſſe éloigné ces objets de cruauté que les hommes déteſtent; la religion n'y eſt point prophanée, la verité n'y eſt point obſcurcie, le ſeul vice y eſt décrié. Foible raiſon! Si les ſpectacles étoient ornez de ces images afreuſes dont le Paganiſme ſouſtenoit à peine la veuë, peut-être ſeroit-ce pour

nous

nous une eſpece d'avantage ; noſtre curioſité ſe gueriroit par l'horreur de ces repreſentations groſſierès, au lieu que nous ſommes devenus des pecheurs délicats ; nous voulons qu'on nous prepare le calice de l'iniquité, afin de le boire ſans repugnance.

Ne nous retranchons plus ſur le temperament qu'on a apporté aux theatres; nous ne ſommes pas moins coupables que ceux qui dans le regne du Paganiſme ofroient à la veuë d'un peuple aſſemblé des combats de gladiateurs. Noſtre barbare curioſité s'immole tous les jours d'auſſi ſanglantes victimes, quoi qu'elle ne ſe repaiſſe pas tout à fait de pareils objets. Pour plaire à des chrétiens cruels on en voit qui expoſent leur vie. Une femme ſuſpendue dans les airs, s'agite & ſe balance. Un homme armé marche ſur une corde & y dance de la méme maniere qu'on feroit ſur la terre ferme, tantoſt perdant l'uſage des mains tantoſt celui des pieds, chaque mouvement le menace d'une chute mortelle, & donne des fraieurs qui paſſent le plaiſir. Un baladin ſur le theatre imite les poiſſons, un autre contrefait les plus vils animaux de la terre. A regarder ces choſes en elles-mêmes, les Païens qui ſe plaiſoient dans le carnage n'étoient pas plus blâmables que les admirateurs de telles repreſentations. Nous ne con-

connoissons qu'un Dieu, & l'on introduit sur la scene un nombre infini de divinitez, ausquelles on ne peut rendre hommage sans dérober les honneurs deus au vrai Dieu. On y fait paroistre les demons, les furies, on y parle un langage diabolique, on sy chante des airs tendres qui enlevent, qui transportent, qui donnent du plaisir; mais un plaisir que les anciens Philosophes avec toute leur indulgence ne laisserent pas d'appeller l'intemperance des oreilles.

Voila les spectacles qu'on represente parmi nous. Cependant on les justifie, on les nomme agreables, chose plus étrange, on les croit permis! L'Eglise est-elle donc une mere impitoiable, pour souffrir qu'on prodigue ainsi le sang de ses enfans? La religion ne renferme-t-elle pas d'assez grands misteres, sans occuper l'attention de gens qui n'en ont déja pas trop, de mille ceremonies superstitieuses, qu'on voit rarement, qu'on ne raisonne sur les nostres, ou qu'on n'en conçoive du dégoust? Jesus-Christ n'est-il pas un assez beau modele, sans que les hommes pour exercer leur imitation cherchent à copier les bêtes destinées à leur usage?

Achevons de nous détruire; Je supose les pieces les plus innocentes; y en a-t-il où le Christianisme ne se trouve interessé, où la charité ne soit violée, où on n'en

L veüille

veüille qu'au libertinage? Si la Comedie du *Tartuffe* condamne l'hipocrisie, quelles manieres rafinées de se contrefaire, ne suggere-t-elle point? Le *Misantrope* en veut au fol entêtement de quelque capricieux, tandis qu'il insinuë à une infinité de gens un caractére singulier, bizarre, peu convenable à la societé. *L'Avare* par ses épargnes honteuses, par ses plaintes excessives découvre aux personnes d'une humeur sordide, des routes jusques-là inconnuës à l'avarice. Quel est l'impie dont la vie scandaleuse ait éte changée par la catastrophe du débauché qui parle dans le *Festin de Pierre*? Voïons-nous que la censure publique ait fait revenir des *Coquettes* de la superfluité des ajustemens? Les *Menteurs* d'habitude n'ont point quité le parti d'exagerer toutes choses, malgré la guerre qu'on leur fait de leurs impostures. S'apperçoit-on que le *Bourgeois Gentilhomme* ait eu de si rares succez? Trouvez-en que cette juste critique ait fait rentrer dans les bornes de leur état, dans la bienséance de leur condition. Les veritez répanduës dans le *Malade imaginaire* ont-elles arrêté le cours des fourberies qui regnent dans l'exercice de la medecine, ont-elles eu le pouvoir de retrancher ces ceremonies meurtrieres ausquelles on confie de nos jours la vie précieuse des plus grands hommes?

Les traits piquans dont ces pieces sont rem-

remplies, inſpirent tout au plus de l'averſion pour ceux en qui l'on remarque de pareils défauts, & c'eſt l'unique fruit qu'on en retire. Diſons donc que ſi elles gueriſſent de quelques excez, elles ſoüillent de mille autres, contre leſquels on neglige de ſe précautionner.

Car quelle précaution apporte-t-on pour ſe garantir des piéges que les ſpectacles cachent à nôtre foibleſſe ? avec quelle fermeté ne prétons-nous pas nos ſens à ce qui s'offre pour les ſurprendre ? Nous abandonnons nos regards à ces objets laſcifs, qui par des graces empruntées ſe font un art de nous attendrir, nos oreilles ne ſont ouvertes qu'à des diſcours frivoles, diſcours mordans. Nôtre langue ſe dénoüe & applaudit à des paſſions délicatement touchées ; l'eſprit atentif à ce qui ſe paſſe ſur la Scene deſcend dans le miniſtere d'une intrigue bien concertée ; le cœur reſiſtera-t-il à cette corruption ?

On n'ozeroit deſavoüer qu'une peinture libre fait impreſſion, que la lecture d'un Roman eſt pernicieuſe, qu'une médiſance adroite ſeduit les meilleures intentions, & on n'avoüera pas que des portraits deſhonnétes, des deſcriptions trop tendres, des équivoques mal ornées, des calomnies publiques, choſes dont les pieces les plus corrigées ne ſont point exemptes, on n'avoüera pas, dis-je, qu'elles puiſſent fraper

un auditeur ! Ceux qui parlent de la sorte comptent beaucoup sur leur force.

Admirons de plus la fausse délicatesse des hommes du siécle. On est prompt à se plaindre des directeurs qui sondent les plaies de l'ame, & qui creusent dans le fond des consciences pour en connoistre les dispositions vicieuses ; nous murmurons de ce qu'ils foüillent trop avant ; nous disons qu'ils font des leçons de pecher, quand afin de vaincre nostre ignorance ou d'exciter nostre confusion ils tâchent d'éclaircir les circonstances énormes de certains desordres, & nous ne voulons pas tomber d'accord que la Comedie où on ne s'applique guere à enveloper les sentimens d'une passion grossiere soit une école pernicieuse, nostre erreur nous plaist étrangement !

Non, je ne souhaite plus que ceux qui frequentent les Theatres entrent dans les passions qu'on y exprime. On donneroit dans la Cour des Princes entrée à l'ambition, à la perfidie, à la mauvaise foi. Le monde seroit composé de fourbes, d'ingrats, de flateurs, de vindicatifs. Les vertus chrêtiennes seroient conseillées par un esprit de politique, on cacheroit sous un dehors simple un orgueil insatiable ; des apparences moderées couvriroient de lâches desseins ; les retranchemens exterieurs de la cupidité entretiendroient au de-

dans

dans l'amour du monde. Enfin les hommes ne se formeroient ni pour la societé, ni pour la Religion.

Si nous avons envie de nous corriger, soïons redevables de nôtre perfection au zele d'un ministre de l'Evangile plûtôt qu'à la licence d'un déclamateur public. Il est indigne de vouloir justifier la comedie pas ses effets salutaires; sans la crainte de passer pour ridicule, personne ne changeroit de conduite, & encore quels sont ces changemens? Y eût il jamais de sincerité dans ceux dont la critique est le premier mobile? N'attribuons point à l'ouvrage du demon ce qui ne peut être qu'un chef d'œuvre de la grace de l'Esprit saint. Un homme qui fait le bien pour se mettre hors des ateintes des invectives se dementira tôt ou tard, sa fausse probité le trahira bien-tôt & je ne lui donne qu'un moment pour reprendre les desordres que lui fit quiter le respect humain.

Ne nous autorisons pas de ce que les anciens Peres de l'Eglise ne défendirent aux Chrétiens d'assister aux spectacles qu'à cause qu'ils participoient à l'idolatrie des Païens. Cette même défense nous regarde, j'ose dire par la même raison. J'avoüe que nous ne faisons point aux fausses divinitez des sacrifices solemnels, que nous aurions en horreur d'élever des autels

 publics

publics à la gloire des Heros, & que nous ne sommes pas assez superstitieux d'égorger des moutons & des taureaux en l'honneur des Dieux de la fable; mais n'y a-t-il que cette maniere de commettre le peché de l'idolatrie? Disons de toutes les passions ce que saint Paul dit de plusieurs qu'il nomme, *la servitude des Idoles*, nous reconnoîtrons que nous ne participions que trop à l'idolatrie en voïant avec une curiosité mondaine les caracteres des plus odieuses passions exprimez sur les theatres.

Nous avons bonne grace aprés cela de vanter leur pureté, & de faire l'éloge des sentimens magnifiques d'un *Tiridate* qui jette sur sa sœur des regards incestueux, d'un *Rodrigue* qui porte sa main barbare dans le sein du pere de sa maîtresse, d'un *Cinna* qui se souleve contre son Prince? Sans donner un tour forcé aux paroles de saint Paul. N'est-ce pas une idolatrie à des Chrétiens de respecter des traces d'iniquité, d'adorer les images de la corruption, de se faire des idoles de l'ambition qu'inspirent ces pieces, de la colere qu'elles insinuënt, de la politique qu'elles conseillent, de la vengeance qu'elles allument, de l'amour qu'elles persuadent?

Avec toute l'envie qu'ont les fauteurs de la Comedie de prouver qu'elle est excusable, ils ne peuvent desavouër qu'avant que de la rendre permise il faudroit en retran-

cher

cher bien des choses ; & justement vouloir qu'on suprime ce qui ne leur plaît pas, c'est déja convenir qu'on a raison de la condamner. Verité puissante, nous avons beau conspirer contre vous, nôtre revolte est inutile si-tôt que vous avez resolu de vaincre nos prejugez. Maîtresse absolüe de nos esprits, vous leur arrachez tel aveu qu'il vous plaît, bien que nous semblions nous opposer à ce que vous nous faites entendre au fond du cœur.

Quand même la Comedie recouvreroit sa premiere pureté, elle seroit, à parler chrétiennement, toûjours fort dangereuse. Modeste tant qu'il nous plaira, honnéte au delà de ce qu'on peut s'imaginer, elle ne sera pas entierement innocente. Quelque modeste qu'elle devienne, se prescrira-t-elle des bornes ? n'exercera-t-elle pas avec une fureur égale cette liberté de censurer les mœurs! Quelque honnête qu'elle puisse être, n'y verra-t-on plus d'intrigues amoureuses, de paroles équivoques, de gestes lubriques ? Une piece dépouillée de ces ornemens, denuée de ces mots licentieux, piquans, impies méme, flateroit trop peu le mauvais goût des spectateurs, ils ne pourroient s'accoûtumer à entendre debiter une rigide morale dans un lieu où ils vont chercher de voluptueuses instructions.

Par ces Comedies honnétes je veux

poser quelque chose de plus qu'on n'oseroit pretendre. On n'y verra point d'évenemens tragiques qui excitent les mouvemens de la cruauté, point d'objets qui gravent dans les esprits de pernicieuses idées, point d'intrigues qui pervertissent les droites intentions d'un auditeur avide; tout ce qu'on dira sera prononcé avec retenuë, on y établira les principes d'une belle conduite, les acteurs s'apliqueront à faire d'aimables portraits de la vertu, telles pieces seroient nommées modestes, encore une fois qu'on ne s'y trompe pas, revêtues de ces caracteres beaux en aparence elles n'auroient jamais cours dans le monde; je dis davantage, elles ne seroient pas moins pernicieuses.

Quelle force auroient des leçons de vertu prononcées par une bouche prophane, si les veritez de la morale chrêtienne preparées avec toute l'adresse d'un ministre zelé ne font qu'irriter la malice du libertin? Pour éluder les maximes debitées dans la chaire Evangelique, on recherche malicieusement les actions de celui qui les propose, se croiant dispensé de les pratiquer quand on le voit sujet aux moindres fautes: que seroit-ce des instructions données sur la scene par un declamateur souillé des vices dont il voudroit nous éloigner?

Souhaiter que le theatre se purifie assez

pour

pour n'admettre à l'avenir que de modestes & d'honêtes representations, c'est demander que le danger soit plus adroitement couvert. Nous quiterions bien-tôt les vertus austeres de la Religion pour courir aprés ces phantômes de perfection qu'on y proportionneroit à nôtre foiblesse.

Le theatre si austere qu'il puisse devenir ouvrira toûjours une voie large, semée de roses, couverte de fleurs. Si quelque chose rebute nôtre langueur, il sçaura tout retrancher par un lâche temperament. On voudra de la regularité dans la conduite des hommes ; que personne ne s'alarme, on se contentera du dehors : au reste on nous rendra les maîtres de nos volontez secretes. On nous laissera la liberté de former toutes sortes de desirs, pourvû que nous ayons l'adresse de les derober à la connoissance d'autrui.

On tâchera de guerir les femmes de leurs caprices, les belles de leur fierté, les agréables de leur trop d'enjoüement ; mais cette complaisance qu'elles ont pour leurs charmes, cet amour excessif qu'elles se portent, cette idolatrie qu'elles entretiennent dans le cœur d'un Amant passionné ; c'est ce que la morale d'une Comedie honnéte n'entreprendra pas de detruire.

On attaquera l'orgüeil de ce Philosophe,

les airs pedanteſques de cet homme de Lettres; mais cette preſomption qui le domine, cette opinion avantageuſe qu'il ſe forme de ſon mérite; cet entêtement chimerique d'obtenir la vogue, n'attendez pas que la critique pénetre ſi avant.

On s'élevera contre les emportemens d'un Officier d'armée, on lui inſpirera s'il eſt poſſible de l'horreur pour les blaſphemes & les paroles licentieuſes, mais lui preſcrira t-on des régles de la veritable bravoure? l'empêchera t-on de courir en furieux à la vengeance? Lui mettra t-on devant les yeux les périls auſquels l'expoſent l'oiſiveté de ſa profeſſion?

Quels preceptes donnera-t-on au Courtiſan? Ne ſera ce pas aſſez de lui faire une hideuſe peinture de quelques vices qui le des-honorent, de la trahiſon, de la perfidie, de l'injuſtice? L'envie qui le ronge, l'ambition qui lui cauſe de mortelles inquiétudes, ſeront legerément touchées; mais la diſſimulation, la fourberie, mille autres rafinemens que ſuggere l'eſprit d'interét ſeront propoſées comme des moiens de hâter ſon élevation.

Idées monſtrueuſes de perfection? Quelle plus infame proſtitution que de défigurer ainſi au theatre l'image ſacrée de la vertu? Il n'appartient qu'à la Religion d'élever nôtre ame à une ſi pure ſainteté. C'eſt pour cela qu'elle défend à ſes ſectateurs de puiſer

ſer des inſtructions dans les écrits des Philoſophes Païens, ces Philoſophes éclairez des plus brillantes lumieres de la raiſon, dont les principes ont tant de nobleſſe, tant d'excellence, tant de regularité; la Religion nous éloigne de ces ſources prophanes où elle ne trouve pas encore aſſez de pureté pour faire goûter ſes maximes. Bannis du Portique, deviendrions-nous les diſciples d'un Comedien, & ſerions-nous excuſables de chercher des leçons dans l'école ſacrilege des theatres?

Enfin nous penſons éluder la plus forte objection des ennemis de la Comedie qui demandent comment on prétend accorder les larmes de la penitence avec les joïes des ſpectacles; nous avons peine à comprendre qu'un Chrêtien ſoit obligé de faire tréve avec les ris, nous ignorons ce que veut dire, *Malheur à vous qui avez voſtre conſolation*, cette ménace faite aux heureux du monde, n'entre pas dans nôtre eſprit; on ne reproche au riche que ſon atache au luxe, & à un luxe qui eſt au deſſus de ſa condition; le diſpenſateur des recompenſes éternelles met au nombre des reprouvez ceux qui ne ſont point affligez, qui joüiſſent d'une abondance ſplendide, & les Chrétiens appellent d'un jugement qu'on prononce contre des plaiſirs immoderez, où regne un luxe exceſſif, où une joïe criminelle eſt repanduë.

En vain dira-t-on que les hommes chercheront des plaisirs plus dangereux, si on leur défend l'entrée des theatres. En vain dira-t-on que ces amusemens les détournent de mille occasions où leur innocence courroit un plus grand risque, où leurs pechez seroient plus énormes. Il faudroit sur ce pié là introduire dans le monde une infinité de maux, vû qu'on aura tousjours pour excuse que ces fautes legéres en font éviter d'inexcusables.

Si on n'en veut pas croire les Theologiens dont la morale paroît outrée, qu'on s'en raporte, j'y consens, à un homme engagé dans le tumulte du monde, dans l'embarras de la Cour, dans les emplois de la Guerre, qui n'étoit pas ennemi des joies permises; je parle de Mr. le Comte de Bussi aussi illustre par les hauts sentimens que lui inspira l'esprit de la Religion, que par le nombre des disgraces que lui suscita la fortune. Lisons un Traité contre les Bals, il prononcera sur cette matiere avec une severité égale à celle du directeur le plus rigide. Cela se voit dans le discours qu'il adresse à ses enfans, où il s'explique en ces termes.

„ J'ai toûjours cru les Bals dangereux; ce „ n'a pas été seulement ma raison qui me l'a „ fait croire, ç'a encore été mon experien- „ ce; & quoique que le témoignage des „ Peres de l'Eglise soit bien fort, je tiens que

„ que sur ce chapitre celui d'un Courtisan doit „ être de plus grand poids. Je sçai bien qu'il „ y a des gens qui courent moins de hazard en „ ces lieux là que d'autres, cependant les tem- „ peramens les plus froids s'y rechaufent. Ce „ ne sont d'ordinaire que de jeunes gens qui „ composent ces sortes d'assemblées, lesquels „ ont assez de peine à resister aux tentations „ dans la solitude ; à plus forte raison dans ces „ lieux-là où les beaux objets, les flambeaux, „ les violons & l'agitation de la danse échaufe- „ roient des Anachorétes. Les vieilles gens „ qui pourroient aller au Bal sans intéresser leur „ conscience seroient ridicules d'y aller ; & les „ jeunes gens à qui la bienseance le permettroit, „ ne le pourroient pas sans s'exposer à de trop „ grands périls. Ainsi je tiens qu'il ne faut „ point aller au Bal quand on est Chrétien ; & „ je crois que les Directeurs feroient leur de- „ voir s'ils exigeoient de ceux dont ils gou- „ vernent les consciences qu'ils n'y allassent „ jamais.

Qu'auroit dit ce Courtisan, s'il avoit eû la même occasion de s'expliquer sur la Comedie ? Son experience lui avoit apris que les bals étoient dangereux, la nôtre nous est-elle garant de l'innocence des spectacles ? Les beaux objets, les flambeaux, les violons, & l'agitation de la danse étoient à son avis capables d'échaufer des Anacho-

retes ; que ne fera point sur l'esprit d'une jeunesse boüillante la vivacité d'une passion fortement exprimée jointe à toutes ces choses ? Je tiens, continuë-t-il, qu'il ne faut point aller au bal quand on est Chrêtien. Qui est ce qui parle ainsi ? Si c'étoit un Religieux, on lui objecteroit qu'il n'a garde d'approuver des divertissemens qu'il ne lui seroit pas bienséant de goûter ; si c'étoit un Docteur de Sorbonne on diroit ce que répondirent les Disciples à leur maître, *Ce discours est dur & outré* ; si c'étoit un Prelat on mettroit en veuë le pretexte de ne pas hazarder la reputation qu'il a d'être une colomne de l'Eglise ; mais encore une fois celui qui s'exprime de la sorte est un Courtisan élevé dans la grandeur, nourri dans les voluptez, accoustumé à une vie délicieuse. Je crois, conclut il, que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allassent jamais. Tout guerrier qu'étoit Monsieur le Comte de Bussi, il ne demandoit pas que les Directeurs aportassent de faux ménagemens, il jugeoit que c'estoit pour eux une obligation indispensable de representer le danger de ces jeux, de les défendre absolument.

Aprés ce qu'a pensé Monsieur de Bussi, plus homme du monde que moi, mais aussi plus homme de bien, je ne dois point rougir de mon sentiment. Si je l'avois pro-
duit

duit dans le temps que j'eus occasion de le mettre par écrit, il auroit dû paroiſtre il y a prés de deux ans.. Ce qui auroit été alors plus de ſaiſon à cauſe de la nouveauté de la queſtion ne doit pas être conſideré comme une choſe ſurannée, puiſqu'il eſt toûjours tems de faire voir qu'on eſt Chrêtien, n'y ayant preſcription que contre les pieces galantes & critiques. Celles qui ſont pieuſes ne viennent jamais trop tard; s'il n'eſt plus l'heure d'inſtruire, il eſt toûjours celle de montrer qu'on eſt bien inſtruit. Le ſage qui a défini les momens de parler, & de ſe taire, n'a point dit qu'il y en eût où il ne fut plus permis d'écrire ce que dicte l'eſprit de Religion, ce que fait ſentir l'amour de la verité.

Ces conſiderations m'ont déterminé à faire part au public de ce que je penſe ſur la Comedie, & de ce que je crois qu'on en doit penſer. Peut-être n'attendoit-on pas d'un homme du monde une opinion ſi rigoureuſe, je mets la cauſe entre les mains de chacun, qu'on examine les raiſons de part & d'autre, je m'aſſure qu'on ne conclura pas autrement.

PEN-

PENSE'ES DE'TACHE'ES.

LA loi que fit SOLON fournit matiere à une belle reflexion. Il ordonna que le fils ne seroit point obligé de nourrir son pere, si le pere ayant eû les moyens de faire aprendre à son fils un métier dans son jeune âge, il les avoit négligez comme peu sensible à ce devoir. Grande obligation de prescrire aux enfans la necessité du travail, de leur en inspirer l'amour; au lieu de souffrir qu'ils passent les plus belles années de leur jeunesse dans l'oisiveté. Nous voulons qu'ils apprennent la musique, la danse, la mignature; nous les accablons de mille arts inutiles dont à peine ont-ils le tems de recevoir les premieres teintures. Que n'avons-nous plûtôt la precaution de les former à des sciences necessaires? Mettons les en état d'être un jour des négocians de bonne-foi, des Magistrats éclairez, de prudens Officiers, des Citoiens zelez; l'Etat s'en trouvera mieux, nos familles en seront plus honorées.

Je trouve encore fort judicieux ce que disoit CRATES. Il souhaitoit qu'il lui fût possible de monter sur le lieu le plus élevé de la ville & là crier à haute voix, *O hommes; quelle est vôtre folie de prendre tant de*

de soin à amasser des biens, sans avoir celui de l'éducation de vos enfans à qui vous les devez laisser. Il est ordinaire de voir de tels peres, qui se proposent de faire leurs enfans riches, & qui ne songent à rien moins qu'à en faire d'honêtes gens ; si c'étoit qu'on leur aprit à user de ces biens ; mais ou on leur donne des exemples de prodigalité, ou on multiplie à leurs yeux des traits d'avarice. On parle, je l'avoüe, en leur presence, de la difficulté de les acquerir, de la necessité de les conserver, du desespoir qu'en cause la perte: Est-ce là ce qu'on devroit leur dire? N'ont-ils pas deja assez d'ambition, sans que nous excitions une cupidité que n'est que trop animée?

L'instruction de la jeunesse fut regardée dans l'antiquité comme un devoir si indispensable que les peres instruisoient eux mêmes leurs enfans. Dans ces tems heureux, il n'y avoit point d'autres maistres que ceux qui l'étoient par nature. On sçavoit combien il étoit dangereux de confier le soin de l'éducation à des personnes qui ne pouvoient s'y interesser avec zele.

Enseigner ainsi ses enfans étoit chez les Romains un ministere honorable. Que dirons nous pour les excuser de ne l'avoir pas continué? La necessité de leurs occupations, l'application aux affaires, le nombre de

de leurs enfans, me paroissent les meilleures raisons pour les justifier.

Si les peres avoient l'œil sur leurs enfans, on ne sçauroit dire le bien que produiroit une telle vigilance, le pouvoir que la nature leur donne, ajoûteroit de l'autorité à leurs conseils, la dépendance où seroit volontairement un enfant le rendroit plus soumis aux volontez d'un pere qui menageroit ses corrections. Les passions rafinées ne se méleroient point dans la conduite de la jeunesse. Les vices secrets, les folles inclinations, les caprices en seroient bannis, la vertu déviendroit familiere, tout ce qui auroit l'ombre du crime feroit horreur.

Il se voit des esprits dociles & heureux, à qui la vertu ne coute rien: d'abord qu'ils en connoissent la beauté, il se sentent portez d'inclination à l'aimer; il ne faut que leur montrer le bien pour exciter leur volonté naissante à le pratiquer; vous diriez qu'en eux la nature a tout achevé & qu'elle n'a rien voulu laisser faire à l'éducation.

¶ Toutes les passions deshonorent la condition de l'homme. En vain colore-t-il ses vices, ils n'en sont ni plus excusables ni moins honteux. La corruption du monde a pourtant fait que tous ne sont pas également odieux. La passion des femmes, l'amour de la gloire, le desir de la vengeance

vengeance passent pour des effets de courage, pour des necessitez de bienseance; il y en a d'autres que les moins honnêtes gens détestent. On méprise un homme qui est adonné au vin, chacun blâme ses excés, on l'évite, on le fuit.

L'intemperance dans les grands hommes est le vice le plus à craindre. Elle les rend cruels & furieux. Alexandre dans le transport d'une colere causée par l'excés du vin, tua Clitus. Marc Antoine se plaisoit étant à table à se faire aporter les têtes des plus illustres Citoïens.

¶ Les Perses & les Grecs tenoient conseil à table. Ils croioient sans doute qu'alors on étoit plus propre à dire la verité, parce que dans ces momens on fait treve avec la dissimulation & la flatterie.

Il me semble que dans un festin on n'est guére capable de décider. L'esprit n'y réflechit pas aisément. Les vapeurs du vin qui le troublent obscurcissent les lumieres de la prudence. S'il échape à une raison ainsi troublée quelques bons sentimens, c'est par hazard & par la même impetuosité qui fait que la mer ne jette sur le bord du rivage les richesses qu'elle renferme dans ses abîmes, que lors qu'elle est irritée.

¶ Point de plus commune passion que l'interét. Le seul respect humain éloigne du crime, la pudeur naturelle defend les mauvais

mauvais commerces, la bienſeance conſeille la douceur. On rougit d'être emporté, telles victoires ſemblent glorieuſes. Mais ſuccomber aux mouvemens d'interêt c'eſt une défaite qui ne paroît par honteuſe.

Les genereux en apparence ont un certain interêt auquel ils ne renoncent pas. Il eſt ſeur de l'emporter dés qu'il ſe trouve en compromis avec quelque deſir.

L'interêt a perverti l'uſage des biens, l'ambition les recherche, l'avarice les retient. On ne voit plus de ces ames déſintereſſées qui les atendent ſans impatience, qui les reçoivent ſans empreſſement, ou qui les poſſedent avec moderation.

L'interêt diviſe le frere d'avec le frere, l'ami d'avec l'ami, l'homme d'avec lui meſme.

On n'écoute plus la voix de la nature quand celle de l'intereſt ſe fait entendre, la Religion meſme ſe tait en ſa preſence. Car l'enfant ſe ſouleve contre ſon propre pere, le Chrétien lui immole juſqu'à ſa conſcience.

Déteſtable ſacrifice que par tout on fait à l'interêt ! L'avare marchand le regarde comme ſon Dieu, le Magiſtrat le place ſur les Tribunaux, le Courtiſan & le Miniſtre n'agiſſent que par ſes reſſorts; je ſuis obligé de dire plus. Dieu n'eſt pas le ſeul à qui on ſacrifie dans les Temples, les Miniſtres des

des Autels mettent l'idole de Dagon avec l'Arche d'alliance, en faisant reposer l'interêt dans le Sanctuaire.

¶ Monsieur de la Moignon remerciant Mr. de Mazarin qui l'étoit venu feliciter du choix qu'avoit fait le Roi de sa personne, pour remplir la place de Premier President, le Cardinal lui répondit, que si le Roi eût pû trouver un plus homme de bien que lui dans son Royaume, il ne lui auroit pas donné cette Charge. Qu'il est beau de ne devoir son élevation qu'à son mérite. Si toutes les Charges se donnoient aux plus dignes, on les verroit mieux remplies. Quand des hommes irreprochables conduisent un Etat, on doit s'attendre qu'il sera bien gouverné; au lieu que si un ambitieux trouve le moyen de faire reüssir ses brigues, ce n'est plus une douce administration, c'est une cruelle tirannie.
Les grands emplois ne font pas les grands hommes, mais les grands hommes communiquent de la grandeur aux moindres emplois. Heureusement prevenu en leur faveur, on trouve du merveilleux dans tout ce qu'ils font; cet avantage ne vaut-il pas celui de n'étre occupé aux ministeres honorables qu'à sa confusion?

J'estime autant un homme qui sçait de ses occupations, se faire un plaisir, qu'un autre qui prefere les affaires aux divertissemens.

Conserver dans l'action un certain tran-

quile

quile qu'à peine remarqueroit-on dans les gens oisifs; avoir dans le repos un je ne sçai quoi qui tienne de l'action méme, à cela doit viser un Magistrat.

Les grandes charges demanderoient la vigueur des jeunes gens, & la maturité des vieillards. Un homme necessaire à l'Etat par sa haute capacité, sa profonde politique, est sujet à des infirmitez continuelles, les affaires en sont retardées; ce malheur est sans remede, on ne mettra pas à sa place une jeune Tête privée d'experience.

¶ Tous ceux qui bâtissent, ne cherchent pas le plaisir d'être logez commodément. Il se trouve des gens à Paris trés-mal logez qui dans un autre quartier que le leur ont des maisons superbes.

Est-ce pour soi, pour son plaisir qu'on bâtit? Je ne le crois point. De dix maisons que *Lisis* a embellies; il n'en pas vû trois.

Richelieu qu'on sçait étre un des plus beaux endroits du Royaume, tant par la simetrie de la Ville, que par la belle disposition du Château, fut bâti par l'ordre du Cardinal qui portoit ce nom. On m'a assuré que jamais il n'avoit eu la satisfaction de le voir; c'étoit assez pour lui qu'on sçût qu'il y avoit une Ville qui s'apelloit Richelieu.

Faut-il, disois-je en moi-même, en considerant le Palais d'un Prince Etranger, tant

tant de lieu pour un homme, qui de tous ces vaſtes appartemens n'en peut occuper qu'un; dans cet appartement n'a beſoin que d'une chambre, dans cette chambre peut ſe paſſer à un lit, dans ce lit n'occupera qu'une place, dans cette place laiſſera une infinité de vuides? Cette reflexion auroit été fort du gouſt de Diogene; auſſi ne la fis je point ſans ſonger à ce Philoſophe qui preferoit ſa ſimple demeure aux riches Palais du Roi de Macedoine.

¶ La guerre eſt à craindre à cauſe qu'elle introduit de grands maux; elle n'eſt pas neanmoins ſans fruit: La paix qui lui ſuccede remet les choſes dans le premier & le veritable ordre.

L'obéïſſance de tout tems a receu des loüanges, ſur tout l'obéïſſance pratiquée à la guerre.

Une obéïſſance ſi funeſte que vous voudrez aura des aprobateurs, une déſobéïſſance quoiqu'heureuſe ne trouvera que des Juges inexorables: témoin celle du fils d'Epaminondas. Ce Capitaine des Thebains étoit en guerre avec les Lacedemoniens, le jour venu d'élire des Magiſtrats il lui défendit de combatre. Les Lacedemoniens profitans de l'abſence du Genéral ſollicitérent le fils de charger les ennemis; ſon refus taxé de lâcheté, il oublia l'ordre qu'il avoit receu, combatit & gagna la victoire. Epaminondas couronna ſon fils vainqueur; mais

mais ne croiant pas devoir laisser sa désobéïssance impunie, il lui fit dans ce moment trancher la tête.

Que seroit-ce s'il étoit permis de violer les Loix de la guerre? Un étourdi, un faux brave, un homme sans experience, auroit entre les mains le sort d'un Etat, la politique avec raison s'y oppose.

Le moindre signal excite les grands courages: un brave homme est toûjours prest de faire face à son ennemi. Il ne demande pas qu'on lui donne le tems de preparer de magnifiques équipages, ni de faire provision d'armes, sa valeur lui tient lieu de tout. Il est plûtôt en presence de celui qu'il doit combatre, qu'on n'a achevé de lui en donner l'ordre. Alexandre avoit tant d'inclination pour la guerre, qu'en tems de paix aiant entendu sonner la trompette, il mit l'épée à la main.

Les débauches d'une nation victorieuse ne peuvent servir de consolation à un peuple vaincu, que quand elles ralentissent dans le cœur du soldat le désir de combatre, ou quelles lui font perdre l'occasion de vaincre. ROME pouvoit estre en ce sens consolée des rélâchemens de CARTAGE. FABIUS étoit assez vangé par la molesse d'ANNIBAL dont Mr. de Saint Evremont attribuë la défaite aux délices de Capoüe, que le vainqueur des Romains regrettoit à la moindre necessité de souffrir.

¶ La

¶ La patience diminuë les maux, car elle augmente le courage; l'impatience les redouble, car elle est un effet de foiblesse.

On se plaint de la violence du mal, c'est sa foiblesse qu'on devroit accuser.

L'homme est si impatient qu'un rien épuise sa constance.

Il n'est point de maux au dessus de nôtre constance, je veux dire au dessus de la force attachée à la condition humaine. Mutius surmonta les ardeurs du feu, Regulus la violence des tourmens, Socrate le poison, Rutilius les ennuis de l'exil, Caton la veuë de la mort.

Si l'on souffre, on croit que les autres sont exemts de souffrir. Celui qui a la migraine se persuade que le mal de dents est plus supportable. Qui souffre le mal de dents s'imagine qu'il endureroit plus constamment la pierre. On se previent que les maux d'autrui sont legers en comparaison de ceux dont on est travaillé.

¶ Je trouve dans Xenophon un bel exemple de constance. Quand on lui vint annoncer la mort de son fils, il ôta le chapeau de fleurs qu'il avoit sur la tête, témoignant par-là sa douleur, mais il le remit dés qu'on lui eust dit que son fils étoit mort en homme de courage. Douleur certainement bien entenduë! Larmes justement versées! Ce qui excite nôtre tristesse servoit de motif à l'adoucissement des

regrets de Xenophon. Nous pleurons un enfant qui prêpare à de belles esperances, & souvent nous ignorons qu'il les auroit démenties s'il avoit vêcu plus longtems.

Ceux qui sont morts glorieusement, ne sont pas ceux sur qui nostre douleur doit s'exercer davantage. Il n'est, ce semble, permis que de pleurer ceux dont la fin est peu illustre, comme si les taches de leur vie criminelle devoient s'éfacer par nos larmes. N'est-ce point pour cela que la mort tragique d'ABSALON rendit DAVID inconsolable? au lieu que ce Prince pour imposer silence à ses gemissemens, lorsqu'on lui eust annoncé le malheur d'ABNER tué par le traitre Joab, dit à haute voix qu'Israël avoit perdu un grand homme; mais qu'*Abner n'étoit pas mort comme les lâches ont coûtume de mourir.*

¶ Le vindicatif qui ne pardonne jamais, est le premier à vouloir forcer Dieu de lui pardonner. Il se plaindroit des rigueurs de la justice Divine, si pour la flechir on l'obligeoit de passer plusieurs années dans la penitence; est-il excusable de garder toute sa vie une rancune mortelle contre ses ennemis?

Le vindicatif est ingenieux à donner couleur à ses ressentimens; il est furieux & la moindre parole l'irrite; il est cruel & lave les offenses dans le sang; bel hon-

honneur qu'on ne repare que par des crimes.

Les soumissions ne peuvent rien sur l'esprit d'un vindicatif; plus vous faites, plus il exige que vous fassiez: vous rebuterez-vous de ces bassesses apparentes? La Religion y atache un merite glorieux.

Il est bon de dissimuler les injures, de peur d'estre obligé de les venger.

La colere des Grands ne s'appaise pas si promtement que celle des petits. Tendres à l'excez sur le point d'honneur, ils croient qu'il y a de la foiblesse à offrir un pardon, de la lâcheté à suspendre la vengeance.

¶ La Providence éclate aussi puissamment dans les petites choses que dans les grandes. Elle a donné au Lion une force qu'elle a refusée à la Fourmi; mais elle a donné une adresse à la Fourmi qu'elle n'a pas accordée au Lion. L'Elephant est vigoureux, mais l'Oiseau le surpasse en legereté. Par tout on voit des traits de cette divine puissance. Tout est excellent dans la nature, tout y est miracle.

¶ Tous les biens nous viennent du Ciel, personne n'en doute, il y en a pourtant que la Providence met en la disposition des hommes, & qu'elle fait dépendre d'une infinité de causes. Il y en a d'autres qu'elle distribue immediatement, & qui indépendans des choses humaines rendent ceux qui les reçoivent invulnerables aux attaques de la fortune. Du

nombre de ces derniers est le bonheur des Rois sages. Ils ne doivent leurs succez qu'à Dieu, qui les leur envoye sans les faire passer par des mains étrangeres. Les autres hommes reçoivent differemment leurs bonheurs; Dieu permet qu'ils soient heureux, mais il n'exécute les desseins de sa bonté que par le ministere des puissans.

¶ Sans l'argent je ne sçai ce qu'auroient à dire le Procureur, le Marchand, le Financier. J'ai tant gagné; on me doit tel interest, j'ai acquis une grosse rente, je suis pour un cinquiéme dans le recouvrement d'un million; tout autre langage est étranger à ces Messieurs,

L'homme riche parle d'argent parce qu'il en a, les autres en parlent parce qu'ils n'en ont point, & qu'ils en voudroient avoir.

Faire peu de cas des richesses cela s'appelle estre souverainement riche.

¶ Il y a bien plus de vieillards qui vivent en jeunes gens, qu'il n'y a de jeunes gens qui vivent en vieillards.

Je desaprouve fort ceux qui conservent dans l'âge avancé toute l'affeterie des jeunes gens.

¶ Chaque âge doit avoir son étude particuliere; mais la sagesse est l'étude de tous les âges, de toutes les conditions. Un Theologien auroit-il bonne grace de faire des Ro-

Romans? Non ſans doute. Un Poëte ſeroit-il en droit de raiſonner ſur les miſteres de la Religion? Point du tout. Un jeune Retoricien ira-t-il s'aſſeoir au milieu des Docteurs? Nullement. On ne blâmera pas de même ceux qui s'appliqueront à l'étude de la ſageſſe. Les petits, les foibles, les ignorans y peuvent prétendre, ils y ont autant de droit que les plus conſommez en ſcience.

Un homme qui s'applique à l'étude de la ſageſſe, rougira d'avoir donné ſes ſoins à une autre occupation. PLATON dans ſa jeuneſſe compoſa des Odes & des Tragedies qu'il brûla enſuite, dans la crainte qu'elles ne deshonoraſſent un Philoſophe. N'avoit-il pas raiſon de croire que le nom de DIVIN auroit été mal ſoutenu par la publication de ces Ouvrages; où on n'auroit pas remarqué le ſtile grave de ſes derniers écrits?

¶ Les grandes ames ſimpatiſent admirablement. L'homme de cœur a je ne ſçai quelle inclination pour le brave homme, il ſe réjoüit de ſes ſuccez, s'afflige de ſes diſgraces, s'intereſſe tendrement à ce qui le regarde. Les ſentimens d'un homme d'eſprit ſont les mêmes à l'êgard d'un autre homme d'eſprit. On eſt ravi que ce qu'il fait ſoit trouvé beau, on ſe fâche que ſes Ouvrages ne ſoient point univerſellement goûtez, on ſe fait un hon-

heur propre de sa reputation.

¶ Ce n'est pas être prodigue de l'être à propos. Il n'y a que le contre-tems qui donne de mauvaises couleurs aux extrémitez. Ménager son bien à propos, ce n'est pas être avare ; se montrer sçavant dans l'occasion, ce n'est plus presomtion.

¶ Usons des commoditez qu'il a plû à la Providence de nous accorder. Sommes nous excusables de ménager mille choses, tandis que follement nous nous prodiguons ? *Lupin* a un beau cheval, il le monte rarement, n'ose le mettre en haleine, craint de le travailler, s'en refuse l'usage, lorsque lui-même s'échaufera jusqu'à avoir une pleuresie dont on desespere qu'il échape.

Une femme de qualité qui par un aussi fol égard pour ses chevaux neufs eut un des plus rudes jours de l'hiver, l'entêtement d'aller à pié ; se trouva mal payée de sa complaisance. Elle tomba à deux pas de moi, l'honnêteté voulut que je lui aidasse à se relever, je ne pus m'empêcher de lui dire que le sort des riches étoit à plaindre, s'ils n'avoient pas la liberté de se servir à leur gré de ce qui leur appartenoit. Elle fit de grandes resolutions que jamais pareille chose ne lui arriveroit. Que sert en effet d'avoir carosse à celui qui dans le mauvais tems le fait ensevelir sous une obscure remise ? Dés qu'il fait beau on n'en a plus

plus besoin : Dans les orages & les pluïes violentes on demeure chez soi.

¶ Alexandre demanda à Crates s'il vouloit qu'il fit rebâtir sa patrie; *Non*, répondit ce Philosophe, *un autre Alexandre viendra peut-être encore la détruire comme vous.* Quelque parfait qu'on soit, on trouve des gens qui nous remplacent. Un homme meurt, chacun dans les premiers mouvemens de sa douleur exagere la perte de ce grand personnage, vante ses exploits, desespere qu'aucun mortel puisse faire ce qu'il a fait ou suivre ce qu'il a commencé. Le contraire arrive. Les le BRUNS & les MIGNARDS ont presque fait oublier qu'il y ait eû des APELLES & des ZEUXIS, aprés les LOUVOIS sont venus les POMPONES; aprés les TURENNES les LUXEMBOURGS, aprés les LUXEMBOURGS les VILLEROIS. La gloire des CESARS se trouve comme efacée par les belles actions des LOUIS.

Il n'est donc point d'hommes irreparables. Ne doutons pas qu'aprés ceux qu'aujourd'hui nous admirons, il n'en vienne d'autres plus admirables; si ce n'est que le Ciel ait montré tout ce qu'il pouvoit faire en la personne d'un Roi qui n'aura jamais son pareil.

¶ Qu'allons nous faire dans les païs étrangers ? Demeurons dans nôtre patrie; elle nous offre également la veuë des fleurs, des montagnes, des bois, des villes plus bel-

beües même que nous n'en verrons ailleurs. Les voyages apprennent à vivre, le commerce de differentes nations forme beaucoup. Est-ce là vôtre raison ? Depuis dix ans que vôtre ami *Thiton* a parcouru tous les Royaumes de Siam, de la Chine, des Indes, du Japon, qu'a-t-il apris qu'il ne sçut pas déja ? Il a reconnu que les Barbares avoient l'humeur sauvage, la sienne est elle devenuë plus accommodante ? Il a vû les idolatries de ces peuples ignorans : comme lui je sçavois leurs manieres superstitieuses ; mais cette diversité de cultes, cette multitude de Religions ne l'ont-elles point ébranlé sur la sienne ? Qu'il y prenne garde.

¶ Se corriger en Philosophe c'est déguiser ses vices. Déraciner ses passions c'est se corriger en chrêtien. Assez de gens cherchent cette premiere perfection, afin de ne pas être deshonorez dans le monde. Le Chrétien a des veuës plus étenduës. Peu content de soi s'il n'est aussi pur au dedans que les Philosophes affectent de le paroitre, il coupe jusqu'à la racine du vice, tout ce qui en a l'apparence choque sa vertu.

F I N.

